WAUGH.

THE BURROUGHS.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

PAR

M. DE FÉNÉLON,

ARCHEVEQUE DE CAMBRAI.

NOUVELLE EDITION SOIGNEUSEMENT CORRIGÉE.

A EDINBOURG.

CHEZ BELL & BRADFUTE, & T. DUNCAN.

M, DCC, XCIII.

John W Bell's
Book
Carlisle
April 11th 1834

NATIONAL LIBRARY OF SCOTLAND
B
1922
1962

DISCOURS*

SUR LA

POËSIE ÉPIQUE,

ET

SUR L'EXCELLENCE

DU POEME

DE TELEMAQUE.

Origine et fin de la poëſie.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nue elle n'auroit pas beſoin, pour ſe faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination ; mais ſa lumière pure et délicate ne flatte pas aſſez ce qu'il y a de ſenſible en l'homme ; elle demande une attention qui gêne trop ſon inconſtance naturelle. Pour l'inſtruire, il faut lui donner non-ſeulement des idées pures qui l'éclairent ; mais encore des images ſenſibles qui le frappent, et qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la ſource de l'éloquence, de la poëſie, et de toutes les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces ſciences néceſſaires. La beauté ſimple et immuable de la vertu ne

* Ce diſcours a été revu, changé et enrichi en pluſieurs endroits, ſur des corrections envoyées par M. de Ramſay, qui en eſt l'auteur.

le touche pas toujours ; il ne ſuffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable (*a*).

Nous examinerons le poëme de Télemaque dans ces deux vues, d'inſtruire et de plaire ; et nous tâcherons de faire voir que l'auteur a inſtruit plus que les anciens par la ſublimité de ſa morale, et qu'il a plu autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux ſortes de poëſies héroïques.

Il y a deux manières d'inſtruire les hommes pour les rendre bons : La première, en leur montrant la difformité du vice, et ſes ſuites funeſtes ; c'eſt le deſſein principal *de la Tragédie* : La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, et ſa fin heureuſe ; c'eſt le caractère propre *à l'Epopée*, ou poëme épique. Les paſſions qui appartiennent à l'une, ſont la terreur et la pitié ; celles qui conviennent à l'autre, ſont l'admiration et l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent : dans l'autre, le poëte fait la narration.

Définition et diviſion de la poëſie épique.

On peut définir le poëme épique, *Une fable racontée par un poëte pour exciter l'admiration, et inſpirer l'amour de la vertu, en nous repréſentant l'action d'un héros favoriſé du ciel, qui exécute un grand deſſein en triomphant de tous les obſtacles qui s'y oppoſent.* Il y a donc trois choſes dans l'Epopée, *l'action*, *la morale*, et *la poëſie*.

I. De l'Action Epique.

Qualités de l'action épique.

L'action doit être *grande*, *une*, *entière*, *merveilleuſe*, mais cependant *vraiſemblable*, et *d'une certaine durée*. Télemaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modèles de la poëſie épique, Homère et Virgile, et nous en ſerons convaincus.

Deſſein de l'Odyſſée.

Nous ne parlerons que de l'Odyſſée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télemaque. Dans ce poëme, Homère introduit un roi ſage revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa

(*a*) *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,*
Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hor. Art. Poet.

prudence et de sa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, et le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les loix, et la politique. De-là naissent naturellement une infinité des incidens et des périls. Mais sachant combien son absence causoit des désordres dans son royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie, l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour soulager son peuple, et revoir sa famille (*a*).

Sujet de l'Enéïde.

(*b*) Dans l'Enéïde, un héros pieux et vaillant, échappé des ruines d'un état puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la religion, et pour établir un empire plus grand et plus glorieux que le premier. Ce prince, choisi pour roi par les restes infortunés de ses concitoyens, erre long-temps avec eux dans plusieurs pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un roi, à un législateur, à un pontife. Il trouve enfin un asile dans des terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, et jette les fondemens d'un empire, qui devoit être un jour le maître de l'univers.

Plan de Télemaque.

L'action de Télemaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un et dans l'autre de ces deux poëmes. On y voit un jeune prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher son père, dont l'absence causoit le malheur de sa famille et de son royaume. Il s'expose à toutes sortes des périls ; il se signale par des vertus héroïques ; il renonce à la royauté, et à des couronnes plus considérables que la sienne ; et, parcourant plusieurs terres inconnues, il apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, et la valeur de tous les deux, en sage politique, en prince religieux, en héros accompli.

L'action doit être une.

L'action de l'Epopée doit être *une*. Le poëme épique n'est pas une histoire, comme la Pharsale de Lucain, et la Guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie toute entière d'un héros, comme l'Achilleïde de Stace : l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités ; il change sans cesse de desseins, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui

(*a*) Voyez le père le Bossu, Liv. 1. chap. 10.
(*b*) Ibid, chap. 11.

voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées, sans liaison et sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un héros qu'on propose pour modèle, mais le récit d'une action grande et illustre qu'on donne pour exemple.

Des Episodes.

Il en est de la poësie comme de la peinture; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y insère plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du poëme; le héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultés. C'est le récit de ces obstacles qui fait les épisodes; mais tous ces épisodes dépendent de l'action principale, et sont tellement liés avec elle, et si unis entre eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance et dans une juste proportion.

L'unité de l'action de Télemaque, et la continuité des épisodes.

Je n'examine point ici, s'il est vrai qu' Homère noye quelquefois son action principale dans la longeur et le nombre de ses épisodes; si son action est double; s'il perd souvent de vue ses principaux personnages. Il suffit de remarquer, que l'auteur de Télemaque a imité partout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au poëte Grec. Tous les épisodes de notre auteur sont continus, et si habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amène celui qui suit. Ses principaux personnages ne disparoissent point, et les transitions qu'il fait de l'épisode à l'action principale, font sentir toujours l'unité du dessein. Dans les six premiers livres, où Télemaque parle, et fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long épisode à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le lecteur y est en suspens, et sent dès le commencement, que le séjour de ce héros dans cette île, et ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII. et le XIV. livre, où Mentor instruit Idoménée, Télemaque n'est pas present, il est à l'armée: mais c'est Mentor, un des principaux personnages du poëme, qui fait tout en vue de Télemaque, et pour l'instruire après son retour du camp. C'est encore un grand art dans notre auteur de faire

faire entrer dans son poëme des épisodes qui ne sont pas des suites de sa fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épisodes y trouvent place, non seulement comme des instructions importantes pour un jeune prince, qui est le grand dessein du poëte, mais parce qu'il les fait raconter à son héros dans le temps d'une inaction, pour en remplir le vide. C'est ainsi qu' Adoam instruit Télemaque des mœurs et des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation ; et que Philoctete lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune prince est au camp des alliés, en attendant le jour du combat.

L'action doit être entière.

L'action épique doit être *entière*. Cette intégrité suppose trois choses : la cause, le nœud, et le dénouement.

La cause de l'action doit être digne du héros, et conforme à son caractère. Tel est le dessein du Télemaque. Nous l'avons déjà vu.

Du nœud.

Le nœud doit être naturel, et tiré du fond de l'action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Enéïde, c'est la colère de Junon. Dans Télemaque, c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer que la mer même (*a*). L'opposition de Junon dans l'Enéïde, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince, qui méprise la volupté par amour de la vertu, et dompte ses passions par le secours de la sageſſe, est une fable tirée de la nature, qui renferme en même temps une morale sublime.

Le dénouement.

Le dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses aventures ; et ces insulaires, amateurs du merveilleux et charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui : le dénouement est simple et naturel. Dans l'Enéïde, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce héros, pour épargner le sang de ses Troyens, et celui des Latins dont il sera bientôt le roi,

(*a*) Voyez le père le Bossu, Liv. II. chap. 13.

vuide la querelle par un combat singulier (*a*). Ce dénouement est noble. Celui de Télemaque est tout ensemble naturel et grand. Ce jeune héros, pour obéir aux ordres du ciel, surmonte son amour pour Antiope, et son amitié pour Idoménée, qui lui offroit sa couronne, et sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives, et les plaisirs mêmes les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des vaisseaux que lui fournit Idoménée, à qu' il avoit rendu tant de services. Quand il est près de sa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite île déserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné à son insçu au travers des mers orageuses, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la sageſſe le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin des ses travaux, et sa destinée heureuse ; puis elle le quitte. Si tôt qu'il va rentrer dans le bonheur et le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux cesse, l'action héroïque finit. C'est dans la souffrance que l'homme se montre héros, et qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est qu'après avoir souffert, qu'il est capable de marcher seul, de se conduire lui même, et de gouverner les autres. Dans le poëme de Télemaque, l'observation des plus petites règles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du nœud et du dénouement du poëme. épique.

Outre le nœud et le dénouement général de l'action principale, chaque épisode a son nœud et son dénouement propre ; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans modernes : la surprise seule ne produit qu'une passion très imparfaite et passagère. Le sublime est d'imiter la simple nature, de préparer les évènemens d'une manière si delicate qu'on ne les prévoye pas, de les conduire avec tant d'art que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la poësie héroïque, qui est l'instruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux, et d'une intrigue imaginaire. Cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser ; mais dans un

(*a*) Voyez le père le Bossu, Liv. II. chap. 13.

poëme

poëme épique, qui est une espèce de philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au-dessous de sa gravité et de sa noblesse.

Si l'auteur de Télemaque a évité les intrigues des Romans modernes, il ne s'est pas jeté non plus dans le merveilleux que quelques uns reprochent aux anciens; il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statues. Ce n'est pas que ce merveilleux choque la raison, quand on suppose qu'il est l'effet d'une puissance divine qui peut tout. Les anciens ont introduit les Dieux dans leurs poëmes, non-seulement pour exécuter par leur entremise de grands évènemens, et unir la vraisemblance et le merveilleux; mais pour apprendre aux hommes, que les plus vaillans et les plus sages ne peuvent rien sans le secours des Dieux. Dans notre poëme, Minerve conduit sans cesse Télemaque. Par là le poëte rend tout possible à son héros, et fait sentir que sans la sagesse divine l'homme ne peut rien. Ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est non-seulement le vraisemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout est divin, et tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout: si Télemaque avoit su qu'il étoit conduit par une Divinité, son mérite n'auroit pas été si grand; il en auroit été trop soutenu. Les héros d'Homère savent presque toujours ce que les Immortels font pour eux. Notre poëte, en dérobant à son héros le merveilleux de la fiction, exerce sa vertu et son courage.

L'action doit être merveilleuse.

Quoique l'action doive être vraisemblable, il n'est pas nécessaire qu'elle soit vraie. C'est que le but du poëme épique n'est pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'instruire et de plaire par le récit d'une action qui laisse le poëte en liberté de feindre des caractères, des personnages et des épisodes à son gré, propres à la morale qu'il veut insinuer.

La vérité de l'action n'est pas contraire au poëme épique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caractères, la beauté des descriptions, l'enthousiasme, le feu, l'invention et les autres parties de la poësie; et pourvu que le héros soit fait pour l'action, et non pas l'action pour le héros. On peut faire un poëme épique d'une action véritable comme d'une action fabuleuse.

La proximité des temps ne doit pas gêner un poëte dans le choix de son sujet, pourvu qu'il y supplée par la distance des lieux, ou par des évènemens probables et naturels, dont le détail a pu échapper aux historiens, et qu'on suppose ne pouvoir être connus que des personnages qui agissent. C'est ainsi qu'on peut faire un poëme épique, et une fable excellente d'une action de Henri IV. ou de Montézuma, parce que l'essentiel de l'action épique, comme dit le père le Bossu, n'est pas qu'elle soit varie ou fausse, mais qu'elle soit morale, et qu'elle signifie des vérités importantes.

De la durée du poëme épique.

La durée du poëme épique est plus longue que celle de la tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe successif de la vertu qui surmonte tout : dans l'autre, on montre les maux inopinés que causent les passions. L'action de l'un doit avoir par conséquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années ; mais, selon les critiques, le temps de l'action principale, depuis l'endroit où le poëte commence sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le temps d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Aristote et Horace n'en disent rien pourtant. Homère et Virgile n'ont observé aucune règle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entière se passe en cinquante jours. Celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le poëte commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Enéide est d'un an. Une seul campagne suffit à Télemaque, depuis qu'il sort de l'île de Calypso, jusqu'à son retour en Ithaque. Notre poëte a choisi le milieu entre l'impétuosité et la véhémence avec laquelle le poëte Grec court vers sa fin, et la démarche majestueuse et mesurée du poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, et semble trop allonger sa narration.

De la narration épique.

(*a*) Quand l'action du poëme épique est longue et n'est pas continue, le poëte divise sa fable en deux parties ; l'une où le héros parle, et raconte ses aventures passées ; l'autre où le poëte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son héros. C'est ainsi qu'Homère ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'île d'Ogygie ; et Virgile la sienne, qu'après qu' Enée est arrivé à Carthage. L'auteur de Téle-

(*a*) Voyez le père le Bossu, Liv. II. chap. 18.

maque

maque a parfaitement imité ces deux grands modèles. Il divise son action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, et elle commence où Télemaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement : dix-huit livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, et pour le temps ; mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances : elle ne contient que les six premiers livres. Par cette division de ce que notre poëte raconte, et de ce qu'il fait raconter à Télemaque, il rappelle toute la vie du héros, il en rassemble tous les évènemens, sans blesser l'unité de l'action principale, et sans donner une trop grande durée à son poëme. Il joint ensemble la variété et la continuité des aventures : tout est mouvement, tout est action dans son poëme. On ne voit jamais ses personnages oisifs, ni son héros disparoître.

II. De la Morale.

On peut recommander la vertu par les exemples et par les instructions, par les mœurs et par les préceptes. C'est ici que notre auteur surpasse de beaucoup tous les autres poëtes.

Des mœurs. On doit à Homère la riche invention d'avoir personnalisé les attributs divins, les passions humaines, et les causes physiques : source fécond de belles fictions, qui animent et vivifient tout dans la poësie. Mais sa religion se réduit à un tissu de fables, qui ne nous représentent la Divinité que sous des images peu propres à la faire aimer et respecter.

On sait le goût qu'avoit toute l'antiquité sacrée et profane, Grecque et Barbare, pour les paraboles et les allégories. Les Grecs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractères hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne, manière d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, de reptiles, et de diverses productions de la nature, qui designoient, comme des emblèmes, les attributes divins et les qualités des esprits. Ce style symbolique étoit fondé sur une très-ancienne opinion, que l'univers n'est qu'un tableau represen-

tatif des perfections divines; que le monde visible n'est qu'une copie imparfaite du monde invisible; et qu'il y a par conséquent une analogie cachée entre l'original et les portraits, entre les êtres spirituels et corporels, entre les proprietés des uns et celles des autres.

Cette manière *de peindre la parole, et de donner du corps aux pensees*, fût la veritable source de la mythologie et des toutes les fictions poëtiques: mais dans la succession des temps, sur-tout lorsqu'on traduisit le style hiéroglyphique en style alphabetique et vulgaire, les hommes ayant oublié le sens primitif de ces symboles, tombèrent dans l'idolatrie la plus grossière. Les poëtes dégradèrent tout en se livrant à leur imagination. Par le goût du mervilleux, ils firent de la théologie et des traditions anciennes un véritable chaos, et un mélange monstrueux des fictions et des toutes les passions humaines. Les historiens et les philosophes des siècles postérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Ciceron, qui ne remontoient pas jusqu'à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, et se moquoient également des mystéres de leur religion et de la fable. Mais quand on consulte ches les Perses, les Phéniciens, les Grecs et les Romains, ceux qui nous ont laissé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton et Zoroastre, Eusèbe, Philon et Manéthon, Apulée, Damascius, Horus Apollon, Origène, St. Clément d'Alexandrie, ils nous enseignent tous que ces caractères hiéroglyphiques et symboliques designoient les mystères du monde invisible, les dogmes de la plus profonde théologie *le ciel et les visages des Dieux.*

La fable Phrygienne, inventée par Esope, ou selon quelques-uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puisque les acteurs, qu'on fait parler et raisonner, sont des animaux privés de parole et de raison: pourquoi ne s'attacher qu'à lettre, dans la fable Egyptienne et dans la mythologie d'Homère? La fable Phrygienne exalte la nature de la brute, en lui donnant de l'esprit et des vertus. La fable Egyptienne paroît à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps et des passions. Mais on ne sauroit lire Homère avec attention, sans être convaincu que l'auteur, étoit pénétré des plusieurs grandes verités, qui sont diamétrale-

ment

ment opposées à la religion insensée que la léttre da sa fiction nous présente. Ce poëte etablit pour principe dans plusieurs endroits de ses poëmes (*a*), que c'est une folie de croire que les Dieux ressemblent aux hommes, et qu'ils passent avec inconstance d'une passion à une autre ; (*b*) que tout ce que les Dieux possèdent est eternel, et tout ce que nous avons passe et se détruit ; (*c*) que l'état de ombres après la mort est un état de punition, de souffrances et d'expiation ; mais que l'ame des héros ne s'arrête point dans les enfers ; qu'elle s'envole vers les astres, et qu'elle est assise à la table des Dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuse ; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes et les habitans du monde invisible ; que sans la Divinité, les mortels ne peuvent rien ; (*d*) que la vraie vertu est une force divine qui descend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels et les plus passionnés, et qui les rend humains, tendres et compatissans. Quand je vois ces vérités sublimes dans Homère, inculquées, détaillées, insinuées par mille exemples différens et par mille images variées, je ne saurois croire qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la Divinité suprême, des préjugés, des passions et des crimes.

Je sais que plusieurs modernes, à l'imitation de Pythagore et de Platon, ont condamné Homère d'avoir ravalé ainsi la nature divine, et ont déclamé avec beaucoup d'esprit et de force contre l'absurdité qu'il y a de représenter les mystéres de la théologie par des actions impies attribuées aux puissances célestes, et d'enseigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, sans blesser les égards qu'on doit avoir pour le jugement at le goût de ces critiques, ne peut-on pas leur représenter avec respect, que cette colère contre le goût allégorique de l'antiquite est peut être portée trop loin ?

Au reste, je ne prétends pas justifier Homère dans le sens outré de ses aveugles admirateurs ; il vivoit dans un temps ou les anciennes traditions sur la théologie Orientale commençoient déjà à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque sorte de raison, de ne pas faire grand cas de la

(*a*) Odyss. Liv. III. (*b*) Ibid. Liv. IV.
(*c*) Ibid. (*d*) Iliad. Liv. XXIV.

théologie d'Homère; et ceux qui veulent le justifier tout-à-fait, sous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoissent point assez l'esprit de ces véritables anciens, en comparaison de qui, le chantre d'Ilion n'est lui-même qu'un moderne.

Sans continuer plus long-temps cette discussion, on se contentera de remarquer que l'auteur de Télemaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins, et en fait des Divinités subalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir, que d'une manière digne d'elles. Il unit avec art *la poësie d'Homère et la philosophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les payens auroient pu dire; et cependant il a mis dans leur bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la morale Chrétienne, et a montré par-là que cette morale est écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, et qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure et simple raison, pour se livrer totalement à cette vérité souveraine et universelle qui éclare tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps, et sans laquelle toute raison particulière n'est que ténèbres et égarement.

Les idées que notre poëte nous donne de la Divinité sont non-seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance et l'amour; une piété douce, une adoration noble et libre, à la perfection absolue de l'être infini; et non pas un culte superstitieux, sombre et servile qui saisit et abat le cœur, lorsqu'on ne considère Dieu seulement comme un puissant législateur, qui punit avec rigueur le violement de ses loix.

Ses idées de la Divinité.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes; mais dont l'amour et la bonté pour nous ne sont pas abandonnées aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni mérités par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bizarres des Divinités payennes; mais toujours réglés par la loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu et traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

On

Des mœurs des héros d'Homère.

On peut juſtifier plus aiſément les caractères qu'Homère donne à ſes héros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété et paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de ſa religion, du génie de ſa langue ; le défaut, qu'ont la plupart des hommes, de juger de tout par le goût de leur ſiécle et de leur nation ; l'amour du faſte et de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure et primitive ; toutes ces choſes peuvent nous tromper, et nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus eſtimé dans l'ancienne Grèce.

Des deux ſortes d'Epopée, la pathétique et la morale.

Il y a, ſelon Ariſtote, deux ſortes d'Epopées, l'une *pathétique*, l'autre *morale* : l'une, où les grandes paſſions règnent ; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade et l'Odyſſée donnent des exemples de ces deux eſpèces. Dans l'une, Achille eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts ; tantôt comme emporté, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colère ; tantôt comme furieux, juſqu'à ſacrifier ſa patrie à ſon reſſentiment. Quoique le héros de l'Odyſſée ſoit plus régulier que le jeune Achille bouillant et impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux et trompeur. C'eſt que le poëte peint les hommes avec ſimplicité, et ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une violence furieuſe et brutale. La politique eſt preſque toujours jointe avec le menſonge et la diſſimulation. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homère.

Ces deux eſpèces dans Télemaque.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade et de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre auteur réunit dans ſon poëme ces deux ſortes d'Epopées, la *pathetique* et la *morale*. On voit un mélange et un contraſte admirable de vertus et de paſſions, dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand ; mais il nous repréſente également l'excellence et la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, et rien n'eſt plus utile que de nous faire voir les deux enſemble ; car la juſtice et la vertu parfaites demandent

dent qu'on s'eſtime et ſe mépriſe, qu'on s'aime et ſe haïſſe. Notre poëte n'élève pas Télemaque au-deſſus de l'humanité: il le fait tomber dans les foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincère de la vertu; et ſes foibles ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, et de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible, en lui donnant une perfection ſans tache; mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles et les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractère de ſon héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe, et le naturel tendre d'Enée. Télemaque eſt colère comme le premier, ſans être brutal; politique comme le ſecond, ſans être fourbe; ſenſible comme le troiſième, ſans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les caractères d'Homère. Le courage d'Achille et celui d'Hector, la valeur de Diomède et celle d'Ajax, la prudence de Neſtor et celle d'Ulyſſe, l'amour d'Hélène et celui de Briſeïs, la fidélité d'Andromaque et celle de Pénélope, ne ſe reſſemblent point. On trouve un jugement et une fineſſe admirables dans les caractères du poëte Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans Télemaque, dans les caractères ſi variés et toujours ſi bien ſoutenus de Séſoſtris et de Pygmalion, d'Idoménée et d'Adraſte, de Protéſilas et de Philoclès, de Calypſo et d'Antiope, de Télemaque et de Boccoris? J'oſe dire même qu'il ſe trouve dans ce poëme ſalutaire, non-ſeulement une variété de nuances des mêmes vertus et des mêmes paſſions, mais une telle diverſité des caractères oppoſées, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entière de l'eſprit et du cœur humain: c'eſt que l'auteur connoiſſoit *l'homme* et *les hommes*. Il avoit étudié l'un au-dedans de lui-même, et les autres au milieu d'une floriſſante cour. Il partageoit ſa vie entre la ſolitude et la ſociété; il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous inſtruit au dedans, et ne ſortoit de là que pour étudier les caractères, afin de guérir les paſſions des uns, ou de perfectionner les vertus des autres. Il ſavoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, et prendre toutes ſortes de formes ſans changer jamais ſon caractère eſſentiel.

Une

Des préceptes et des instructions morales.

Une autre manière d'instruire, c'est par les préceptes. L'auteur de Télemaque joint ensemble les grandes instructions avec les exémples héroïques, la morale d'Homère avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités, qui ne se trouvent au même degré dans aucun des anciens, soit poëtes, soit philosophes : Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

Qualités de la morale de Télemaque. 1. Elle est sublime dans ses principes.

1. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fonds ; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachés de son amour propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme ; on remonte à celle de Dieu même. On fait sentir partout, que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons et heureux : qu'il est la source immédiate de toutes nos lumières, et de toutes nos vertus : que nous ne tenons pas moins de lui la raison, que la vie : que sa vérité souveraine doit être notre unique lumière, et sa volonté suprême la règle de tous nos amours : que faute de consulter cette sagesse universelle et immuable, l' homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions : que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, et dont nous ne distinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. On nous montre enfin, que sans cette puissance première et souveraine, qui élève l'homme au-dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa Divinité, et devient en même temps et l'idolâtre et l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce philosophe, que Télemaque voit aux enfers, et dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'Etre souverain,

ſouverain, et nous en rendre les adorateurs; comme le but de ſa politique eſt de nous faire préférer le bien public au bien particulier, et de nous faire aimer le genre humain. On ſait les ſyſtêmes de Machiavel, d'Hobbes, et de deux auteurs plus modérés, Puffendorf et Grotius. Les deux premiers établiſſent pour ſeules maximes dans l'art de gouverner, la fineſſe, les artifices, les ſtratagèmes, le deſpotiſme, l'injuſtice et l'irréligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes de gouvernement, qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il eſt vrai que ces deux écrivains modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la ſociété, et qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſidéré ſelon le civil. Mais l'auteur de Télemaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, c'eſt que le monde entier n'eſt qu'une même république, dont Dieu eſt le père commun, et chaque peuple comme une grande famille. De cette belle et lumineuſe idée naiſſent ce que les politiques appellent les *loix de la nature et des nations*, des loix équitables, généreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa patrie; le cœur s'étend, devient immenſe, et par une amitié univerſelle embraſſe tous les hommes. De-là naiſſent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voiſines, la bonne foi, la juſtice, et la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de chaque état. Notre auteur nous montre encore, que la gloire de la royauté c'eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons et heureux; que l'autorité du prince n'eſt jamais mieux affermie, que lorſqu'elle eſt appuyée ſur l'amour des peuples; et que la véritable richeſſe de l'état conſiſte à retrancher tous les faux beſoins de la vie, pour ſe contenter du néceſſaire, et des plaiſirs ſimples et innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non-ſeulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la ſociété actuellement heureuſe dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2. La morale de Télemaque eſt noble dans ſes motifs. Son grand principe, c'eſt qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaiſir*, comme diſent Socrate et Platon : *l'honnête* à *l'agréable*, ſelon l'expreſſion de Cicéron. Voilà la ſource des ſentimens nobles, de la grandeur d'ame, et de toutes les vertus héroïques. C'eſt par ces idées pures et élevées, qu'il détruit, d'une manière infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe philoſophie de ceux *qui font du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain.* Notre poëte montre, par la belle morale qu'il met dans la bouche de ſes héros, et les actions généreuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la vertu ſur un cœur noble. Je ſais que cette vertu heroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, et que les gens d'imagination ſe ſont déchaînés contre ce vérité ſublime et ſolide par pleuſieurs pointes d'eſprit frivoles et mépriſables : C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des nains, qui jugent de la force des géans par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir et l'étendue d'une vertu qui élève l'homme au-deſſus de lui même. Quelques philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la philoſophie, ſe ſont laiſſés entraîner par leurs préjugés, juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre, et l'amour du plaiſir, et à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le goût naturel du plaiſir.*

La morale de Télemaque eſt noble dans ſes motifs.

On ne peut lire attentivement Télemaque, ſans revenir de ces préjugés. On y voit les ſentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand ; d'un cœur déſintéreſſé qui s'oublie ſans ceſſe ; d'un philoſophe qui ne ſe borne ni à ſoi, ni à ſa nation, ni à rien de particulier, mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, et tout le genre humain à l'Etre ſuprême.

3. La morale de Télemaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étendue, féconde, proportionnée à tous les temps, à toutes les nations,

La morale de Télemaque eſt univerſelle

dans ſes uſages.

tions, et à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince, qui eſt tout enſemble, roi, guerrier, philoſophe et légiſlateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes ; la manière de conſerver la paix au dehors avec ſes voiſins, et cependant d'avoir toujours au dedans du royaume une jeuneſſe aguerrie prête à le defendre ; d'enrichir ſes états ſans tomber dans le luxe ; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir deſpotique, et les déſordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans ſon poëme non ſeulement les vertus héroïques et royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le cœur de ſon prince, il n'inſtruit pas moins chaque particulier de ſes devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les ſuites funeſtes de la déſunion parmi les chefs d'une armée. L'Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on dépeint les actions d'un héros pieux et vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne ſont pas le bonheur du genre-humain. Télemaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre et l'étendue de ſes vues morales ; de ſorte qu'on peut dire avec le philoſophe critique d'Homère : * *Le don le plus utile que les Muſes ayent fait aux hommes, c'eſt Télemaque ; car ſi le bonheur du genre-humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-là.*

De la Poësie.

C'eſt une belle remarque du chevalier Temple, *Que la poëſie doit réunir ce que la muſique, la peinture, et l'éloquence ont de force et de beauté.* Mais comme la poëſie ne diffère de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme ; on aime mieux dire que la poëſie emprunte ſon harmonie de la muſique, ſa paſſion de la peinture, ſa force et ſa juſteſſe de la philoſophie.

L'harmonie du ſtyle.

Le ſtyle de Télemaque eſt poli, net, coulant, magnifique ; il a toute la richeſſe

* L'Abbé Terraſſon Diſſ. ſur l'Iliade.

d'Homère

d'Homère, ſans avoir ſon abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre et leur cadence; rien ne choque; point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire; toutes ſes paroles font penſer, et toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons. dans Télemaque.

Les images de notre poëte ſont auſſi parfaites, que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances, d'une manière ſi vive et ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur de Télemaque peint les paſſions avec art: il avoit étudié le cœur de l'homme, et en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler: il échauffe, il remue, il entraîne: on ſent toutes les paſſions qu'il décrit. Excellence des peintures de Télemaque.

Les poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les comparaiſons et les deſcriptions. Les comparaiſons de Télemaque ſont juſtes et nobles. L'auteur n'élève pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées; il ne l'embarraſſe pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand et de beau dans les deſcriptions des anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui font languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du poëme épique par la deſcription des choſes baſſes et au-deſſous de la dignité de l'ouvrage. Il deſcend quelquefois dans le détail; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, et qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il ſuit la nature dans toutes ſes variétés. Il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalités: tantôt ſublime, ſans être guindé; tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux goût, que de voloir toujours embellir. Ses deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles; ſimples, et cependant agréables. Il peint non ſeulement d'apres nature, mais ſes tableaux ſont toujours aimables. Il unit enſemble la vérité du deſſein, et la beauté Des comparaiſons et des deſcriptions de Télemaque.

beauté du coloris ; la vivacité d'Homère et la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout : les descriptions de ce poëme sont non-seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux et des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funerailles d'un ami ou d'un père ; c'est pour choisir un roi qui surpasse tous les autres par la force de l'esprit et du corps, et qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un et de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de cœur, et l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, et y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle édition, la sculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya a Télemaque, est pleine d'art, et renferme cette morale sublime : que le bouclier d'un prince, et le soutien d'un état, sont les bonnes mœurs, les sciences et l'agriculture : qu'un roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, et trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit et laborieux, dont l'esprit et le corps sont également accoutumés au travail.

Philosophie de Télemaque.

La poësie tire sa force et sa justesse de la philosophie. Dans Télemaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, et néanmoins un esprit juste et profond. Ces deux qualités se recontrent rarement dans un auteur. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel, pour inventer, pour passionner, pour imiter, et en même temps dans une tranquillité parfaite, pour juger en produisant, et choisir, entre mille pensées qui se présentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espèce de transport et d'enthousiasme ; pendant que l'esprit, paisible dans son empire, la retient et la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours deviennent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui règle tout, ils sont sans justesse et sans vraie beauté.

Comparaison de la poësie.

Le feu d'Homère, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux et ardent comme un tourbillon de

de flâme qui embraſe tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment et également. Celui de Télemaque échauffe et éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader, ou paſſionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, et de Télemaque ſur le ſens des loix de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumière. Là l'enthouſiaſme et le feu poëtiques ſeroient nuiſibles, comme les rayons trop ardens du ſoleil qui éblouiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir ; quand on a vu clairement la vérité ; quand les réflexions ne viennent que d'irréſolution, alors le poëte excite un feu et une paſſion qui détermine, et qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de ſe rendre à la vérité. L'épiſode des amours de Télemaque dans l'île de Calypſo, eſt plein de ce feu.

de Télemaque avec Homère et Virgile.

Ce mélange de lumière et d'ardeur diſtingue notre poëte d'Homère et de Virgile. L'enthouſiaſme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, et paſſer les bornes de la nature. C'étoit la force et l'eſſor de ſon grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement et la conduite de Virgile dégénèrent quelquefois en une régularité trop compaſſée, où il ſemble plutôt hiſtorien que poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poëtes philoſophes et modernes, que le premier. N'eſt-ce pas qu'ils ſentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du poëte Latin, que le beau feu du poëte Grec, que la *nature* ſeule peut donner ?

Notre auteur doit plaire à toutes ſortes de poëtes, tant à ceux qui ſont philoſophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthouſiaſme. Il a uni les lumières de l'eſprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philoſophe ; il fait aimer la vérité prouvée, pas les ſentimens qu'il excite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuaſion ; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours ſe cacher, diſparoître,

paroître, se faire oublier, pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, et les passions qu'on veut purifier.

Dans Télemaque, tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un poëme de toutes les nations, et de tous les siècles. Tous les étrangers en sont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoise, n'effacent point ses beautés originales. La * savante apologiste d'Homère nous assure que le poëte Grec perd infiniment par une traduction ; qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, et l'ame de sa poësie. Mais on ose dire que Télemaque conservera toujours en toutes sortes de langues, sa force, sa noblesse, son ame, et ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce poëme ne consiste pas dans l'arrangement heureux et harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens qui lui prête l'imagination ; mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles et élevés, et dans la manière naturelle, délicate et judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont de toutes les langues. de tous les temps, de tous les pays, et touchent également les bons esprits et les grandes ames dans tout l'univers.

Première objection contre Télemaque.

On a formé plusieurs objections contre Télemaque : 1. Qu'il n'est pas en vers.

REPONSE.

La versification, selon Aristote, Denys d'Halicarnasse et Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en prose, comme on ecrit des tragédies sans rimes. On peut faire des vers sans poësie, et être tout poëtique sans faire des vers par art : mais il faut naître poëte. Ce qui fait la poësie, ce n'est pas le nombre fixe et la cadence réglée des syllables ; mais le sentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté et la variété des images. C'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, un je ne sais quoi, dans les paroles et les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans Télemaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée : *Il a imité parfaitement la poësie, en rompant seulement la mesure ; mais il a conservé toutes les autres beautés poëtiques.*

* Madame Dacier.

Notre

Notre âge retrouve un Homère
Dans ce poëme ſalutaire,
Par la vertu même inventé ;
Les nymphes de la double cime
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la verité*.

De plus, je ne ſais ſi la gêne des rimes, la régularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointe à ce nombre fixe et meſuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor et la paſſion de la poëſie héroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre et la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs et les Romains, qui peignoient tout avec vivacité et avec goût, uſoient des inverſions des phraſes ; leurs mots n'avoient point de place fixe ; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'Europe ſont un compoſé du Latin, et des jargons des toutes les nations barbares qui renverſèrent l'empire Romain. Ces peuples du nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de ſyntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues et de brèves, qui imite ſi bien les mouvemens delicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, et ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur verſification de la gêne des rimes. Un poëte † Anglois y a réuſſi merveilleuſement, et a commencé même avec ſuccès d'introduire les inverſions de phraſes dans ſa langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs et des Romains.

Seconde objection contre Télemaque.

Quelques-uns, par une ignorance groſſière de la noble liberté du poëme épique, ont reproché á Télemaque qu'il eſt plein d'anachroniſmes.

REPONSE.

L'auteur de ce poëme n'a fait qu'imiter le prince des poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon ‡ n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le

* *Ode à Meſſieurs de l'Academie, par M. de la Motte* Première Ode.

† Milton, et après lui quantité d'autres.

‡ Selon la chronologie du célèbre Newton, ces deux perſonnages étoient contemporains.

Pygmalion

Pygmalion de Télemaque frère de cette Didon, Séſoſtris, qu'on dit avoir vécu vers le même temps, &c. ne ſont pas plus des fautes que l'anachroniſme de Virgile. Pourquoi condamner un poëte de manquer quelquefois à l'ordre des temps, puiſque c'eſt une beauté que demanquer quelquefois à l'ordre de la nature ? Il ne ſeroit pas permis de contredire un point d'hiſtoire d'un temps peu éloigné : mais dans l'antiquité reculée, dont les annales ſont ſi incertaines et enveloppées de tant d'obſcurités, il eſt permis d'accommoder les traditions anciennes à ſon ſujet. C'eſt l'idée d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques hiſtoriens ont écrit que Didon étoit chaſte ; Pénélope impudique ; qu'Héléne n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homère et Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'hiſtoire, pour rendre leurs fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera t-il pas permis à l'auteur de Télemaque, pour l'inſtruction d'un jeune prince, de raſſembler les héros de l'antiquité, Télemaque, Seſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les différens caractères des princes bons et mauvais, dont il falloit imiter les vertus, et éviter les vices ?

Troiſième objection contre Télémaque.

On trouve à redire que l'auteur de Télemaque ait inſéré l'hiſtoire des amours de Calypſo et d'Eucharis dans ſon poëme, et pluſieurs deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent, dit-on, trop paſſionnées.

REPONSE.

La meilleure réponſe à cette objection, c'eſt l'effet qu'avoit produit Télemaque dans le cœur du prince pour qu' il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation et l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinés à régner. Si notre poëte avoit écrit pour un homme qui eût du paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions lui auroient été moins néceſſaires. Mais pour un jeune prince, au milieu d'une cour où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, et où tout ce qui l'environne n'eſt occupé qu'à le ſéduire ; pour un tel prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter avec cette aimable pudeur, cette innocence et cette ſageſſe qu'on trouve dans Télemaque, tous les détours

détours séduisans de l'amour insensé ; que de lui peindre ce vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle ; et que de lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, et l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre auteur, que de précautionner son élève contre les folles passions de la jeunesse par la fable de Calypso, et de lui donner dans l'histoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaste et légitime. En nous représentant ainsi cette passion, tantôt comme une foiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un héros, il nous montre que l'amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Epopée, et il réunit par-là dans son poëme les passions tendres des romans modernes, avec les vertus héroïques de la poësie ancienne.

Quatrième objection contre Télemaque.

Quelques-uns croyent que l'auteur de Télemaque épuise trop son sujet, par l'abondance et la richesse de son génie. Il dit tout, et ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homère, il met la nature tout entière devant les yeux. On aime mieux un auteur, qui, comme Horace, referme un grand sens en peu de mots, et donne le plaisir d'en développer l'étendue.

REPONSE.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre poëte ; mais l'esprit en suivant ses idées s'ouvre et s'entend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut instruire, ses lumières sont fécondes, et nous y développons une vaste étendue de pensées. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractère du prince pour qui seul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde et heureuse, un génie élevé et étendu, qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homère et de Virgile. Ce fut ce qui inspira à l'auteur le dessein d'un poëme, qui renfermeroit également les beautés de l'un et de l'autre poëte. Cette affluence de belles images étoit nécessaire pour occuper l'imagination, et former le

goût du prince. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du prince et aux vues de l'auteur.

Cenquième objection contre Télemaque.

On a objecté, que le héros et la fable de ce poëme n'ont point de rapport à la nation Françoise : Homère et Virgile ont intéressé les Grecs et les Romains, en choisissant des actions et des acteurs dans les histoires de leurs pays.

REPONSE.

Si l'auteur n'a pas intéressé particulièrement la nation Françoise, il a fait plus, il a intéressé tout le genre humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un et de l'autre des deux poëtes anciens. Il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un pays particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à soi et se trouve même dans l'amour de la patrie; mais une ame généreuse doit avoir des vues plus étendues

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un ouvrage, qui lui avoit formé un prince le plus propre à la gouverner un jour selon ses besoins et ses desirs, en père des peuples et en héros Chrétien? Ce qu'on a vu de ce prince donnoit l'espérance et les prémices de cet avenir; les voisins de la France y prenoient déjà part comme à un bonheur universel. La fable du prince *Grec* devenoit l'histoire du prince *François*.

L'auteur avoit un dessein plus grand que celui de plaire à sa nation; il vouloit la servir à son insçu, en contribuant à lui former un prince, qui jusques dans les jeux de son enfance, paroissoit né pour la combler de bonheur et de gloire. Cet auguste enfant aimoit les fables et la mythologie; il falloit profiter de son goût, lui faire voir dans ce qu'il estimoit le solide et le beau, le simple et le grand, et lui imprimer par des faits touchans les principes génereux, qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naissance et de la puissance suprême. Dans ce dessein, un héros Grec et un poëme d'après, Homère et Virgile, les histoires des pays, des temps, et des faits etrangers, étoient d'une convenance

nence parfaite, et peut-être unique, pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre, avec vérité et avec force, tous les écueils qui menacent les ſouverains dans toute la ſuite des ſiècles.

Il arrive par une conſéquence naturelle et néceſſaire, que ces vérites univerſelles peuvent quelquefois paroitre avoir du rapport aux hiſtoires du temps, et aux ſituations actuelles; mais ce ne ſont jamais que des rapports généraux, indépendans de toute application particulière; il falloit bien que les fictions deſtinées à former l'enfance du jeune prince, renfermaſſent des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

Cette convenance des moralités générales à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur et la ſageſſe de l'auteur; mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon Télemaque certaines allégories odieuſes, et changer les deſſeins les plus ſages et les plus modérés en des ſatires outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caractères, pour y trouve des rapports imaginaires, et pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'auteur devoit-il ſupprimer ces maximes fondamentales d'une morale et d'une politique ſi ſaine et ſi convenable, parce que la manière la plus ſage de les dire ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une baſſe malignité?

Notre illuſtre auteur a donc réuni dans ſon poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthouſiaſme et l'abondance d'Homère, toute la magnificence et la régularité de Virgile. Comme le poëte Grec, il peint tout avec force, ſimplicité et vie, avec variété dans la fable et diverſité dans les caractères; ſes réflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde; par-tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre et les règles de l'art. Son jugement eſt profond, et ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, et le ſimple au ſublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le héros de notre poëte eſt plus parfait que ceux d'Homère et

de Virgile, ſa morale eſt plus pure, et ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur de Télemaque a montré par ce poëme, que la nation Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, et de tous les grands ſentimens des Romains. L'éloge de l'auteur eſt celui de ſa nation.

FIN DU DISCOURS DE M. RAMSAY.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE

FILS D'ULYSSE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télemaque conduit par Minerve, ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'île de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Deeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande le recit de ſes aventures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos et à Lacédémone ; ſon naufrage ſur la côte de Sicile ; le peril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchiſe ; le ſecours que Mentor et lui donnerent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, et le ſoin que ce Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe : dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne réſonnoit plus du doux chant de ſa voix : les nymphes qui la ſervoient n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris, dont un printemps éternel bordoit ſon île : mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, ne faiſoient que lui rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile

ſur

sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes, et elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-a-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées ça et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur et sa fierté avec sa taille et sa demarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télemaque fils de ce héros : mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télemaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît ; et Minerve, qui accompagnoit Télemaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se rejouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, et sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télemaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, mortelle ou Déesse (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une divinité), seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots a vu briser son navire contre vos rochers ? Quel est donc votre père que vous cherchez, reprit la Déesse ? Il se nomme Ulysse, dit Télemaque : c'est un des rois qui ont, après un siége de dix ans, renversé la fameuse Troye. Son nom fut célèbre dans la Grèce et dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope sa femme, et moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre

où il eſt. Mais, que dis-je ! peut-être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abimes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; et ſi vous ſavez, ô Déeſſe, ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télemaque.

Calypſo, étonnée et attendric de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe et d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, et elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit : Télemaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre père ; mais l'hiſtoire en eſt longue : il eſt temps de vous délaſſer de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils ; venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude ; et je ferai votre bonheur, pourvu que vous ſachiez en jouir.

Télemaque ſuivoit la Déeſſe, environnée d'une foule de jeunes nymphes au-deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne, dans une forêt, élève ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue et flottante, ſes cheveux noués par derrière négligemment mais avec grace, le feu qui ſortoit de ſes yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baiſſés, gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télemaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypſo, où Télemaque fut ſurpris de voir, avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatues : mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles ; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtés. Les doux Zéphirs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une délicieuſe fraîcheur. Des fontaines, coulant avec un doux murmure ſur des prés ſemés d'amaranthes et de violettes, formoient, en divers lieux, des bains auſſi purs et auſſi clairs que le criſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verts, dont la grotte étoit environée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le

plus

plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline. De là on découvroit la mer quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en mugissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit un rivière, où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris, et des hauts peupliers, qui portoient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux, qui formoient ces îles, sembloient se jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible et dormante; d'autres par de longs detours revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines et des montagnes, qui se perdoient dans les nues, et dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient covertes de pampres verts qui pendoient en festons. Le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, et la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres, couvroient la campagne, et en faisoient un grand jardin.

Calypso, ayant montré à Télemaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: Reposez-vous, vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez; ensuite nous vous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même temps elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la Déesse demeuroit. Les nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés, et elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télemaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit

celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſidérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : ſont ce donc là, ô Télemaque, les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe ? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre père, et à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe et de la gloire : la gloire n'eſt due qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine, et fouler les plaiſirs aux pieds.

Télemaque répondit en ſoupirant : Que les Dieux me faſſent périr, plutôt que de ſouffrir que la molleſſe et la volupté s'emparent de mon cœur : non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée. Mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déeſſe, ou cette mortelle, qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux : craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé votre navire. Le naufrage et la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunéſſe eſt préſomptueuſe ; elle ſe promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre ; elle ſe confie légèrement et ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs : craignez ce poiſon caché : défiez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conſeils.

Enſuite ils retournèrent auprès de Calypſo qui les attendoit. Les nymphes avec leurs cheveux treſſés et des habits blancs ſervirent d'abord un repas ſimple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans leurs filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fléches à la chaſſe. Un vin, plus doux que le nectar, couloit des grands vaſes d'argent dans des taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet, et que l'automne répand ſur la terre. En même temps quatre jeunes

jeunes nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les géans ; puis les amours de Jupiter et de Sémelé ; la naiſſance de Bacchus et ſon éducation conduite par le vieux Silène ; la courſe d'Atalanté et d'Hippomène, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Heſpérides : enfin la guerre de Troye fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevés juſqu'aux Cieux. La première des nymphes qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télemaque entendit le nom de ſon père, les larmes qui coulèrent le long de ſes joues, donnèrent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo apperçut qu'il ne pouvoit manger, et qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la deſcente d'Orphée aux enfers pour en retirer ſa chère Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Télemaque, et lui parla ainſi ; Vous voyez, fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois ; je ſuis immortelle ; nul mortel ne peut entrer dans cette île, ſans être puni de ſa témérité ; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre père a eu le même bonheur que vous ; mais hélas ! il n'a pas ſu en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette île ; il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel ; mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter ; il partit, et je fus vengée par la tempête ; ſon vaiſſeau, après avoir été long-temps le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple : après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui ; conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes aventures dans la caverne du Cyclope Polyphème, et chez Antiphates roi des Leſtrigons. Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé fille

du Soleil, et les dangers qu'il avoit courus entre Scylle et Charybdis. Elle repréſenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage, et elle ſupprima ſon arrivée dans l'ile des Phéaciens.

Télemaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice, et la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déeſſe, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laiſſez-moi en ce moment pleurer mon père. Vous ſavez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer davantage : elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, et de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, et par quelles aventures il étoit ſur ces côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa long-temps : enfin il ne put lui réſiſter, et il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du ſiége de Troye, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent ſurpris de mon départ ; j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Ménélas qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſi mon père étoit encore en vie. Laſſé de vivre toujours en ſuſpens et dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon père avoit été jeté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein ; il me répreſentoit d'un côté les Cyclopes, géans monſtrueux qui dévorent les hommes ; de l'autre la flotte d'Enée et les Troyens, qui étoient ſur ces côtes. Les Troyens, diſoit-il, ſont animés contre tous les Grecs : mais ſurtout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut-

être

être que votre père aimé des Dieux, y ſera auſſi-tôt que vous ; mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grèce un roi auſſi digne de régner que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires ; mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter ; je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire, que j'entreprenois contre ſes conſeils ; et les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Télemaque parloit, Calypſo regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes. Ainſi elle demeuroit pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laiſſer voir ſon trouble ; Continuez, dit-elle à Télemaque, et ſatisfaites ma curioſité : Télemaque reprit ainſi :

Nous eumes aſſez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile ; mais enſuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, et nous fûmes envelopés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçumes d'autres vaiſſeaux expoſés au même péril, et nous reconnumes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſidérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non-ſeulement ferme et entrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'etoit lui qui m'encourageoit : je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui diſois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? Ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paſſé, ni modération pour ménager le préſent ? O ! ſi jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même, comme de mon plus dangereux ennemi ; c'eſt vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor

Mentor en ſouriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite : il ſuffit que vous la ſentiez, et qu'elle vous ſerve à être une autre fois plus modéré dans vos déſirs. Mais quand le péril ſera paſſé la préſomption reviendra peut-être ; maintenant il faut ſe ſoutenir par le courage. Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre : mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du ſage Mentor me charmèrent : mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle adreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, et où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, et que la tempête avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur notre poupe des couronnes de fleurs ſemblables : il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens : il ordonna à tous nos rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient de long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſsâmes au milieu de leur flotte : ils pouſſerent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus ; nous fumes même contraints, par la violence de la mer, d'aller aſſez long-temps avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derrière ; et pendant que les vents impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet ; mais ce que nous cherchions n'étoit guères moins funeſte que la flotte qui nous faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs ; c'étoit-là que régnoit le vieux Aceſte ſorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivés ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armés pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brulent notre vaiſſeau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réſervent que

Mentor

Mentor et moi pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il put ſavoir de nous quels etoient nos deſſeins, et d'où nous venions. Nous entrâmes dans la ville les mains liées derrière le dos, et notre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui, tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, et ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſévère quel étoit notre pays, et le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, et lui dit : Nous venons des côtes de la grande Heſpérie, et notre patrie n'eſt pas loin de là. Ainſi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceſte, ſans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O roi ! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Télemaque, fils du ſage Ulyſſe roi des Ithaciens ; je cherche mon père dans toutes les mers : ſi je ne puis ni le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O fils d'Ulyſſe, me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de Troyens, que votre père a précipités ſur les rivages du noir Cocyte ; vous et celui qui vous mène, vous périrez. En même, temps un vieillard de la troupe propoſa au roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe. Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce héros ; Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Toute le peuple applaudit à cette propoſition, et on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe ; on y avoit dreſſé deux autels, où le feu ſacré étoit allumé ; le glaive qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronnés

ronnés de fleurs, et nulle compaſſion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi, et lui dit :

O Aceſte, ſi le malheur du jeune Télemaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher ; du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages et de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours ſoient écoulés, vous ſerez attaqué par des peuples barbares qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, et pour ravager tout votre pays : hâtez-vous de les prévenir ; mettez vos peuples ſous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours : ſi au contraire elle eſt véritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceſte fût étonné de ces paroles, que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô etranger, que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſpérités. En même temps il retarda le ſacrifice, et donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés, que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfans les larmes aux yeux, qui ſe retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugiſſans et de brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver aſſez d'etables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts de bruits confus de gens qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couroient ſans ſavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville, ſe croyant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qu' avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſière ; puis on apperçut une

une troupe innombrable de barbares armés. C'étoient les Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes, et sur le sommet d'Agragas, où règne un hiver que les Zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidelles: les Dieux vous ont envoyés pour nous ſauver; je n'attends pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils; hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance: il range les ſoldats d'Aceſte; il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près: mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang partout où tomboient ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang; et les bergers loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces Barbares, qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris et déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'exemple et par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi: car ce peuple venoit d'une race de géans, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi: mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage et brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, et lui fis vomir en expirant des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chute. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, et je revins trouver Aceſte. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en pièces, et pouſſa les fuyards juſque dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des Dieux. Aceste touché de reconnoissance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présens, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, et qui devoient ramener le vaisseau à Aceste, quand ils, nous auroient laissés en Ithaque : mais les Dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservoient à d'autres dangers.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Télemaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Séſoſtris, et emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, et la ſageſſe du gouvernement de ſon roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé eſclave en Ethiopie; que lui-même Télemaque fut réduit à conduire un troupeau dans le déſert d'Oaſis; que Termoſiris prêtre d'Apollon le conſola en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le roi Admète; que Seſoſtris avoit enfin appris tout ce qu'il faiſoit de merveilleux parmi les bergers; qu'il l'avoit rappellé étant perſuadé de ſon innocence, et lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en priſon dans une tour ſur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Boccoris qui périt dans un combat contre ſes ſujets révoltés et ſecourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le roi Séſoſtris, qui régnoit en Egypte, et qui avoit conquis tant de royaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr, ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refuſé de payer à Séſoſtris le tribut qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes; et

ils

ils avoient fourni des troupes à ſon frère, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des rejouiſſances d'un grand feſtin.

Séſoſtris avoit réſolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous cotés et cherchoient les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre ſembloient fuir derrière nous, et ſe perdre dans les nues. En même temps nous vimes approcher les navires des Egyptiens ſemblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus temps. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres ; le vent les favoriſoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent, et nous emmènent priſonniers en Egypte.

En vain je leur repréſentai que nous n'étions pas Phéniciens : à peine daignèrent-ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des eſclaves dont les Phéniciens trafiquoient, et ils ne ſongèrent qu'au profit d'une telle priſe. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchiſſent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Egypte preſqu'auſſi baſſe que la mer. Enſuite nous arrivons à l'île de Pharos, voiſine de la ville de No. De là nous remontons le Nil juſqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus inſenſibles à tous les plaiſirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, ſemblable à un jardin délicieux arroſé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux ſur les deux rivages, ſans appercevoir des villes opulentes, des maiſons de campagne agréablement ſituées, des terres qui ſe couvroient tous les ans d'une moiſſon dorée ſans ſe repoſer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablés ſous le poids des fruits que la terre épanchoit de ſon ſein ; des bergers qui faiſoient répéter les doux ſons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à toutes les échos d'alentour.

Heureux, diſoit Mentor, le peuple qui eſt conduit par un ſage roi ! Il eſt dans l'abondance, il vit heureux, et aime celui à qu' il doit tout ſon bonheur. C'eſt ainſi, ajoutoit-il, ô Télemaque, que vous devez régner, et faire la joie de vos peuples, ſi jamais les Dieux vous

ſont

font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présens. Les rois, qui ne songent qu'à se faire craindre, et qu'à abbatre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être, mais ils sont haïs, détestés ; et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor! Hélas ! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Pénélope : et quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor : nulle autre pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse ! s'écrioit-il : Quoi donc, vous vous laissez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'Ithaque et Pénélope : vous verrez, même dans sa première gloire, celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, et qui, dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvoit apprendre, dans les terres éloignées où la tempête l'a jeté, que son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, et lui seroit plus rude que toutes les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie et l'abondance répandues dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes ; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche ; la bonne éducation

tion des enfans qu'on accoutumoit à l'obéiſſance, au travail, à la ſobriété, à l'amour des arts ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion, le déſintéreſſement, le déſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les Dieux que chaque père inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage roi conduit ainſi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le ſien dans ſa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'eſt celui de l'amour. Non-ſeulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obeir : il règne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, et je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions juſqu'à Thèbes, pour être préſentés au roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, et qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe, et plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grèce. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la ſureté publique. Les places ſont ornées de fontaines et d'obéliſques ; les temples ſont de marbre, et d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le palais du prince eſt lui ſeul comme une grande ville : on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or et d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au roi que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ſes ſujets qui avoient ou des plaintes à lui faire ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne, et ne croyoit être roi que pour faire du bien à ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les

étran-

étrangers, il les recevoit avec bonté et vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs et des maximes des peuples éloignés. Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'yvoire, tenant en main un sceptre d'or : il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience et une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, et à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, et de s'être confié à un de ses sujets, que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse ; il me demanda ma patrie et mon nom, nous fûmes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis : O grand roi, vous n'ignorez pas le siége de Troye qui a duré dix ans, et sa ruine qui a coûté tant de sang à toute la Grèce. Ulysse mon père a été un des principaux rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers sans pouvoir retrouver l'ile d'Ithaque, qui est son royaume : je le cherche ; et un malheur, semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père et à ma patrie : Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, et leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père !

Sésostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion : mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoye dans leur pays sur un de mes vaisseaux : car j'aime la Grèce : plusieurs Egyptiens y ont donne

donné des loix ; je connois la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous, et j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe. Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame auſſi corrompue et auſſi artificieuſe, que Séſoſtris étoit ſincère et généreux. Cet officier ſe nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre ; et comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, le regarda avec averſion et avec défiance : car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, et depuis ce temps-là je ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſeparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toujours qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires ; ſur-tout il croyoit m'eblouir par ſes promeſſes flatteuſes, et me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence, et malgré la ſageſſe du roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas ! a quoi les rois ſont-ils expoſés ? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux et intéreſſés les environnent ; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés ni flatteurs : les bons attendent qu'on les cherche, et les princes ne ſavent guères les aller chercher. Au contraire, les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer et à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui règne. O ! qu'un roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans ! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flatterie, et s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur, et je me rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télemaque, diſant : Eh bien, que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort

à la

à la ſervitude? Télemaque répondit: Mon malheur croiſſoit toujours; je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude et la mort; il fallut être eſclave, et épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune. Il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déſerts affreux; on y voit des ſables brûlants au milieu des plaines; des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hiver perpétuel ſur le ſommet des montagnes; et on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers. Vers le milieu de ces montagnes eſcarpées, les valées y ſont ſi profondes, qu'à peine le ſoleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers auſſi ſauvages que le pays même. Là je paſſois les nuits à deplorer mon malheur, et les jours à ſuivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier eſclave, qui eſpérant d'obtenir ſa liberté accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zèle et ſon attachement à ſes intérêts. Cet eſclave ſe nommoit Butis: je devois ſuccomber dans cette occaſion. La douleur me preſſant, j'oubliai un jour mon troupeau, et m'étendis ſur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus ſupporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit; les chênes et les pins ſembloient deſcendre du ſommet de la montagne; les vents retenoient leurs haleines; une voix mugiſſante ſortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles: "Fils du ſage Ulyſſe, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toujours été heureux, ne ſont gueres dignes de l'être; la molleſſe les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu ſeras heureux, ſi tu ſurmontes tes malheurs, et ſi tu ne les oublie jamais! Tu reverras Ithaque, et ta gloire montera juſqu'aux aſtres. Quand tu ſeras le maître des autres hommes, ſouviens-toi que tu as été foible, pauvre et ſouffrant comme eux; prends plaiſir à les ſoulager; aime ton peuple, déteſte la flatterie, et ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras modéré, et courageux pour vaincre tes paſſions."

Ces paroles divines entrèrent juſqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joie et le courage. Je ne ſentis point cette horreur qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, et qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels : Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme ; ſa ſageſſe éclairoit mon eſprit ; je ſentois une douce force pour modérer toutes mes paſſions, et pour arrêter l'impétuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les bergers du déſert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaisèrent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité et de la ſolitude, je cherchai des livres ; car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit, et le ſoutenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violents, et qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, et qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences ! En quelque endroit que la fortune enemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; et l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne ſont point comme moi privés de la lecture ! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front, chauve et un peu ridé : une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture ; ſa taille étoit haute et majeſtueuſe, ſon teint étoit encore frais et vermeil, ſes yeux vifs et perçants, ſa voix douce, ſes paroles ſimples et amiables. Jamais je n'ai vu un ſi vénérable vieillard ; il s'appelloit Termoſiris ; il étoit prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un temple de marbre, que les rois d'Egypte avoient conſacré à ce Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit, étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié,

amitié, nous nous entretenons. Il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, et jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe, qui lui faiſoit connoître les hommes et les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, et la jeuneſſe la plus enjouée n'a point tant de grâces qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée ; auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me conſoler ; il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent : Mon père, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de pluſieurs excellents poëtes favoriſés des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main ſa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter et lécher ſes pieds. Les ſatyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui : les arbres même paroiſſoient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accents. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, et la ſageſſe des hommes qui préférent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent que je devois prendre courage, et que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe, ni ſon fils. Enfin il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enſeigner aux bergers à cultiver les Muſes. Apollon, diſoit-il, indigné de ce que Jupiter par ſes foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, et il les perça de ſes flèches. Auſſi-tôt le mont Etna ceſſa de vomir des tourbillons de flâmmes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frappant l'enclume faiſoient gémir les profondes cavernes de la terre, et les abîmes de la mer. Le fer et l'airain, n'etant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain

furieux ſort de ſa fournaiſe ; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive ſuant et couvert de pouſſière dans l'aſſemblée des Dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe du Ciel, et le précipite ſur la terre. Son char vuide faiſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits, avec le changement régulier des ſaiſons. Apollon, dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouoit de la flûte, et tous les autres bergers venoient, à l'ombre des ormeaux ſur le bord d'une claire fontaine, écouter ſes chanſons. Juſque-là ils avoient mené une vie ſauvage et brutale ; ils ne ſavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages : toute la campagne étoit comme un déſert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printemps ſe couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît ſous ſes pas ; puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'été, où les Zéphirs rafraîchiſſent les hommes, et où la roſée déſaltère la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorés dont l'automne récompenſe les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières par mille détours ſemblent ſe jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi aux bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait goûter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flûtes ſe virent plus heureux que les rois, et leurs cabanes attiroient en foule les plaiſirs purs qui fuyent les palais dorés : les jeux, les ris, les graces ſuivoient par tout les innocentes bergères. Tous les jours étoient des jours de fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux bergers qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les Dieux mêmes

mêmes devinrent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire : Puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon, défrichez cette terre ſauvage ; faites fleurir comme lui le déſert ; apprenez à tous ces bergers quels ſont les charmes de l'harmonie ; adouciſſez leurs cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur ſentir combien il eſt doux de jouir dans la ſolitude des plaiſirs innocents, que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les ſoucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flûte ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me ſentois ému et comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers et une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient ſuſpendus et immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons. Il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage ; tout y étoit doux et riant ; la politeſſe des habitants ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termoſiris étoit prêtre. Les bergers y alloient, couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergères y alloient auſſi, en danſant avec des couronnes de fleurs, et portant ſur leurs têtes dans des corbeilles les dons ſacrés. Après le ſacrifice, nous faiſions un feſtin champêtre. Nos plus doux mêts étoient le lait de nos chèvres et de nos brebis que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raiſins ; nos ſiéges étoient les gazons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur

mon troupeau : déjà il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette ; je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa crinière, me montre ſes dents et ſes griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée ; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang et de feu ; il bat ſes flancs avec ſa longue queue ; je le terraſſe. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il ſe releva : il pouſſoit des rugiſſements qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, ſe répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il ſut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes ; et tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, et découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une priſon perpétuelle, et lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſédoit injuſtement. O ! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes ! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux ; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande ; chacun eſt intéreſſé à le tromper ; chacun, ſous une apparence de zèle, cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richeſſes qu'il donne ; on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flatte et on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, et réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux et des troupes, pour delivrer Pénélope de tous ſes amants. La flotte étoit déjà prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me faiſoit eſpérer, qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon royaume après quelque longue ſouffrance,

france. Je penſois auſſi en moi même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, et ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon roi, jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux ! il falloit ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais ! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris ? Les jeunes gens diſoient : L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite ; nos pères ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon roi : pour nous, nous ne l'avons vu que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouroient en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris : chacun vouloit en conſerver l'image : pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon père avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner. Il avoit été nourri dans la molleſſe et dans une fierté brutale : il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'etoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon père avoit ménagés avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, et qu'à ſucer le ſang des malheureux ; enfin qu'à ſuivre les conſeils flatteurs des jeunes inſenſés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon père : c'étoit un monſtre, et non pas un roi. Toute l'Egypte gémiſſoit ; et quoique le nom de Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche et cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa

perte, et un prince ſi indigne du tróne ne pouvoit long-temps régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Peluſe, où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, et de ſe rétablir auprès du nouveau roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour, pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours et les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abîmé dans la plus amère douleur : je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois, à conſidérer des vaiſſeaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être briſés contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je en moi même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis eſpérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient ; l'onde étoit écumante ſous les rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui ſembloient aller au-devant de cette flotte qu'on y voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phénicie, et les autres de l'île de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit par ſes violences cauſé une révolte de ſes ſujets, et allumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens, qui avoient appellé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois

voyois ce roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroiſſoit comme le Dieu Mars ; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui ; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais et écumant ; à peine pouvoient-elles paſſer, ſur des tas de corps morts écraſés.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans les yeux la fureur et le déſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; ſon courage le pouſſoit au hazard, et la ſageſſe ne modéroit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'etoit pas qu'il manquât de génie, ſes lumières égaloient ſon courage : mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses maîtres avoient empoiſonné par la flatterie ſon beau naturel. Il étoit enivré de ſa puiſſance et de ſon bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ſes déſirs fougueux ; la moindre réſiſtance enflammoit ſa colère. Alors il ne raiſonnoit plus : il étoit comme hors de lui-même ; ſon orgueil furieux en faiſoit une bête farouche : ſa bonté naturelle, et ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant ; ſes plus fideles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, et forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long-temps ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis : mais enfin il fut accablé. Je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine ; les rênes lui échappérent des mains ; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'ile de Cypre lui coupa la tête ; et la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le ſang, ces yeux fermés et éteints, ce viſage pâle et défigure, cette bouche entr'ouverte qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe et menaçant que la morte même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux ; et ſi jamais les Dieux me faiſoient régner, je

n'oublierois point, après un ſi funeſte exemple, qu'un roi n'eſt digne de commander, et n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Eh! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

FIN DU SECOND LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque raconte que le successeur de Bocchoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Télemaque fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal, qui commandoit la flotte Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice: qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les règles du commerce de Tyr, et qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'île de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, et voulut le faire prendre: qu'alors il étoit sur le point de périr; mais qu'Astarbé, maîtresse du Tyran, l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, c'étoit de voir que Télemaque racontoit ingénuement les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, et qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences, pour se rendre sage, prévoyant, et modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télemaque, il me tarde

de ſavoir comment vous ſortîtes de l'Egypte, et où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Télémaque reprit ainſi ſon diſcours : Les Egyptiens les plus vertueux et les plus fideles au roi étant les plus foibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'île de Cypre, ſe retirerent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, et l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déjà nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes ; la vaſte mer étoit couverte de navires ; les mariniers pouſſoient des cris de joie ; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines et les montagnes s'applaniſſoient peu-à-peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel et l'eau, pendant que le ſoleil, qui ſe levoit, ſembloit, faire ſortir de la mer ſes feux étincelans ; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes, que nous découvrions encore un peu ſur l'horizon ; et tout le ciel, peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il ? Je ne ſuis point Phénicien, lui dis-je ; mais les Egyptiens m' avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien : c'eſt ſous ce nom que j'ai long-temps ſouffert ; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal ? Je lui parlai ainſi : Je ſuis Télemaque, fils d'Ulyſſe, roi d'Ithaque en Grèce : mon père s'eſt rendu fameux entre tous les rois qui ont aſſiégé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays ; la fortune me perſécute comme lui ; vous voyez un malheureux, qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, et de retrouver ſon père.

Narbal me regardoit avec étonnement, et il crut appercevoir en moi je ne ſais quoi d'heureux, qui vient des dons du ciel, et qui n'eſt point dans le commun des hommes : il étoit naturellement ſincère et généreux ; il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance, que les Dieux lui inſpirèrent, pour me ſauver d'un grand péril.

Télemaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne ſaurois en douter ; la douceur et la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous ; je ſens même que les Dieux, que j'ai toujours ſervis, vous aiment ; et qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils : je vous donnerai un conſeil ſalutaire, et pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier : quoique je ſois ſi jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, et encore plus de ne trahir jamais, ſous aucun prétexte, le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe ? Je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, et ſans laquelle tous les talents ſont inutiles ?

Quand Ulyſſe, dis-je, partit pour aller au ſiége de Troye, il me prit ſur ſes genoux, et entre ſes bras (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre : O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais ; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faulx une tendre fleur qui commence à éclore ; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mère et aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu. O mes amis ! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flatterie, enſeignez-lui à ſe vaincre : qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincère et fidele à garder un ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être

d'être compté au nombre des hommes ; et quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, et qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon père eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, et ils me confioient déjà toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mère expoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable et ſûr ; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires ; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter ces prétendants. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance ; par-là je me croyois déjà un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé ; jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendants tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant, qui auroit vu ou entendu quelque choſe d'important, ne ſaurcit pas ſe retenir : mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, et ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télemaque, la puiſſance des Phéniciens. Ils ſont redoutables à toutes les nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux colonnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſants. Le grand roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre, avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient : Il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches et trop puiſſants pour porter patiemment le joug de la ſervitude ; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le temps de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe, encore plus que de ſa puiſſance : mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous ſubjuguer

encore

encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours, pour les délivrer de ce roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phénciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télemaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre roi. Il les a trempées ces mains cruelles dans le ſang de Sichée, mari de Didon ſa ſœur. Didon, pleine de déſirs de vengeance, s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux, La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté, l'ont ſuivie : elle a fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſerable et odieux à ſes ſujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend dêfiant, ſoupçonneux, cruel : il perſécute les riches, et il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu : car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices et ſes infamies. La vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge : il a peur de ſon ombre ; il ne dort ni nuit, ni jour. Les Dieux, pour le confondre, l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre. Il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais ; il eſt ſeul, triſte, abattu au fond de ſon palais ; ſes amis même n'oſent l'aborder, de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toujours des épées nues, et des piques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres, qui ſe communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verrouils, ſont le lieu où il ſe renferme. On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, et on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur.

Ses

Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre et farouche ; ils ſont ſans ceſſe errants de tous côtés. Il prête l'oreille au moindre bruit, et ſe ſent tout ému : il eſt pâle, défait, et les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mêts les plus exquis le dégoûtent : ſes enfants, loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur ; il en a fait ſes plus dangereux ennemis ; il n'a eu tout ſa vie aucun moment d'aſſuré ; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie, le fera périr ! Quelqu'un de ſes domeſtiques auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi je crains les Dieux : quoi qu'il m'en coûte, je ſerai fidele au roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui, ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télemaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe : il eſpéreroit qu'Ulyſſe retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, et il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſérable que Pygmalion me le paroiſſoit. Surpris d'un ſpectacle ſi affreux et ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherche qu'à ſe rendre heureux, il a cru y parvenir par les richeſſes et par une autorité abſolue ; il poſſède tout ce qu'il peut déſirer, et cependant il eſt miſérable par ſes richeſſes et par ſon autorité même. S'il étoit berger, comme je l'étois naguere, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été ; il jouiroit des plaiſirs innocents de la campagne, et en jouiroit ſans remords. Il ne craindroit ni le fer, ni le poiſon. Il aimeroit les hommes, il en ſeroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richeſſes qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher : mais il jouiroit librement des fruits de la terre, et ne ſouffriroit aucun véritable beſoin. Cet homme

homme paroît faire tout ce qu'il veut ; mais il s'en faut bien qu'il le faſſe ; il fait tout ce que veulent ſes paſſions féroces. Il eſt toujours entraîné par ſon avarice, par ſa crainte, et par ſes ſoupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes, mais il n'eſt pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres et de bourreaux, qu'il a de deſirs violents.

Je raiſonnois ainſi de Pygmalion ſans le voir ; car on ne le voyoit point, et on regardoit ſeulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit et jour entourées des gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes tréſors. Je comparois ce roi inviſible avec Séſoſtris ſi doux, ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les étrangers, ſi attentif à écouter tout le monde, et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Séſoſtris, diſois-je, ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre ; il ſe montroit à tous ſes ſujets comme à ſes propres enfants. Celui-ci craint tout et a tout à craindre. Ce méchant roi eſt toujours expoſé à une mort funeſte, même dans ſon palais inacceſſible, au milieu de ſes gardes. Au contraire, le bon roi Séſoſtris étoit en ſûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Cypre, qui étoient venues ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté ; il me fit paſſer en revue parmi les ſoldats Cypriens ; car le roi étoit ombrageux juſques dans les moindres choſes. Le défaut des princes trop faciles et inappliqués eſt de ſe livrer, avec une aveugle confiance, à des favoris artificieux et corrompus : Le défaut de celui ci étoit au contraire de ce défier des plus honnêtes gens. Il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits et ſimples qui agiſſent ſans déguiſement : auſſi n'avoit-il jamais vu de gens de bien ; car de telles gens ne vont point chercher un roi ſi corrompu. D'ailleurs, il avoit vu, depuis qu'il étoit ſur le trône, dans les hommes dont il s'étoit ſervi, tant de diſſimulation, de perfidie et de vices affreux, déguiſés ſous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes ſans exception comme s'ils euſſent été maſqués.

Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune vertu ſincère ſur la terre : ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à-peu-près égaux. Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchants les plus déclarés, parce qu'il les croyoit auſſi méchants et plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, et j'échappai à la défiance pénetrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fuſſe découvert, il lui en eût coûté la vie et à moi auſſi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable ; mais les vents contraires nous retinent aſſez long-temps à Tyr.

Je profitai de ce ſéjour pour conoître les mœurs des Phéniciens ſi célèbres chez toutes les nations connues. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une île. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui ſe touchent preſque, enfin par la douceur de ſon climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi ; elle eſt rafraîchie par le vent du nord qui ſouffle du côté de la mer. Ce pays eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nues et va toucher les aſtres ; une glace éternelle couvre ſon front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrents des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au-deſſous on voit une vaſte forêt de cèdres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantés, et que porteut leurs branches épaiſſes juſques dans les nues : cette forêt a ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt-là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent ; les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux qui bondiſſent ſur l'herbe. Là coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire. Enfin on voit au-deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin ; le printemps et l'automne y règnent enſemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le ſouffle empeſté du Midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'eſt

C'eſt aupres de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où eſt bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville ſemble nager au-deſſus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ſes habitants ſont eux mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une ville qui appartienne à un peuple particulier mais qu'elle eſt la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles ſemblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embraſſent une vaſte port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires ſont ſi nombreux qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richeſſes ne les dégoûtent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, et la pourpre Tyrienne, deux fois teinte, d'un éclat merveilleux; cette double teinture eſt ſi vive, que le temps ne peut l'effacer: on s'en ſert pour des laines fines qu'on rehauſſe d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au detroit de Gades; et ils ont même pénétré dans le vaſte océan qui environne toute la terre. Ils ont fait auſſi de longues navigations ſur la mer rouge, et c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout etoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oiſifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes ſont occupés à décharger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes, ou à les vendre, à ranger leurs magazins, et à tenir un compte exact de ce qui leur eſt dû par les négociants étrangers. Les femmes ne ceſſent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils

qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce ; c'eſt notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui domptèrent les flots, long-temps avant l'âge de Typhis et des Argonautes tant vantés dans la Gréce. Ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues et des tempêtes, qui ſondèrent les abîmes de la mer, qui obſervèrent les aſtres loin de la terre, ſuivant la ſcience des Egyptiens et des Babyloniens ; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſéparés. Les Tyriens ſont induſtrieux, patients, laborieux, propres, ſobres et ménagers ; ils ont une exacte police, ils ſont parfaitement d'accord entre eux ; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincère, plus fidele, plus ſûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion et la jalouſie ſe mettoient entre eux ; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices et dans l'oiſiveté ; ſi les premiers de la nation mépriſoient le travail et l'économie ; ſi les arts ceſſoient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils altéroient tant ſoit peu les régles d'un commerce libre ; s'ils négligeoient leurs manufactures, et s'ils ceſſoient de faire les grandes avances qui ſont néceſſaires pour rendre leurs marchandiſes parfaites chacune dans ſon genre, vous verriez bientôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui diſois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici ; recevez bien et facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la ſureté, la commodité, la liberté entière ; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup eſt de ne vouloir jamais trop gagner, et de ſavoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers : ſouffrez même quelque

que choſe d'eux : craignez d'exciter la jalouſie par votre hauteur : ſoyez conſtant dans les règles du commerce, qu'elles ſoient ſimples et faciles ; accoutumez vos peuples à les ſuivre inviolablement ; puniſſez ſévérement la fraude et même la négligence ou le faſte des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur-tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner ſelon vos vues. Il eſt plus convenable que le prince ne s'en mêle point, et qu'il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine : autrement il les découragera. Il en tirera aſſez d'avantages par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes états. Le commerce eſt comme certaines ſources ; ſi vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile ils ſe retirent inſenſiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à ſe paſſer de vous. Il faut même vous avouer, que depuis quelque temps la gloire de Tyr eſt bien obſcurcie. O ! ſi vous l'aviez vue, mon cher Télemaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les triſtes reſtes d'une grandeur qui menace ruine, O ! malheureuſe Tyr ; en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout et des étrangers et de ſes ſujets. Au lieu d'ouvrir, ſuivant notre ancienne coutume, ſes ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entière liberté, il veut ſavoir le nombre des vaiſſeaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y ſont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandiſes, et le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il uſe de ſupercherie pour ſurprendre les marchands, et pour confiſquer leurs marchandiſes. Il inquiète les marchands, qu'il croit les plus opulents : il établit ſous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui-même dans le commerce, et tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainſi le commerce languit ; Les étrangers oublient peu-à-peu le chemin de

Tyr,

Tyr, qui leur étoit autrefois si connu ; et si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt transportées à quelqu' autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'etoient rendus si puissants sur la mer ; car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernment d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent le bois des vaisseaux, et nous les réservons avec soin pour cet usage ; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pu trouver ces ouvriers ? Il me répondit : Ils se sont formés peu-à-peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection ; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon géomètre ; on estime fort un habile astronome ; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction ; on ne méprise point un bon charpentier ; au contraire, il est bien payé et bien traité : les bons rameurs même ont des récompenses sûres et proportionées à leur service ; on les nourrit bien ; on a soin d'eux quand ils sont malades ; en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfants. S'ils périssent dans un naufrage on dédommage leur famille ; on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain temps. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le père est ravi d'elever son fils dans un si bon métier, et dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes, sans contrainte, par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien : la soumission des inferieurs ne suffit pas ; il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magazins, les arsenaux, et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, et j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion, et qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, et à interroger divers merchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal ; Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypt avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le roi veut qu'on l'arrête, et qu'on sache certainément de quel pays il est ; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exact de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, surpris et affrayé, répondit : je vais chercher cet etranger qui est de l'île de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télemaque ; nous sommes perdus. Le roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télemaque, que je vous mene au palais du roi. Vous soutiendrez que vous etes Cyprien, de la ville d'Amathonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pere, et peut-être que le roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie et la mienne.

Je

Je répondis à Narbal : Laiſſez périr un malheureux que le deſtin veut perdre ; je ſais mourir, Narbal, et je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur Je ne puis me réſoudre a mentir. Je ne ſuis point Cyprien, et je ne ſaurois dire que je le ſuis. Les Dieux voyent ma ſincérité ; c'eſt à eux à conſerver ma vie par leur puiſſance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la ſauver par un menſonge.

Narbal me répondit : Ce menſonge, Télemaque, n'a rien qui ne ſoit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à perſonne : il ſauve la vie à deux innocents ; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, et la crainte de bleſſer la religion.

Il ſuffit, lui dis-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en préſence des Dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les Dieux, et ſe bleſſe lui-même ; car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propoſer ce qui eſt indigne de vous et de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons en mourant les victimes de la vérité, et nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie ; la mienne n'eſt déjà que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte ?

Nous demeurâmes long-temps dans cette eſpèce de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre officier du roi qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit enjouée, flatteuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Syrènes, un cœur cruel et plein de malignité ; mais elle ſavoit cacher ſes ſentiments corrompus par un profond artifice. Elle avoit ſu gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, et par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion, aveuglé par un

un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guère moins funeste que son infame avarice : mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris et du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentiments, et elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le temps même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Crétois, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottants sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe ; enfin, qu'à chanter ses amours sur la lyre. Astarbé le vit, l'aima, et en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé, se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le roi faisoit chercher, et qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal. En effet, elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, et qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune etranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte ; il fut mis en prison.

Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, et ne découvrît son imposture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles : Astarbé vous défend de découvrir au roi quel est votre étranger ; elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le roi soit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le

jeune étranger que vous avez amené d'Egypte afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie et la mienne, promit de ſe taire; et l'officier, ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal et moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompenſoient notre ſincérité, et qui ont un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant excés d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être, et l'eſt preſque toujours groſſiérement. Il ſe défie des gens de bien, et s'abandonne à des ſcélérats: il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion, il eſt le jouet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchants pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même temps nous apperçumes que les vents changeoient, et qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télemaque, vous mettre en ſûreté: fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſque dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous! Mais un deſtin ſévère m'attache à cette malheureuſe patrie; il faut ſouffrir avec elle: peut-être faudra-t-il être enſeveli dans ſes ruines: n'importe, pourvu que je diſe toujours la vérité, et que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télemaque, je prie les Dieux, qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure et ſans tache juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Pénelope, délivrez-la de ſes téméraires amants; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, et qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans votre bonheur ſouvenez-vous du malheureux Narbal, et ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arroſai de mes larmes ſans lui répondre. De profonds ſoupirs m'empêchoient

pêchoient de parler. Nous nous embraſſions en ſilence. Il me mena juſqu'au vaiſſeau ; demeura ſur le rivage, et quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tant que nous pûmes nous voir.

FIN DU TROISIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE

Calypso interrompt Télemaque pour le faire repoſer. Mentor le blâme en ſecret d'avoir entrepris le récit de ſes aventures, et lui conſeille de les achever, puiſqu'il les a commencées. Télemaque raconte que pendant ſa navigation de Tyr juſqu' en l'île de Cypre, il avoit eu un ſonge où il avoit vu Vénus et Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit ; qu'enſuite il avoit cru voir auſſi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'île de Cypre ; qu' à ſon réveil une tempête auroit fait périr le vaiſſeau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le ſauver ; qu' à ſon arrivée dans l'île il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce ſage conducteur et les avoit embarqués dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crète, et que dans ce trajet ils avoient vu le beau ſpectacle d'Amphitrite traînée dans ſon char par des chevaux marins.

CALYPSO qui avoit été juſqu'à ce moment immobile et tranſportée de plaiſir en écoutant les aventures de Télemaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt temps, lui dit-elle, que

vous

vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joie. Goûtez la paix, et tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'orient, et que les chevaux du ſoleil, ſortants de l'onde amère répandront les flâmmes du jour, pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télemaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre ſageſſe et votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector ; ni Théſée, revenu des enfers ; ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle ſera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſais déjà et de vous demander ce que je ne ſais pas encore ! Allez, mon cher Télemaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu : allez dans cette grotte écartée, ou tout eſt preparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupières appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vous membres fatigués, et de vous envoyer des ſonges légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos ſens par les images les plus riantes, et repouſſent lion de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télemaque dans cette grotte ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure, qui appelloit le ſommeil. Les nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télemaque ; et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télemaque : Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné ; vous avez charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre induſtrie vous ont tiré ; par-là vous n'avez fait qu'enflam-

mer davantage ſon cœur, et que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſperez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures ? L'amour d'une vaine glorie vous a fait parler ſans prudence. Elle s'etoit engagée à vous raconter des hiſtoires, et à vous apprendre quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé moyen de parler long-temps ſans rien dire, et elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle déſire ſavoir ; tel eſt l'art des femmes flatteuſes et paſſionnées. Quand eſt-ce, ô Télemaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, et que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire ? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer: pour moi je ne puis vous pardonner rien: je ſuis le ſeul qui vous connois, et qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de votre père!

Quoi donc, répondit Télemaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter: mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez, et tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déjà ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver!

Mais que ferai-je donc? continua Télemaque d'un ton modéré et docile. Il n'eſt plus temps, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos aventures; elle en ſait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſait pas encore; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter: achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télemaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil, et ils ſe couchérent.

Auſſi-tôt que Phœbus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor, entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes nymphes dans le bois, éveilla Télemaque. Il eſt temps, lui dit-il, de vaincre le ſommeil: allons, retour-

retournez à Calypso, mais défiez-vous de ses douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage père, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentites-vous combien cette louange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, et assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allèrent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, et cacha sous une apparence de joie la crainte et l'inquiétude qui troubloient son cœur ; car elle prévoyoit que Télemaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télemaque, de satisfaire ma curiosité ; j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phenicie, et chercher une nouvelle destinée dans l'île de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télemaque, et de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en silence se penchoient pour prêter l'oreille, et faisoient une espèce de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles et attachés sur le jeune homme. Télemaque baissant les yeux, et rougissant avec beaucoup de grâce, reprit ainsi la suite de son histoire :

A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux et puissant vint me saisir : mes sens étoient liés et suspendus ; je goûtois une paix et une joie profonde qui enivroit mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vé-

nus, qui fendoit les nues dans ſon char volant, conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle ſortit de l'écume de l'océan, et qu'elle ébloüit les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit tout-à-coup d'un vol rapide juſqu'auprès de moi, me mit en ſouriant la main ſur l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette île fortunée, où les plaiſirs, les ris et les jeux folâtres naiſſent ſous mes pas. Là tu brûleras des parfums ſur mes autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces eſpérances, et garde-toi bien de réſiſter à la plus puiſſante de toutes les Déeſſes, qui veut te rendre heureux.

En même temps j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant le faiſoient voler autour de ſa mère. Quoiqu'il eût ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces, et l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne ſais quoi dans ſes yeux perçants qui me faiſoit peur. Il rioit en me regardant : ſon ris étoit malin, moqueur et cruel. Il tira de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes flèches, il banda ſon arc, et alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide. Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle, et cette langeur paſſionnée que j'avois remarquée dans le viſage et dans la poſture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, négligée, modeſte ; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majeſté. La flèche de Cupidon, ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon, indigné en ſoupira amérement ; il eut honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant ; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaiſirs que la ſageſſe, la vertu et la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola ; et Venus, remontant vers l'Olympe, je vis long-temps ſon char avec ſes deux colombes dans une nuée d'or et d'azur ; puis elle diſparut. En baiſſant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les champs Elyſées En ce lieu

lieu je reconnus Mentor qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette île empeſtée où l'on ne reſpire que la volupté. La vértu la plus courageuſe y doit trembler, et ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à ſon cou pour l'embraſſer : mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, et que mes mains, s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, et je connus qu ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, et de défiance contre moi-même, pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant paſſé les ondes du Styx, il habitoit l'heureux ſejour des ames juſtes.

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens, qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs ennemis du travail, s'endormoient ſur leurs rames ; le pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, et tenoit en ſa main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée ; lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Venus et de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une tempête ſoudaine troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugiſſoient avec fureur dans les voiles ; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, et nous précipiter dans l'abime. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flots irrités ſe briſoient avec bruit horrible. Alors je compris par experience ce que j'avois ſouvent oui dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaiſirs manquent de courage dans les dangers.

Tous nos Cypriens abbattus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux de leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote, troublé par le vin comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau : j'encourageai les matelots effrayés ; je leur fis abaiſſer les voiles ; ils ramèrent vigoureuſement : nous paſſâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient le conſervation de leurs vies ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'île de Cypre au mois du printemps qui eſt conſacré à Venus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe ; car elle ſemble animer toute la nature, et faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'île, je ſentis un air doux, qui rendoit les corps lâches et pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, étoit preſque inculte, tous les habitants étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés de femmes et de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, ſe dévouer à ſon temple : la beauté, les graces, la joie, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages ; mais les graces y étoient trop affectées : on n'y voyoit point une noble ſimplicité, et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entre elles pour allumer de grandes paſſions ; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil et mépriſable : à force de me vouloir plaire, elles me degoûtoient.

On me conduiſit au temple de la Déeſſe : elle en a pluſieurs dans cette île ; car elle eſt particulièrement adorée

adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos : c'eſt à Cythère que je fus conduit. Le temple eſt tout de marbre ; c'eſt un parfait périſtyle : les colonnes ſont d'une groſſeur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majeſtueux : au-deſſus de l'architrave et de la friſe, ſont a chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la Déeſſe. A la porte du temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu ſacré aucune victime : on n'y brûle point comme ailleurs la graiſſe des geniſſes et des taureaux ; on n'y répand jamais leur ſang : on préſente ſeulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut et ſans tache ; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes ſont dorées, et ornées de bouquets de fleurs odoriferantes. Après qu'elles ont été préſentées devant l'autel, on les renvoye dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres ſont revêtus de longues robes blanches, avec des ceintures d'or, et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour ſur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une eſpèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple ſont ornées de feſtons pendants : tous les vaſes qui ſervent au ſacrifice ſont d'or ; un bois ſacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent préſenter les victimes aux prêtres, et qui oſent allumer le feu des autels : mais l'impudence et la diſſolution déſhonorent un temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois ; mais inſenſiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſais quelle inclination pour le déſordre : on ſe moquoit de mon innocence : ma retenue et ma pudeur ſervoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, et pour réveiller en moi le goût des plaiſirs. Je

me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient : je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu : j'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide ; d'abord il fend les eaux et remonte contre le torrent : mais si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu-à-peu, et sa force l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne. Ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeller ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon père. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux champs Elysées, achevoit de me décourager : une secrète et douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déjà le poison flatteur, qui se glissoit de veine en veine, et qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs ; je versois des larmes amères ; je rugissois comme un lion dans sa fureur. O malheureuse jeunesse, disois-je ! O Dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge, qui est un temps de folie ou de fièvre ardente ? O ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul ! La mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit et que mon cœur, enivré d'une folle passion, secouoit presque toute pudeur : puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courois errant çà et là dans le sacré bocage, semblable à une biche que le chasseur a blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur ; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc, la suit par tout ; elle porte par tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adoucissoit la plaie de mon cœur.

En ce moment j'apperçus assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle, si triste et si austère, que je n'en pus ressentir aucune joie. Est-ce donc vous, ô mon

mon cher ami, mon unique eſpérance ? Eſt-ce vous ? Quoi donc ! eſt-ce vous même ? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux ? Eſt-ce vous, Mentor ? N'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible a mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes, qui jouiſſent de leur vertu, et à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux champs Elyſées ? Parlez, Mentor ; vivez-vous encore ? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder ; ou bien n'eſt ce qu'une ombre de mon ami ? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu' à perdre la reſpiration : il m'attendoit tranquillement ſans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous le ſavez quelle fut ma joie, quand je ſentis que mes mains le touchoient ! Non, ce n'eſt pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor c'eſt ainſi que je m'écriai : j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes : demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence, et que ferois-je maintenant ſans vous ? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible ; fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté ; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche et infame, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, et ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez : que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant ; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette île exécrable.

Il dit ; et auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſi diſſipoit de deſſus mes yeux, et qui me laiſſoit voir la pure lumière : une joie douce et pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur : cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnés : l'une eſt une joie d'ivreſſe et de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, et de cuiſans remords ; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque choſe de bienheureux et de céleſte ; elle eſt toujours pure et egale ; rien ne peut l'épuiſer : plus on

s'y

s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, et je trouvai que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! Peut-on la voir ſans l'aimer ? Peut-on l'aimer ſans être heureux.

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui repondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échapper ; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci, étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec, pour connoître les mœurs de la Grèce, et pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curioſité de paſſer dans l'île de Crète, pour étudier les ſages loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Cypre ; en attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au temple : le voilà qui en ſort ; les vents nous appellent : deja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télemaque ; un eſclave qui craint les Dieux, doit ſuivre fidelement ſon maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez vous des travaux d'Ulyſſe et des larmes de Pénélope, ſouvenez vous des juſtes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Télemaque !

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici : plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce maître Syrien eſt-il impitoyable ? Eſt-ce une tygreſſe dont il a ſucé les mamelles dans ſon enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive : vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuye en ſuivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma

jeuneſſe.

jeuneſſe et de mes larmes : puiſqu'il aime la ſageſſe, et qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce et inſenſible. Je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui ; s'il me refuſe, c'eſt fait de moi ; je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me proſternai devant lui : il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe, le plus ſage des rois de la Grèce qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troye, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour moi me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre père ; la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre eſclave : ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimiez la juſtice, et que vous alliez en Crète pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurciſſez point votre cœur contre mes ſoupirs et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi, qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage : mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; O Hazaël, ſouvenez-vous de Minos, dont vous admirez la ſageſſe, et qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un viſage doux et humain me tendit la main et me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe et la vertu d'Ulyſſe : Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs ; et d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient. Suivez moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai votre père juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de votre père, de ſes malheurs et

des

des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave : mais je le garde comme un ami fidele ; l'argent qu'il m'a coûte m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aye sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse : je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le serez aussi ; je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays ; je trouvois un secours pour y retourner ; je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme, qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor, pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage ; nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles. Un zéphir léger se joue dans nos voiles ; il anime tout le vaisseau, et lui donne un doux mouvement. L'île de Cypre disparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes sentiments, me demande ce que je pensois des mœurs de cette île. Je lui dis ingénûment en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, et le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles : O Vénus, je reconnois votre puissance et celle de votre fils : j'ai brûlé de l'encens sur vos autels ; mais souffrez que je déteste l'infâme molleſſe des habitants de votre île, et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première Puissance, qui a formé le ciel et la terre ; de cette Lumière infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette Vérité souveraine et universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure, est aveugle comme un aveugle né : il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, et il est insensé : il croit tout voir, et il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vu : tout au plus il

il n'apperçoit que de ſombres et fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes entraînés par le plaiſir des ſens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle. C'eſt elle qui nous inſpire, quand nous penſons bien: c'eſt elle qui nous reprend, quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie; elle eſt comme un grand océan de lumière: nos eſprits ſont comme de petits ruiſſeaux qui en ſortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſais quoi de pur et de ſublime: mon cœur en étoit échauffé, et la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des Dieux des héros, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des premières hiſtoires du genre humain, du fleuve d'oubli où ſe plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, et de cette heureuſe paix dont jouiſſent les juſtes dans les champs Elyſées, ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous apperçumes des dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or et d'azur. En ſe jouant ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons, qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde ſalée, laiſſoient loin derrière eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoit enflammés, et leurs bouches écumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, et flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palémon, ſon fils, pendant à ſa mamelle. Elle

avoit

avoit un visage serein et une douce majesté, qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux, et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char : elle étoit à demi-enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphirs, qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère tenoient en silence les fiers aquilons, et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

FIN DU QUATRIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque raconte qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'Idoménée, roi de cette île, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret ; que les Crétois, voulant venger le sang du fils, avoient réduit le père à quitter leur pays : qu'apres de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre roi. Télemaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée ; quil y remporta les prix á divers jeux ; qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix ; et que les vieillards juges de l'île, et tous les peuples, voulurent le faire roi, voyant sa sagesse.

APRES que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du Mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu-à-peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru

paru négligee et inculte, autant celle de Crète ſe montroit fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ſes habitants.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis des bourgs qui égaloient des villes, et des villes ſuperbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fût imprimée ; partout la charrue avoit laiſſé de creux ſillons : les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnues en ce pays. Nous conſidérions avec plaiſir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les gras herbages le long des ruiſſeaux ; les moutons paiſſants ſur le penchant d'une colline ; les vaſtes campagnes couverte de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès ; enfin les montagnes ornées de pampres et de grapes d'un raiſin déjà coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux préſents de Bacchus pour charmer les ſoucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoiſſoit. Cette île, diſoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuſe par ſes cent villes, nourrit ſans peine tous ſes habitants, quoiqu'ils ſoient innombrables ; c'eſt que la terre ne ſe laſſe jamais de repandre ſes biens ſur ceux qui la cultivent. Son ſein fecond ne peut s'épuiſer ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils ſoient laborieux, plus ils jouiſſent de l'abondance : ils n'ont jamais beſoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bone mère, multiplie ſes dons, ſelon le nombre de ſes enfants qui méritent ſes fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, et ils ſe rendent malheureux par le déſir du ſuperflu ; s'ils vouloient vivre ſimplement, et ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit partout l'abondance, la joie, l'union et la paix.

C'eſt ce que Minos, le plus ſage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île, eſt le fruit de ſes loix. L'éducation qu'il faiſoit donner aux enfants, rend les corps ſains et robuſtes ; on les accoutume d'abord à une vie ſimple, frugal et laborieuſe ; on ſuppoſe que toute volupté amollit le corps et l'eſprit : on ne leur purpoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincible par la vertu,

vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne me pas ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richeſſes et les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulation et l'avarice.

Pour le faſte et la molleſſe, on n'a jamais beſoin de les réprimer; car ils ſont inconnus en Crète: tout le monde y travaille, et perſonne ne ſonge à s'y enrichir; chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui eſt véritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins déliciéux, ni palais dorés. Les habits ſont de laine fine et de belle couleur, mais tout unis et ſans broderie. Les repas y ſont ſobres; on y boit peu de vin: le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de groſſes viandes ſans ragoût: encore même a-t-on ſoin de reſerver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes; mais ſans ornements. La ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée: mais elle eſt réſervée pour les temples des Dieux, et les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oiſiveté, l'émulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux loix, la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du roi, et il me répondit: Il peut tout ſur les peuples; mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le père de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe et par ſa modération à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes ſervent par leur misère et par leur ſervitude lâche à flatter l'orgueil et la molleſſe d'un ſeul homme.

homme. Le roi ne doit rien avoir au-deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire, ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoutenir les loix. D'ailleurs le roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la molleſſe, plus exempt de faſte et de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes et de plaiſirs, mais plus de ſageſſe, de vertu et de gloire, que le reſte des hommes. Il doit être au-dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées ; et au-dedans le juge des peuples pour les rendre bons, ſages et heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples : c'eſt aux peuples qu'ils doit tout ſon temps, tous ſes ſoins, toute ſon affection ; et il n'eſt digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfants régnaſſent après lui, qu'á condition qu'ils régneroient ſuivant ſes maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille : c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Crète ſi puiſſante et ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérants, qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-à-dire à leur vanité. Enfin c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux enfers le ſouverain juge des morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmes dans l'île. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, et qui étoit une imitation de grand labyrinth que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous conſidérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, et qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer : nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement, et voici ce qu'un Crétois nommé Nauſicrate nous raconta.

Idoménée, fils de Deucalion, et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres rois de la Grèce au ſiége de Troye. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète ; mais la tempête fut ſi violente, que le pilote de ſon vaiſſeau, et tous les autres qui étoient experimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux ; chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'en-

l'engloutir : chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit Neptune: O puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux! si tu me fais revoir l'île de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser ; malheureux, qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte! Le père, échappé à la tempête, arrivoit dans le port désiré: il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux: mais bientôt il sentit combien ils lui devoient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret: il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Néméfis, Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, et sur-tout les rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive; à peine ose-t-il lever les yeux, il voit son fils: il recule saisi d'horreur; ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou ; et tout étonné que son père répond si mal à sa tendresse, il le voit fondant en larmes.

O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues et aux rochers, qui devoient en me brisant finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer ; mais tous ceux qui étoient auprès de lui, arrêtèrent sa main. Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des Dieux, l'assura qu'il pourroit contenter

Neptune

Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Votre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promeſſe celle de l'accomplir contre les loix de la nature : offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur ſang autour de ſon autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce diſcours, la tête baiſſée et ſans répondre : la fureur étoit allumée dans ces yeux : ſon viſage pâle et défiguré, changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ces membres tremblants. Cependant ſon fils lui diſoit, me voici, mon père ; votre fils eſt prêt à mourir pour appaiſer le Dieu de la mer : n'attirez pas ſur vous ſa colère : je meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée, tout hors de lui, et comme déchiré par les furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de près ; il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant ; il la retire toute fumante et tout pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles ; il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang ; ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs coupé dans ſa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne ſe ſoutient plus : il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, et ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon premier âge. Le père dans l'excès de ſa douleur devient inſenſible ; il ne ſait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, et demande ſon fils.

Cependant le peuple touché de compaſſion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons et des pierres ; la diſcorde ſouffle dans tous les cœurs un venin

mortel. Les Crétois, les ſages Crétois, oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit-fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent de ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, et qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents les conduiſent vers l'Heſpérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont réſolu d'en choiſir un qui conſerve dans leur pureté les loix établies. Voici les meſures qu'ils ont priſes pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes ſont aſſemblés ici. On a déjà commencé par des ſacrifices ; on a aſſemblé tous les ſages les plus fameux des pays voiſins, pour examiner la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander ; on a préparé des jeux publics, où tous les prétendants combattent ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, et pour l'eſprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps ſoit fort et adroit, et dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre aſſemblée : vous combattrez avec les autres ; et ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le ſuivîmes ſans aucun déſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpèce de cirque très vaſte, environné d'une épaiſſe forêt : le milieu du cirque étoit une arène preparée par les combattants ; elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais ſur lequel étoit aſſis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, et on nous invita à combattre.

Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, et Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe et ma vigour m'ôtoient toute excuſe : je jettai néanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, et j'apperçus qu'il ſouhaitoit que je combattiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me faiſoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce et luiſante ſur tous les membres de mon corps, et je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtes que c'étoit le fils d'Ulyſſe, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; et pluſieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien, d'environ trente-cinq ans, ſurmonta tous les autres qui oſèrent ſe préſenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneſſe ; ſes bras étoient nerveux et bien nourris : au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voyoit tous ſes muſcles ; il étoit également ſouple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et regárdant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer ; mais je me préſentai à lui. Alors nous nous ſaisîmes l'un l'autre ; nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelaſſés comme des ſerpents ; chacun s'efforçant d'enlever de terre ſon ennemi. Tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainſi, je le pouſſai avec tant de violence, que ſes reins plièrent : il tomba ſur l'arène et m'entraîna ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous : je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulyſſe ; et j'aidai au Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent ; il n'y eut que moi qui eſpérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'eſtomac, des coups qui me firent vomir le ſang, et qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me preſſoit,

preſſoit, et je ne pouvois plus reſpirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit O fils d'Ulyſſe, ſeriez-vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai pluſieurs coups dont j'aurois été accablé. Auſſi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, et que ſon bras s'allongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture penchée : déjà il reculoit, quand je hauſſai mon ceſte pour tomber ſur lui avec plus de force : il voulut eſquiver, et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverſer. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il ſe redreſſa lui-même couvert de pouſſière et de ſang ; ſa honte fut extrême, mais il n'oſa renouveler le combat.

Auſſi-tôt on commença les courſes de chariots que l'on diſtribua au ſort. Le mien ſe trouva le moindre pour la légéreté des roues, et pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de pouſſière vole et couvre le ciel. Au commencement je laiſſai les autres paſſer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laiſſoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le ſuivoit de près. Hippomaque parent d'Idoménée, qui aſpiroit à lui ſuccéder, lâchant les rênes à ſes chevaux fumants de ſueur, étoit tout penché ſur leurs crins flottants, et le mouvement des roues de ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent et ſe mirent peu-a-peu en haleine ; je laiſſai loin derriére moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idomenée, preſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abbattit, et par ſa chûte il ôta à ſon maître l'eſpérance de régner.

Polyclète ſe penchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme dans une ſecouſſe : il tomba, les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation, que j'étois tout auprès de lui, redoubla ſon ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux, et leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer : il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne et lui ; car mes chevaux, mieux ménagés que les ſiens étoient en

état de le devancer ; il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me fermer le paſſage. Pour y réuſſir, il haſarda de ſe briſer contre la borne, il y briſa effectivement ſa roue. Je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon déſordre, et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore un fois ; Victoire au fils d'Ulyſſe, c'eſt lui que les Dieux deſtinent à régner ſur nous.

Cependant les plus illuſtres et les plus ſages d'entre les Crétois nous conduiſirent dans un bois antique et ſacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis juges de peuple, et gardes des loix, nous aſſemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre n'y fut admis. Les ſages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos ſont recueillies. Je me ſentis ſaiſi de reſpect et de honte, quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit venérables, ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit : ils étoient aſſis avec ordre, et immobiles dans leur places ; leurs cheveux étoient blancs ; pluſieurs n'en avoient preſque plus. On voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce et tranquille : ils ne ſe preſſoient point de parler ; ils ne diſoient que ce qu'ils avoient réſolu de dire. Quand ils étoient d'avis différents, ils étoient ſi modérés à ſoutenir ce qu'ils penſoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils etoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choſes paſſées, et l'habitude du travail, leur donnoient de grandes vues ſur toutes choſes : mais ce qui perfectionnoit le plus leur raiſon, c'étoit le calme de leurs eſprits délivrés des folles paſſions et des caprices de la jeuneſſe. La ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient ſans peine le doux et noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir peur arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être ſi impétueuſe et ſi éloignée de cette vertu ſi éclairé et ſi tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix

loix de Minos. C'étoit un grand livre, qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec reſpect ; car ils diſent qu'après les Dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons, ſages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix. C'eſt la loi et non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le diſcours de ces ſages. Enſuite celui qui préſidoit propoſa trois queſtions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La première queſtion étoit de ſavoir, Quel eſt le plus libre de tous les hommes ? Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, et qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent que c'étoit un homme ſi riche, qu'il pouvoit contenter tous ſes déſirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, et qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers pays, ſans être jamais aſſujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un Barbare, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police et de tout beſoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il jouiſſoit plus qu' aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on ſoit, on eſt très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux et qu'on ne craigne qu'eux : en un mot, l'homme véritablement libre eſt celui qui, dégagé de toute crainte et de tout déſir, n'eſt ſoumis qu'aux Dieux et à la raiſon. Les vieillards s'entre-regardèrent en ſouriant, et furent ſurpris de voir que ma réponſe fût préciſément celle de Minos.

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes : Quel eſt le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit : C'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit : C'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un ſage de l'île de Leſbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria : on applaudit, et chacun crut que ce ſage Leſbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée, et je répondis, ſuivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes eſt un roi qui croît être heureux en rendant les autres hommes miſérables. Il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement : ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connoître. La verité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller juſqu'à lui. Il eſt tyranniſé par ſes paſſions ; il ne connoît point ſes devoirs ; il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu ; il eſt malheureux et digne de l'être ; ſon malheur augmente tous les jours ; il court à ſa perte, et les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoua que j'avois vaincu le ſage Leſbien, et les vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſième queſtion, on demanda, Lequel des deux eſt préférable ; d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi ſans expérience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. Le plûpart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le pays quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront, et réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient au contraire, que le roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, et l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient, qu'un roi conquérant travailleroit

leroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, et qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi :

Un roi qui ne ſait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi roi. Mais ſi vous comparez un roi qui ne ſait que la guerre, à un roi ſage, qui ſans ſavoir la guerre eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre ſa domination et ſa propre gloire ; il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple que ſon roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon régne ! D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres ; les victorieux mêmes ſe dérèglent pendant ce temps de confuſion. Voyez ce qu'il en a coûté à la Gréce pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ſes rois pendant plus de dix ans. Lors que tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à ſoutenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolérer la licence, et de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t-il de ſcélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a beſoin de récompenſer l'audace dans les déſordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, ſans avoir beaucoup à ſouffrir de ſon ambition. Un conquérant enivré de ſa gloire ruine preſque autant ſa nation victorieuſe que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités néceſſaires pour la paix ne peut faire goûter à ſes ſujets les fruits d'une guerre heureuſement finie : il eſt comme un homme qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, et qui uſurperoit celui de ſon voiſin même ; mais qui ne ſauroit labourer ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon. Un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, et non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes, c'eſt-à-dire qu'il

n'eſt pas né pour troubler le repos de ſon peuple en voulant vaincre les autres nations que la juſtice ne lui a pas ſoumiſes ; mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſûreté contre ſes ennemis. Voici comment : il eſt juſte, modéré, et commode à l'égard de ſes voiſins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix ; il eſt fidele dans ces alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entiére confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres rois voiſins, qui craignent ce voiſin inquiet, et qui n'ont aucune jalouſie du roi pacifique, ſe joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le ſien. Pendant que le roi enterprenant eſt odieux à tous les autres, et ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre a gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la molleſſe et tous les arts qui ne ſervent qu'à flatter les vices : il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie ; ſur-tout il applique ſes ſujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable ; mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amolli par les voluptés qui eſt exercé à la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage roi, appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ce ranger en bataille, ou a dreſſer des machines pour aſſiéger une ville ; mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur

vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abattre. D'ailleurs, si ce roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, ils les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés. Ses sujets aimeroient mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique, qui ignore la guerre, est un roi imparfait, puisqu'il ne sait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis ; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquerant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis ; car la plupart des hommes éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon connu dans toute notre île. Minos avoit consulté ce Dieu, pour savoir combien de temps sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes loix. Nous avons craint que quelque étranger ne vint faire la conquête de l'île de Crète ; mais le malheur d'Idoménée et la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les Destins nous donnent pour roi ?

FIN DU CINQUIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE

Télemaque raconte qu'il refusa la royauté de Crête pour retourner en Ithaque ; qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême ; qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodême, qui fut proclamé roi au même moment ; qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque : mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son île.

AUSSI-tôt les vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, et le premier me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine achevat-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousſa des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse semblable à Minos règne sur les Cretois.

J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'am-

L'ambition de régner vous fera t-elle oublier Pénéloped qui vous attend comme ſa dernière eſpérance, et le gran-Ulyſſe, que les Dieux avoient réſolu de vous rendre ? Ces paroles percèrent mon cœur, et me ſoutinrent contre le vain déſir de régner. Cependant un profond ſie lence de toute cette tumultueuſe aſſemblèe me donna le moyen de parler ainſi : O illuſtres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter, marque bien que la race de Minos ceſſera dy régner, quand un étranger entrera dans cette île, et t fera régner les lois de ce ſage roi ; mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis ce-étranger, marqué par l'oracle ; j'ai accompli la prédici tion ; je ſuis venu dans cette île ; j'ai découvert le vra ſens des loix, et je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la glorie et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez qui je ſuive ce que les Deſtins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſpérance de régner ici ; c'étoit pour mériter votre eſtime et votre compaſſion ; c'etoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance. J'aime mieux obéir à mon père Ulyſſe, et conſoler ma mère Pénélope, que de régner ſur tous les peuples de l'univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur ; il faut que je vous quitte ; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir Télemaque aimera les Crétois, et s'intérreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva dans l'aſſemblé un bruit ſourd, ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient : Eſt ce quelque Divinité ſous une figure humaine ? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient : il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, et chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même ; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique de ces loix ; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les vieillards charmés de ce discours, et voyant toujours croître les applaudissements de l'assemblée, me dirent : Puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos lois. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette moderation ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi ; c'est sa sagesse, et non pas la mienne qui vient de parler : et il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor, que je montrois, le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance ; les périls dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avis cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé : on remarqua la vivacité de ses yeux et la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions ; on le questionna ; il fut admiré ; on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais le bien qu'ils vouloient

loient

loient faire, et qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que ſi la ſervitude eſt miſérable, la royauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée. Quand on eſt roi, diſoit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéir. Heureux celui qui n'eſt point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur ſurpriſe, lui demandèrent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui déſire la royauté ne la connoît pas: et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point? Il la cherche pour lui, et vous devez déſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refuſoient la royauté recherchée par tant d'autres: ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrates, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël; avec lequel Mentor et moi nous étions venus de l'île de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils furent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël; qu'Hazaël touché de la ſageſſe et de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil et ſon meilleur ami: que cet eſclave, mis en liberté, ètoit le même qui venoit de refuſer d'être roi, et qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos; tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël: Nous n'oſons vous prier de nous gouverner: car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richeſſes et de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croyez pas, ô Crétois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſais combien il eſt grand de travailler à les rendre bons et heureux: mais

ce

ce travail eſt rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y eſt attaché eſt faux, et ne peut éblouir que des ames vaines. La vie eſt courte ; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter ; c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible et retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur, et où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être roi ; ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement. C'eſt un vieillard aſſez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit : on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariſtodème. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joie ; il a dit que pour l'un, il ne lui ſouhaitoit point les périls de la royauté ; et qu'il aimoit trop ſa patrie, pour conſentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans qui a de la vertu, et qu'il ne flattoit point l'autre dans ſes dérèglements. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé qu'elle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes, et il eſt couvert de bleſſures : mais ſa vertu ſincère et ennemie de la flatterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée ; c'eſt ce qui empêcha ce roi de s'en ſervir dans le ſiége de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils qu'il ne pourroit ſe réſoudre à ſuivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquerir bientôt ; il oublia tous ſes ſervices ; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers et lâches, qui n'eſtiment que les richeſſes :

richeſſes : mas content dans ſa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'île, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui : ils s'ament tendrement ; ils ſont heureux par leur frugalité ; et par leur travail ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaries à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins et de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte ; il les inſtruit : il juge tous les differends de ſon voiſinage : il eſt le père de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le père, après l'avoir long-temps ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition et à tous les plaiſirs.

Voilà ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît et que vous connoiſſez, qui fait la guerre, qui a montré ſon courage, non ſeulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté, qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flatterie, qui aime le travail, qui ſait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amollir par un amour aveugle de ſes enfants, qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre : en un mot un homme qui eſt déjà le père du peuple. Voilà votre roi, s'il eſt vrai que vous déſiriez de faire régner chez vous les lois du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il eſt vrai, Ariſtodème eſt tel que vous le dites ; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les vieillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple : il parut tranquille ; on lui déclara qu'on le faiſoit roi. Il repondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple et frugale. La troiſième, que mes

enfans

enfans n'auront aucun rang, et qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction ſelon leur mérite, comme le reſte des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême fut mis par le chef des vieillards, gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodème. On fit des ſacrifices à Jupiter, et aux autres grands Dieux. Ariſtodème nous fit des préſents, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Crète depuis Saturne et l'âge d'or: il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpèces qui ſont bonnes en Crète, et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs et d'hommes armés; il y fit mettre des habits pour nous, et des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il; ils voyent une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu: un jour ils nous réuniront, et ces champs fortunés, où l'on dit que les juſtes jouiſſent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. Oh! ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres!—En prononçant ces mots, il verſoit un torrent de larmes, et les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui; et il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodème, il nous dit: C'eſt vous qui venez de me faire roi: ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis: demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraie ſageſſe, et que je ſurpaſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulyſſe régnant avec ſa

chère

chère Pénélope. Télemaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés ; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mére. O Mentor, votre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodème ; et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa, et nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déjà le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline ; tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Péloponnèse sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes par votre superbe trident toutes les eaux de votre empire ! Vénus pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son temple de Cythère, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignés de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les Dieux même la sentent ; et ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon île. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire ? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel, et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât, et un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor,

tor, et je lui-dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous ; il ſeroit inutile de diſputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort ; il faut ſans la craindre faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons vous et moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie, ſans chercher les moyens de la conſervér, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſi-tôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déjà rompu, et qui penchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté ; il jette le mât hors du vaiſſeau, et s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes ; il m'appelle par mon nom, et m'encourage à le ſuivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles ; de même Mentor non-ſeulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, ſembloit commander aux vents et à la mer. Je le ſuis ; et qui auroit pu ne le pas ſuivre, encouragé par lui ? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous ; car nous pouvions nous aſſeoir deſſus. S'il eût fallu nâger ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées. Mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer ; alors nous buvions l'onde amère qui couloit de notre bouche, de nos narines, et de nos oreilles, et nous étions contraints de diſputer contre les flots, pour rattraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague haute comme un montagne venoit paſſer ſur nous, et nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente ſecouſſe le mât, qui étoit notre unique eſpérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor auſſi paiſible qu'il l'eſt maintenant ſur ce ſiége de gazon, me diſoit : Croyez-vous, Télemaque, que votre

vie

vie ſoit abandonnée aux vénts et aux flots? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux décident de tout. C'eſt donc les Dieux et non pas la mer qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les aſtres ſous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmmes du noir Tartare. J'écoutois, et admirois ce diſcours qui me conſoloit un peu; mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point; je ne pouvois le voir. Nous paſſâmes toute la nuit tremblants de froid et demi-morts, ſans ſavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencèrent à s'appaiſer, et la mer mugiſſant reſſembloit à une perſonne qui ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reſte de trouble et d'emotion, etant laſſe de ſe mettre en fureur; elle grondoit ſourdement, et ſes flots n'étoient preſque plus que comme les ſillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au ſoleil les portes du ciel, et nous annonça un beau jour. L'orient etoit tout en feu, et les etoiles qui avoient été ſi long-temps cachées, reparurent et s'enfuirent a l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit. Alors je ſentis l'eſpérance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons; ſelon les apparences ils perdirent courage, et la tempête les ſubmergea avec le vaiſſeau. Quand nous fûmes aupres de la terre, la mer nous pouſſoit contre des pointes de rochers, qui nous euſſent briſés: mais nous tâchions de leur préſenter le bout de notre mât, et Mentor faiſoit de ce mât ce qu'un ſage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainſi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où nageant ſans peine, nous abordâmes ſur le ſable. C'eſt-là que vous nous vîtes, ô grande Déeſſe, qui habitez cette île; c'eſt-là que vous daignâtes nous recevoir.

FIN DU SIXIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télemaque dans ſes aventures, et n'oublie rien pour le retenir dans ſon île, en l'engageant dans ſa paſſion. Mentor ſoutient Télemaque par ſes remontrances, contre les artifices de cette Déeſſe, et contre Cupidon que Vénus avoit amené à ſon ſecours, Néanmoins Télemaque et la nymphe Eucharis reſſentent bientôt une paſſion mutuelle, qui excite d'abord la jalouſie de Calypſo, et enſuite ſa colère contre ces deux amants. Elle jure par le Styx que Télemaque ſortira de ſon île. Cupidon va la conſoler, et oblige ſes nymphes à aller brûler un vaiſſeau fait par Mentor, dans le temps que celui-ci entraîne Télemaque pour s'y embarquer. Télemaque ſent une joie ſecrete de voir brûler ce vaiſſeau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaiſſeau, qu'il voyoit pres de cette côte.

QUAND Télemaque eut achevé ce diſcours, toutes les nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés ſur lui, ſe regardoiént les unes les autres. Elles ſe diſoient avec étonnement : Quels ſont donc ces deux hommes ſi chéris des Dieux ? A-t-on jamais ouï parler d'aventures

tures ſi merveilleuſes ? Le fils d'Ulyſſe le ſurpaſſe déjà en éloquence, en ſageſſe et en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modeſtie ! Mais quelle nobleſſe et quelle grandeur d'ame ! Si nous ne ſavions qu'il eſt fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel eſt ce Mentor qui paroît un homme ſimple, obſcure, et d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on-trouve en lui je ne ſais quoi au-deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ce diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Télemaque, et de Télemaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télemaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes aventures ; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin ſe levant bruſquement, elle mena Télemaque ſeul dans un bois de myrtes, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſur la forme d'un homme. Télemaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; et s'il eût ſu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu ; il n'auroit eu aucune peine à mepriſer les accidents les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, et tous les artfices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle déſiroit ſavoir.

Cependant toutes les nymphes aſſemblées autour de Mentor, prenoient plaiſir à le queſtionner. L'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vu à Damas ; une autre lui demandroit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiége de Troye. Il répondit à toutes avec douceur : et ſes paroles, quoique ſimples étoient pleines de graces. Calypſo ne les laiſſa pas long-temps dans cette converſation ; elle revint ; et pendant que les nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Télemaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus

doucement

doucement dans les yeux appeſantis et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor ; mais elle ſentoit toujours je ne ſais quoi, qui repouſſoit tous ſes efforts, et qui ſe jouoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nues, et qui ſe joue de la rage des vents, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſpérer qu'elle l'embarraſſeroit par ſes queſtions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de ſon cœur ; mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſpérances s'évanouiſſoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup, et une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flattant Télemaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'éſpéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télemaque : et une Divinité plus puiſſante qu'elle, vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Venus toujours pleine de reſſentiment du mépris que Mentor et Télemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Cypre, ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux téméraires mortels euſſent échappé aux vents et à la mer, dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter ; mais le père des Dieux ſouriant, ſans vouloir lui découvrir que Minerve, ſous la figure de Mentor, avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Vénus de chercher les moyens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle ſur ſes autels à Paphos, à Cythère, et à Idalie ; elle vole dans ſon char attelé de colombes ; elle appelle ſon fils, et la douleur ſe repandant ſur ſon viſage orné de nouvelles graces, elle parla ainſi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui mépriſent ta puiſſance et la mienne ? Qui voudra déſormais nous adorer ? Va ; perce de tes flèches ces deux cœurs inſenſibles : deſcends avec moi dans cette île, je parlerai à Calypſo. Elle dit, et fendant les airs dans un nuage tout doré,

doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris; mais l'amour vient lui-même pour vous venger. Je vous laisse: il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les nymphes de l'île de Naxos. Télemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit et remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la flamme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager elle le donna aussitôt à la nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, et plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir: mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressoit que pour trahir, et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit; et il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, ensorte qu'aucune de ses flèches n'auroit pu le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télemaque voyant cet enfant qui se jouoit avec les nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté, Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. Voyez-vous ces nymphes, disoit-il à Mentor? Combien sont-elles différentes de ces femmes des l'île de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie,

deſtie, une ſimplicité qui charme. Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, et quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

Mentor lui dit : O Télemaque ! les dangers de l'île de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice groſſier fait horreur ; l'impudence brutal donne de l'indignation : mais la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, et inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux appas trompeurs d'une paſſion, qu'on n'apperçoit que quand il n'eſt preſque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télemaque, fuyez ces nymphes, qui ne ſont ſi diſcrétes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeuneſſe ; mais ſur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoiſſez pas. C'eſt l'Amour que Vénus ſa mère eſt venue apporter dans cette île, pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère. Il a bleſſé le cœur de la Déeſſe Calypſo ; elle eſt paſſionnée pour vous ; il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme ! preſque ſans le ſavoir.

Télemaque interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette île ? Ulyſſe ne vit plus : il doit être depuis long-temps enſeveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu réſiſter à tant de prétendants : ſon père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les amants de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux aſſurer notre perte à notre rétour.

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, et on ſe détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper et pour étouffer ſes remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans

dans votre patrie ? Comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne ſe ſont-ils pas tournés tout-à-coup en proſpérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les Deſtinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je ſaurai bien ſortir de cette île. Lâche fils d'un père ſi ſage et ſi généreux, menez ici une vie molle et ſans honneur au milieu des femmes ; faites malgré les Dieux ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Télemaque juſqu'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri aux diſcours de Mentor : ſa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme ſi ſage à qui il devoit tant. Mais une paſſion naiſſante, et qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'etoit plus le même homme. Quoi donc, diſoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte par la Déeſſe ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu, et contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulyſſe et Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls, pour vous preparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire ? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télemaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette île. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévère qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ſes penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, et aucune n'y étoit conſtante : ſon cœur étoit comme la mer qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu et immobile ſur le rivage de la mer ; ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant

ſant des larmes amères, et pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abattu, et défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télemaque. Sa beauté, ſon enjoûment, ſa noble fierté s'enfuyoient loin de lui : il périſſoit, tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, et ſe flêtrit peu-à-peu vers le ſoir ; ſes vives couleurs s'effacent ; elle languit, elle ſe deſſèche, et ſa belle tête ſe panche, ne pouvant plus ſe ſoutenir. Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télemaque ne pouvoit reſiſter à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué que Calypſo aimoit éperdûment Télemaque, et que Télemaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis ; car le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guères la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Télemaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo : J'ai remarqué dans Télemaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vue en lui ; ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre ; il n'aime plus que les forêts et les montagnes lés plus ſauvages. Eſt ce vous, ô Déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put ſe retenir. Ce Télemaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'île de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui ; il lui montroit ſeulement un viſage triſte et abattu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, et elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſut que Télemaque n'avoit cherché à ſe dérober aux autres nymphes

nymphes que pour parler à Eucharis. On propoſoit même déjà une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les meſures de Télemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être : puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi :

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon île pour échapper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette île, qui n'eſt ouverte à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, et l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinités de l'Olympe et du Styx ! écoutez une malheureuſe Déeſſe, hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur et plus injuſte que ton père, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les ſiens ! Non, non que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre et miſérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, et que ton corps devenu le jouet des flots, ſoit rejetté ſans eſperance de ſépulture ſur le ſable de ce rivage ! Que mes yeux le voyent mangé par les vautours ! Celle que tu aimes le verra auſſi : elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, et ſon déſeſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges et enflammés ; ſes regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne ſais quoi de ſombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires et livides, elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage : ſes larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ; la rage et le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource ; et à peine en couloit-il quelques-unes ſur ſes joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, et entrecoupée. Mentor obſervoit tous ſes mouvemens, et ne parloit plus à Télemaque. Il le traitoit comme un malade déſeſpéré qu'on abandonne ; il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion.

Télemaque ſentoit combien il étoit coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le

ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, et de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il etoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, et il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les Dieux et les Déeſſes de l'Olympe aſſemblés dans un profond ſilence avoient les yeux attachés ſur l'île de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en ſe jouant avec les nymphes, avoit mis tout en feu dans l'île. Minerve, ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, et de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télemaque ne lui échappât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Dejà elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, et elle étoit vêtu comme Diane. Vénus et Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes, en ſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit elle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin ſe regarde en même temps dans la plus claire de ſes fontaines ; elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grotte, et parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe ! En ſerai je ? Irai-je la faire triompher, et faire ſervir ma beauté à relever la ſienne ? Faudra-t-il que Télemaque en me voyant ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſaurai bien les en empêcher : Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télemaque, il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je ? et que deviendrai-je quand Télemaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus, vous m'avez trompée ; ô perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télemaque, et tu n'as porté

porté dans ce cœur que trouble et que déſeſpoir. Mes nymphes ſe ſont révoltées contre moi. Ma divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télemaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta nymphe le verra, je te percerai à ſes yeux. Mais je m'égare! O malheureuſe Calypſo! que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs? C'eſt moi qui ai mis le flambeau dans le ſein du chaſte Télemaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaiſirs! Falloit-il empoiſonner ſon cœur? Il m'eût quittée. Hé bien! ne ſaudra-t il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télemaque, va-t en au-delà des mers: laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort; laiſſe-la inconſolable, couverte de honte, déſeſperée avec ton orgueilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grotte: mais tout-à-coup elle ſort impétueuſement: Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle? eſt-ce ainſi que vous ſoutenez Télemaque contre le vice, auquel il ſuccombe! Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez, Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulyſſe déſhonorer ſon père, et négliger ſa haute deſtinée? Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parens ont confié ſa conduite? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur; et vous, vous ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau; c'eſt là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où ſont tous les inſtrumens néceſſaires pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un vaiſſeau.

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment; il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens, abattit les peupliers, et mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de

voguer. C'eſt que la puiſſance et l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypſo ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit: d'un côté, elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit; de l'autre, elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans: mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache et de marteau: elle prêtoit l'oreille; chaque coup la faiſoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil, de Télemaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Télemaque d'un ton moqueur: Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître! Rien ne peut adoucir ſon auſtérité: il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs; il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun: il vous fait un crime des choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous même; mais après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télemaque, et le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouer le joug. Il craignoit de le revoir, et ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt aſſez voiſin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçut de loin le vaiſſeau achevé: ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage ſemblable à celui de la mort: ſes genoux tremblans ſe déroboient ſous elle: une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps: elle fut contrainte de s'appuyer ſur les nymphes qui l'environnoient; et Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa, en jettant ſur elle un regard terrible.

Télemaque qui vit ce vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor, (parce qu'il s'étoit déjà retiré, ayant fini ſon travail) demanda à la Déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, et à quoi on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit : C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne ſerez plus embaraſſé par cet ami ſévère, qui s'oppoſe à votre bonheur, et qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne ! c'eſt fait de moi, s'écria Télemaque. Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échappèrent dans le tranſport de ſa paſſion : il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant : mais il n'avoit pas été libre de penſer ou ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis rougiſſant, et baiſſant les yeux, demeuroit derrière toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon cœur. Télemaque ne ſe comprenoit plus lui même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcrètement. Ce qu'il avoit fait lui paroiſſoit comme un ſonge, mais un ſonge dont il paroiſſoit confus et troublé.

Calypſo plus furieuſe qu'une lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, et ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi, ce jeune inſenſé ; et vous, imprudent vieillard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une Déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, ſerment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Télemaque, que tes maux ne ſont pas finis ; ingrat, tu ne ſortiras de mon île, que pour être en proie à de nouveaux malheurs ; je ſerai vengée, tu regretteras Calypſo, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton père qui l'a offenſé en Sicile, et ſollicité par Vénus que tu as mépriſée dans l'île de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père qui n'eſt pas mort ; mais tu le verras ſans le connoître ; tu ne te

réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va, je conjure les puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu, au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déjà prêt à prendre des reſolutions contraires. L'amour rappella dans ſon cœur le déſir de retenir Télemaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment : te voilà engagée, et les ondes du Styx, par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. Perſonne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit ſur ſon viſage les furies peintes ; et tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Télemaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'eſt-ce que l'amour jaloux ne devine pas?) et l'horreur de Télemaque redoubla les tranſports de la Déeſſe. Semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, et qui en fait retenir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télemaque à qui elle n'oſe plus parler. La Déeſſe frémit en la voyant auprès d'elle ; et loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télemaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux, car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder : il verſe un torrent de larmes : il veut parler : la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage : il ne ſait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai père, ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez-

livrez-moi de tant de maux ; délivrez-moi de moi-même ; donnez moi la mort.

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flatter ſa paſſion, et lui dit : Fils du ſage Ulyſſe, que les Dieux ont tant aimé et qu'ils aiment encore : c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe et la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoit point encore, et ne ſait point ſe défier de lui même. Les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur, ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé : on vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'Amour, qui flatte pour perdre, et qui ſous une apparence de douceur cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux, et les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, et vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever ; vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur, vous cherchiez à me tromper, et à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, et c'eſt l'unique eſpérance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort : toutes ces nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entre-déchirer ; et voilà ce que fait le traître Amour qui paroit ſi doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'Amour, et pour revoir votre chère patrie ? Calypſo elle-même eſt contrainte de vous chaſſer ; le vaiſſeau eſt tout prêt Que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ?

En diſant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraînoit vers le rivage. Télemaque ſuivoit à peine, regardant toujours derrière lui ; il conſidéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beux cheveux noués, ſes habits flottans, et ſa noble démarche ; il auroit voulu pouvoir baiſer les

traces de ſes pas. Lors même qu'il la perdoit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix; quoiqu'abſente, il la voyoit; elle étoit peinte et comme vivante devant ſes yeux; il croyoit même lui parler, ne ſachant plus où il étoit, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor: Je ſuis reſolu de vous ſuivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniére fois pour lui faire une éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe: O nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon père, ou laiſſez-moi cette derniére conſolation, qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié et de la reconnoiſſance pour Eucharis; il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, et je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor: votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle: Vous êtes aveugle et ſourd à tout le reſte. Un homme que la fièvre rend frenétique, dit: Je ne ſuis point malade. O aveugle Télemaque! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire et à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſes par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur: vous renonciez à tous ces biens pour vivre déſhonoré auprès d'Eucharis. Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſport? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi; mais je deplore votre aveuglement. Fuyez, Télemaque, fuyez:

yez : on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir ; mais à fuir sans délibérer, et sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coutés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ; si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ; la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantment. Je me suis tû, j'ai devoré ma peine, j'ai étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ; soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles, rendez-moi Télemaque que j'ai perdu, rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux ; mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer ; et Télemaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l' étoit déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télemaque de son Egide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette île. Enfin ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer étoit escarpé ; c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place ; mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télemaque. Il pleuroit de dépit, et il alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gemir, et elle sentit qu'il rouvroit toutes les plaies de son cœur. L'amour lui dit : Vous êtes Déesse, et vous vous laissez vaincre par un foible mortel, qui est captif dans votre île !

Pourquoi le laiſſez-vous ſortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils : c'eſt toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix pour me précipiter dans une abîme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télemaque ; Jupiter même, le père des Dieux, avec toute ſa puiſſance, n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Télemaque, ſort de mon île : ſors auſſi, pernicieux enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur et malin. En vérité dit-il, voilà un grand embarras ! laiſſez-moi faire, ſuivez votre ſerment, ne vous oppoſez point au départ de Télemaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le deſſein de brûler ce vaiſſeau que Mentor a fait avec tant de precipitation ; ſa diligence qui vous a ſurpriſe, ſera inutile ; il ſera ſurpris lui même à ſon tour, et il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Télemaque.

Ces paroles flatteuſes firent gliſſer l'eſpérance et la joie juſqu'au fond des entrailles de Calypſo. Ce qu'un Zéphir fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau pour délaſſer les troupeaux languiſſans que l'ardeur de l'été conſume, ce diſcours le fit pour appaiſer le déſeſpoir de la Déeſſe. Son viſage devint ſerein, ſes yeux s'adoucirent, les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle ſourit, elle flatta le folâtre Amour, et en le flattant elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les nymphes qui étoient errantes et diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les raſſemble, et leur dit : Télemaque eſt encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles frémiſſent, elles pouſſent des hurlemens, elles ſecouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déjà la flâmme vole, elle dévore le vaiſſeau,

vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec et enduit de réſine ; des tourbillons de fummée et de flâmme s'élèvent dans les nues.

Télemaque et Mentor apperçoivent ce feu de deſſus le rocher, et en entendant les cris des nymphes. Télemaqe fut tenté de s'en réjouir ; car ſon cœur n'étoit pas encore guéri, et Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de temps en temps de deſſous la cendre, et que jette de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télemaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reſte plus aucune eſpérance de quitter cette île.

Mentor vit bien que Télemaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, et qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaiſſeau arrêté, qui n'oſoit approcher de l'ile parce que tous les pilotes connoiſſoient que l'ile de Calypſo étoit inacceſſible à tous les mortels. Auſſi tôt le ſage Mentor pouſſant Télemaque, que étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télemaque ſurpris de cette violent chûte, but l'onde amère, et deviut le jouet des flots ; mais revenant à lui, e voyant Mentor, qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'eloigner de l'ile fatale.

Les nymphes qui avoient cru les tenir captifs, pouſsèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable, rentra dans ſa grotte qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes ailes, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mère l'attendoit. L'énfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A meſure que Télemaque s'éloignoit de l'ile, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage et ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, et que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père, que les Dieux m'ont aimé en me donnant

nant votre secours! Je méritois d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

FIN DU SEPTIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE

Adoam, frère de Narbal, commande le vaiſſeau Tyrien, où Télemaque et Mentor ſont reçus favorablement. Ce capitaine, reconnoiſſant Télemaque, lui raconte la mort tragique ae Pygmalion et d'Aſtarbé ; puis l'élévation de Baléazar, que le Tyran ſon père avoit diſgracié à la perſuaſion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télemaque et à Mentor, Achitoas par la douceur de ſon chant aſſemble autour du vaiſſeau les Tritons, les Néréïdes, et les autres Divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte en ſuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, et les autres beautés de ce pays, dont les peuples mènent une vie tranquille dans une grande ſimplicité de mœurs.

LE vaiſſeau qui étoit arrêté et vers lequel ils s'avançoient, etoit un vaiſſeau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vu Télemaque au voyage d'Egypte ; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut aſſez près du vaiſſeau pour ſe faire entendre, il s'écria d'une voix forte en élevant ſa tête au-deſſus de l'eau : Phéniciens, ſi ſecourables à toutes les nations, ne refuſez

pas

pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le reſpect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaiſſeau : nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit répondit : Nous vous recevrons avec joie : nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. Auſſitôt on les reçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent-ils entrés que ne pouvant plus reſpirer, ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nagé long temps et avec effort pour réſiſter aux vagues. Peu-à-peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appeſantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empreſſés autour d'eux, vouloient ſavoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment aves-vous pu entrer dans cette île d'où vous ſortez ? Elle eſt, dit-on, poſſédée par une Déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y aborde. Elle eſt même bordée de roches affreux, contre leſquels la mer va follement combattre, et on ne pourroit en approcher ıans faire naufrage.

Mentor répondit ; Nous y avons été jettés ; nous ſommes Grecs ; notre patrie eſt l'île d'Ithaque voiſine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui eſt ſur votre route, il nous ſuffiroit que vous nous menaſſiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront ſoin de nous faire faire le court trajet qui nous reſtera, et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainſi c'étoit Mentor qui portoit la parole, et Télemaque gardant le ſilence, le laiſſoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'île de Calypſo, augmentèrent beaucoup ſa ſageſſe. Il ſe défioit de lui-meme ; il ſentoit le beſoin de ſuivre toujours les ſages conſeils de Mentor ; et quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, et tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Télemaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vu ; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui

lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vu ; votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne ſais où je vous ai vu : votre mémoire peut-être aidera la mienne.

Télemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vu ; je vous reconnois : mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu-à-peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télemaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revinmes d'Egypte : je ſuis ſon frère, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent ; je vous laiſſai entre ſes mains après l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique auprès des colonnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir ; et il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télemaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me ſerra toujours ſi cher ! Eſt-il toujours à Tyr ? Ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux et barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télemaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous : je vous ramenerai dans l'île d'Ithaque avant que d'aller en Epire ; et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſouffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles et fendre la mer à force de rames. Auſſitôt il prit à part Télemaque et Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit il, regardant Télemaque, ſatisfaire votre curioſité. Pygmalion n'eſt plus ; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne,

perſonne

perſonne ne pouvoit ſe fier à lui ; les bons ſe contentoient de gémir et de fuir ſes cruautés, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal ; les méchans croyoient ne pouvoir aſſurer leurs vies qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expoſés que les autres : comme ſa vie etoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, et, ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſûreté. Ainſi à force de cherche ſa ſureté, il ne pouvoit plus la trouver Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie étoient dans un peril continuel par ſa défiance, et ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible, qu'en prévenant par la mort du Tyran ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé, dont vous avez ouï parler ſi ſouvent, fut la première à réſoudre la perte du roi. Elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar ; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein ; elle perſuada au roi que l'ainé de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon père, avoit conſpiré contre lui ; elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux roi fit mourir ſon fils innocent, Le ſecond nommé Baléazar fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les mœurs et les ſciences de la Gréce ; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au roi qu'il falloit l'eloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit ; ils ſe ſauvèrent en nageant juſqu' à des barques étrangères qui les attendoient, et ils jettèrent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorées que de Pygmalion, et il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme ; c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſqu'à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée ;

née ; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, a l'amour et à l'avarice, Aſtarbé ſe hâte de lui ôter la vie, Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration ; mais elle craignoit de ſe confier a quelqu'un par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aſſuré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance, et pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repas. Il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table ; il ne pouvoit ſe reſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non-ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers, mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait et tous les autres alimens ordinaries ne pouvoient être de ſon uſage. Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemés et qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe precautionner contre elle ; il la faiſoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, et qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus long-temps que lui. Mais elle prit du contrepoiſon, qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni ; aprés quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le roi. Voici comment elle y parvint.

Dans

Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, et court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe retire; le roi demeure interdit, ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu; il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flatte et le preſſe de manger; elle avoit déjà jetté du poiſon dans ſa coupe d'or, pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la première; elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, et à pouſſer des cris lamentables; elle embraſſoit le roi mourant; elle le tenoit ſerré entre ſes bras; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coutoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin quand elle vit que les forces du roi étoient épuiſées, et qu'il étoit comme agoniſant; dans la crainte qu'il ne revînt, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle paſſa des careſſes et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle ſe jetta ſur lui, et l'étouffa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême, et fit entrer Joazar à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui lui avoient été attachés, ne manqueroient pas de ſuivre ſa paſſion, et que ſon amant ſeroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſés à lui plaire, étoient des eſprits bas et mercenaires qui étoient incapables d'une ſincére affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, et craignoient encore ennemis qu'Aſtarbé s'étoit attirés. Enfin craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulation et la cruauté de cette femme impie; chacun pour ſa propre ſûreté deſiroit qu'elle périt.

Cependant tous le palais eſt plein d'un tumulte affreux; on entend par tout les cris de ceux qui diſent: Le roi eſt mort. Les uns ſont effrayés; les autres courent aux armes; tous paroiſſent en peine des ſuites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en

en bouche dans tout la grande ville de Tyre, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi ; sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé et qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple Il songea au bien de l'état, et se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un règne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Beléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurèrent Astarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainsi croyant qu'il l'étoit ; mais, à la faveur de la nuit, il s'étoit sauvé en nageant ; et des marchands de Crète, touchés de compassion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-temps errant et travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les marchands Crétois l'avoient laissé ; il fut même obligé garder un troupeau pour gagner sa vie Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouveé. Narbal maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses interêts ; mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son père, et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Beléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je comprendrai aussitôt qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar : il auroit tout hazardé pour la vie du prince et pour la sienne propre ; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que se malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit

aussitôt

auſſitôt et arriva aux portes de Tyre, dans le temps que toute la ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccederoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnn par les principaux Tyriens, et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu roi ſon père, qui étoit haï univerſellement, mais à cauſe de ſa douceur et de ſa moderation. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſais quel éclat, qui relevoit toutes ſes bonnes qualités, et qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

Narbal aſſembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conſeil, et les prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Ils ſaluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Aſtarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche et infame Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, et ne ſouhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſeroient de l'autorité, et quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils eſpèrent trouver en eux de la modération et de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ces crimes les plus affréux, et que ne pouvoient attendre que le ſupplice.

On força le palais; ces ſcélérats n'osèrent pas réſiſter long-temps, et ne ſongèrent qu'à s'enfuir. Aſtarbé déguiſée en eſclave voulut ſe ſauver dans la foule; mais un ſoldat la reconnut; elle fut priſe, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, eſpérant de l'éblouir par ſes charmes, et de lui faire eſpérer qu'elle lui découvriroit des ſecrets importans. Baléazar ne put refuſer de l'écouter. D'abord elle montra avec ſa beauté une douceur et une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus inſinuantes; elle lui repréſenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle;

d'elle ; elle invoqua les Dieux comme ſi elle les eût ſincérement adorés ; elle verſa des torrens de larmes ; elle ſe jetta aux genoux du nouveau roi. Mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects et odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnés. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune prince. Elle inventa de ſemblable calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle eſpéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes ſoupçons qu'elle avoit vu dans celui du roi ſon père. Mais Baléazar ne pouvant plus ſuffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appella des gardes. On la mit en priſon ; les plus ſages vieillards furent commis pour examiner toutes ſes actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoiſonné et étouffé Pygmalion. Toute la ſuite de ſa vie parut un enchainement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condamner au ſupplice qui eſt deſtiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'eſt d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſpérance, elle devint ſemblable à une furie ſortie de l'enfer ; elle avala du poiſon qu'elle portoit toujours ſur elle pour ſe faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire ſouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient apperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur, ils voulurent la ſecourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement. On lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irrités : au lieu de témoigner la confuſion et le repentir que ſes fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris et arrogance, comme pour inſulter les Dieux.

La rage et l'impiété étoient peintes ſur ſon viſage mourant ; on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes ; toutes ſes graces étoient effacées ; ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, et jettoient des regards farouches ; un mouvement convulſif agitoit ſes lèvres, et tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur ; tout ſon viſage

ſage tiré et retréci faiſoit des grimaces hideuſes ; une pâleur livide, et une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps. Quelquefois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percés ; où Ixion tourne à jamais ſa roue ; où Tantale brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lèvres ; où Siſyphe roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe ; et où Titye ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivrè de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il à commencé ſon règne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus ; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, et n'eſt pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, et décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſédant les cœurs, il poſſede plus de tréſors que ſon père n'en avoit amaſſe par ſon avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante neceſſité : ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſureté de ſa vie ; car il a toujours autour de lui la plus ſure garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hazardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon roi. Il vit heureux, et tout ſon peuple eſt heureux avec lui ; il craint de charger trop ſes peuples, ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens. Il les laiſſe dans l'abondance, et cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens ; car ils ſont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur et de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune

roi

roi qu'elle doit tant de prospérités. Narbal gouverne sous lui. O Télemaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présens? Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télemaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'île de Calypso. Télemaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'île de Cypre; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Crète; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée: de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses nymphes, et de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer, dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas, et pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides, toutes les Divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides et profondes, pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent long-temps les danses de leurs pays, puis celles d'Egypte, et enfin celles de la Gréce. De temps en temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune

répandue ſur la face des ondes, le ſombre azur du ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Télemaque d'un naturel vif et ſenſible goûtoit tous ces plaiſirs ; mais il n'oſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'île de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt prompte à s'enflammer, tous les plaiſirs mêmes les plus innocens lui faiſoient peur ; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor ; il cherchoit ſur ſon viſage et dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien aiſe de le voir dans cet embarras, et ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Télemaque, il lui dit en ſouriant : Je comprends ce que vous craignez ; vous êtes louable de cette crainte : mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amolliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent, et que vous goûtiez en vous poſſédant ; mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raiſon, et qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez avec compliance pour Adoam les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouiſſez-vous, Télemaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtère, ni d'affecté : c'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs ; elle ſeule les ſait aſſaiſonner pour les rendre purs et durables ; elle ſait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et ſérieuſes ; elle prépare le plaiſir par le travail, et elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point honte de paroître enjouée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit. Ses yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur : tout le monde eût apperçu ſa peine et ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, et de perdre quelque choſe

de

de ce chant divin ; on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, et elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des Dieux et des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'univers. Puis il repreſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-a dire la ſageſſe que ce Dieu forme au-dedans de lui même, et qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces verités d'une voix ſi touchante, et avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans que ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui devenant follement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis, qu'un ſanglier déchira, et que Vénus paſſionnée pour lui ne put ranimer en faiſant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent, ne purent retenir leurs larmes, et chacun ſentoit je ne ſais quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Phéniciens étonnés ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit : c'eſt Orphée ; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il ſe privoiſoit les bêtes farouches, et enlevoit les bois et les rochers : c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbère, qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice. Un autre s'écrioit : Non, c'eſt Linus fils d'Apollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même. Télemaque n'étoit guères moins ſurpris que les autres ; car il ignoroit que Mentor sût avec tant de perfection chanter et jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor ; mais il rougit en le louant, et il ne put achever ſon diſcours. Mentor qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé ;

car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Télemaque dit à Adoam : Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique eſt un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curioſité, et que ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſitôt il commença ainſi.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et ſous un ciel doux, qui eſt toujours ſerein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui ſe jette dans le grand océan, aſſez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuſe rompant ſes digues ſépara autrefois la terre de Tarſis d'avec la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hivers y ſont tièdes, et les rigoureux Aquilons n'y ſoufflent jamais. L'ardeur de l'été y eſt toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchiſſans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre dans les vallons et dans les compagnes unies y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins y ſont bordés de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, et d'autres arbres toujours verts, et toujours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux qui fourniſſent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a pluſieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays : mais les habitans, ſimples et heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or et l'argent parmi leurs richeſſes ; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes uſages que le fer, par exemple, pour des ſocs de charue. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoye. Ils ſont preſque tous bergers ou laboureurs.

boureurs. On voit en ce pays peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes : encore même, la plupart des hommes en ce pays, quoiqu' adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts necessaires à leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette laine, et en font des étoffes fines et d'une merveilleuse blancheur ; elles font le pain, apprêtent à manger, et ce travail leur est facile ; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris, et pour leurs enfans. Elle font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, et les autres d'écorces d'arbres. Elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirable. Leurs habits sont aisés à faire ; car en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guères du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité et de la molleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme ; ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes. Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent ; il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'ac-

quérir par l'injuſtice et par la violence. Peut-on nommer bien, un ſuperflu qui ne ſert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays ſont-ils plus ſains et plus robuſtes que nous ? Vivent-ils plus long-temps ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice ; incapables des plaiſirs purs et ſimples, puiſqu'ils ſont eſclaves de tant de fauſſes néceſſités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe, et il faut avouer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres ; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable roi. Le père de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaiſe action ; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obeiſſance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée, qu'on dit qui s'eſt retirée dans le ciel, eſt encore ici bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux ; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs ; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres et ſi modérés n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays tranſporte ſes tentes d'un lieu à un autre, quand elle a conſumé les fruits, et épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêts à ſoutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes et des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union et cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'expérience des

ſages

ſages vieillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards conſommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne ſont jamais entendre leur voix cruelle et empeſtée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie eſt ſi courte, et il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue ! Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, et pour ſe rendre mutuellement malheureux ?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans, qui ſubjuguent les grands empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon et ſuivant la juſtice ! Mais pourquoi prendre plaiſir à gouverner malgré eux ? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire que de s'aſſujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon père et ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté c'eſt ſe rendre très-miſérable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un conquérant eſt un homme que les Dieux irrités contre le genre humain ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la misère, le déſeſpoir, et pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas aſſez, en conduiſant avec ſageſſe ce que les Dieux ont mis dans ſes mains ? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur et tyrannique ſur tous ſes voiſins ? Il ne faut jamais ſonger à la guerre, que pour défendre ſa liberté. Heureux celui, qui n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave ! Ces grands conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves débordés, qui paroiſſent majeſtueux,

mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient ſeulement arroſer.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télemaque charmé lui fit diverſes queſtions curieuſes. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins : aucune terre n'en porte de plus délicieux : mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpèce de poiſon, diſent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté et leurs forces ſans vin. Avec le vin, ils courent riſque de ruiner leur ſanté et de perdre les bonnes mœurs.

Télemaque diſoit enſuite ; Je voudrois bien ſavoir quelles loix règlent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles et agréables ; mais ſimples, modeſtes et laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, féconds, et ſans tache. Le mari et la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps différens ; le mari et la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques. Le mari règle toutes les affaires du dehors, la femme ſe renferme dans ſon ménage. Elle ſoulage ſon mari ; elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne ſa confiance, et le charme moins par ſa beauté que par ſa vertu ; le vrai charme de leur ſociété dure autant que leur vie. La ſobriété, la modération, et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladies. On y voit des vieillards de cent et de ſix-vingts ans, qui ont encore de la gaieté et de la vigueur.

Il me reſte, ajouta Télemaque, à ſavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voiſins. La nature, dit Adoam, les a ſéparés des autres peuples, d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes

vers

vers le nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nations ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différends, et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs états. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes ? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres, contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre ; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin ; ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île de Gades ; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroient de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guère sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre ;

contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront ; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoutiennent la vie.

Nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous diſoient-ils, à avoir beſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenus néceſſaires. Ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au beſoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art ; mais ils croyent que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-là, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur pays ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont ils chercher en un autre ? Ce qui ſuffit au beſoin de la nature ne leur ſuffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour aſſouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les paſſions des autres hommes.

Télemaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, et ſe rejouiſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui ſuivant la droite nature fût ſi ſage et ſi heureux tout enſemble. O ! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme une ſonge monſtrueux.

FIN DU HUITIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE

Vénus toujours irritée contre Télemaque, en demande la perte à Jupiter ; mais les Deſtinées ne permettant pas qu'il périſſe, la Déeſſe va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduiſoit. Ils employent une Divinité trompeuſe pour ſurprendre le pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur roi Idoménée reçoit Télemaque dans ſa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un ſacrifice à Jupiter pour le ſuccès d'une guerre contre les Manduriens. Le ſacrificateur conſultant les entrailles des victimes, fait tout eſpérer à Idoménée, et lui fait entendre qu'il devra ſon bonheur à ſes deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télemaque et Adoam s'entretenoient de la ſorte, oubliant le ſommeil, et n'appercevant pas que la nuit étoit déjà au milieu de ſa courſe, une Divinité ennemie et trompeuſe les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit ſupporter plus long-temps que Télemaque eût échappé à la tempête, qui l'avoit jeté contre les rochers de l'île de Calypſo.

Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'amour et tous ſes charmes. Dans le tranſport de ſa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans ces lieux où Télemaque avoit mépriſé ſon empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les aſtres qui roulent ſous leurs pieds ; ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de boue. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des gouttes d'eau, dont ce morceau de boue eſt un peu détrempé. Les plus grands royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette boue. Les peuples innombrables et les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis, qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce morceau de boue. Les Immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, et elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinités que misère et foibleſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile. Ses yeux percent juſques dans l'abîme, et pénétrent juſques dans les derniers replis des cœurs. Ses regards doux et ſereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers. Au contraire quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciel et la terre. Les Dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein. Sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau-temps. Sa robe étoit nouée par cette fameuſe ceinture ſur laquelle paroiſſent les Grâces. Les chêveux de la Déeſſe étoient attachés par derrière négligemment avec une treſſe d'or. Tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vue,

vue, et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le ſont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours ſur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amère étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance ; il lui fit un doux ſouris, et ſe levant il l'embraſſa. Ma chère fille, lui dit-il, quelle eſt votre peine ? Je ne puis voir vos larmes ſans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; vous connoiſſez ma tendreſſe et ma complaiſance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds ſoupirs : O père des Dieux et des hommes ! vous qui voyez tout, pouves-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'eſt pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe ville de Troye que je défendois, et de s'être vengée de Pâris, qui avoit préféré ma beauté à la ſienne ; elle conduit par toutes les terres et par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel deſtructeur de Troye. Télemaque eſt accompagné par Minerve ; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'île de Cypre pour m'outrager ; il a mépriſé ma puiſſance ; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célèbre en mon honneur ; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune, pour le punir à ma prière, a irrité les vents, et les flots contre lui. Télemaque jeté par un naufrage horrible dans l'île de Calypſo, a triomphé de l'amour même que j'avois envoyé dans cette île pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni ſa jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo et de ſes nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette île ; me voilà confondue ; un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour conſoler Vénus, lui dit : Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec

contre toutes les flêches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens, pour l'amour de vous, qu'il ſoit encore errant par mer et par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux et de dangers : mais les Deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flattez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille ; ſoyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros et tant d'immortels.

En diſant ces paroles, il fit à Vénus un ſouris plein de grace et de majeſté. Un éclat de lumière, ſemblable aux plus perçans éclairs, ſortit de ſes yeux. En baiſant Vénus avec tendreſſe il répandit une odeur d'ambroiſie dont l'Olympe fut parfumé. La Déeſſe ne put s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe de plus grand des Dieux. Malgré ſes larmes et ſa douleur, on vit la joie ſe répandre ſur ſon viſage ; elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joues, et l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter ; et Vénus, ſans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Télemaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je ſavois déjà, répondit Neptune, l'ordre immuable des Deſtins ; mais ſi nous ne pouvons abîmer Télemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, et pour retarder ſon retour à Ithaque. Je ne puis conſentir à faire périr le vaiſſeau Phénicien dans lequel il eſt embarqué. J'aime les Phéniciens, c'eſt mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'eſt par eux que la mer eſt devenue le lien de la ſociété de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels ſacrifices ſur mes autels ; ils ſont juſtes, ſages et laborieux dans le commerce ; ils répandent par-tout la commodité et l'abondance. Non, Déeſſe, je ne puis ſouffrir qu'un de leurs vaiſſeaux faſſe naufrage ; mais je ferai que le pilote perdra ſa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus contente de cette promeſſe rit avec malignité, et retourna dans ſon char volant ſur les près fleuris d'Idalie,

d'Idalie, où les Graces, les Jeux et les Ris témoignèrent leur joie de la revoir, danſant autour d'elle ſur les fleurs qui parfument ce charmant ſéjour.

Neptune envoya auſſitôt une Divinité trompeuſe, ſemblable aux ſonges, excepté que les ſonges ne trompent que pendant le ſommeil; au lieu que cette Divinité enchante les ſens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faiſant environné d'une foule innombrable de menſonges aîlés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile et enchantée ſur les yeux du pilote Athamas, qui conſidéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles et le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déjà aſſez prés de lui les rochers eſcarpés. Dans ce même moment les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel et une terre feinte ſe préſentèrent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours, et qu'elles fuſſent revenues ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles; la terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toujours au pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'île, plus cette image reculoit; elle fuyoit toujours devant lui, et il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà il ſe préparoit, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecrètement dans une petite île qui eſt auprès de la grande, pour dérober le retour de Télemaque aux amans de Pénélope conjurés contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, et il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues, qui vont ſe briſer contre les écueils. Puis tout à-coup il remarquoit que la terre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ſes yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages, qui obſcurciſſent quelquefois l'horizon pendant que le ſoleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné, et l'impreſſion de la Divinité trompeuſe qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, et qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune commanda

manda au vent d'orient de ſouffler, pour jeter le navire ſur les côtes de l'Heſpérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déjà l'Aurore annonçoit le jour : déjà les étoiles, que craignent les rayons du ſoleil, et qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'océan leurs ſombres feux, quand le pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons preſque à l'île d'Ithaque ; Télemaque, réjouiſſez-vous ; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône.

A ce cri, Télemaque, qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe lève, monte au gouvernail, embraſſe le pilote, et de ſes yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voiſine : il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Hélas ! où ſommes-nous dit-il ? Ce n'eſt point-là ma chère Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette île. Combien de fois ſuis-je entré dans votre port ? J'en connois juſqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'eſt guères mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chûte ? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nue ? Voilà forteresſe et la maiſon d'Ulyſſe votre père. Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télemaque ; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie ; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux ! Eſt-ce ainſi que vous vous jouez des hommes !

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés ; le charme ſe rompit ; il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, et reconnut ſon erreur. Je l'avoue, ô Télemaque, s'écria-t-il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux : je croyois voir Ithaque, et ſon image toute entière ſe préſentoit à moi ; mais dans ce moment elle diſparoit comme un ſonge. Je vois une autre ville ; c'eſt ſans doute Salente qu'Idoménée fugitif de Crète vient de fonder dans l'Heſpérie.

l'Heſpérie. J'apperçois des murs qui s'élèvent, et qui ne ſont pas encore achevés: je vois un port qui ne'eſt pas entièrement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naiſſante, et que Télemaque déploroit ſon malheur, le vent que Neptune faiſoit ſouffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade, où ils ſe trouvèrent à l'abri, et tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que ſourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télemaque: Jupiter vous éprouve: mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne ſait pas ſouffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience et par votre courage laſſer la cruelle fortune qui ſe plait à vous perſécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je ne craignois les careſſes flatteuſes de la Déeſſe qui vous retenoit dans ſon île. Que tardons-nous? Entrons dans ce port; voici un peuple ami; c'eſt chez les Grecs que nous arrivons: Idoménée ſi maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Auſſi-tôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaiſſeau Phénicien fut reçu ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télemaque regardoit avec admiration cette ville naiſſante. Semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du ſoleil qui viennent l'embellir; elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouit ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idoménée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croiſſoit avec magnificence, et elle montroit de loin aux étrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, et des coups de marteaux. Les pierres étoient ſuſpendues

en

en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiſſoit; et le roi Idoménée, donnant partout ſes ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut-il arrivé, que les Crétois donnèrent à Télemaque et à Mentor toutes les marques d'une amitié ſincère. On ſe hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t-il! d'Ulyſſe, ce cher ami, ce ſage héros, par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye! Qu'on l'amène ici, et que je lui montre combien j'ai aimé ſon père. Auſſitôt on lui préſente Télemaque, qui lui demande l'hoſpitalité, en lui diſant ſon nom. Idoménée lui répondit avec un viſage doux et riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je croyez que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-même, voilà ſes yeux pleins de feu, et dont le regard eſt ſi ferme. Voilà ſon air d'abord froid et réſervé, qui cachoit tant de vivacité et de graces. Je reconnois même ce ſourire fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple et inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le temps de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulyſſe, mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils! quelle aventure vous amène ſur ce rivage? Eſt-ce pour chercher votre père? Hélas! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a perſécutés lui et moi; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colére des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée diſoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télemaque lui répondit les larmes aux yeux: O roi! pardonnez-moi la douleur que je ne ſaurois vous cacher, dans un temps, où je ne devrois vous marquer que de la joie et de la reconnoiſſance pour vos bontés. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne point retrouver mon père. Il y a déjà long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de ſavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope

nélope languit dans le désir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'île de Crète ; j'y ai su votre cruelle destinée, et je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hesperie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune, qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jeté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots Idoménée embrassa tendrement Télemaque, et le menant dans son palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai vu autrefois. C'est Mentor, répliqua Télemaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Aussitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crète, et des bons conseils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse, et le goût des vains plaisirs m'entrainoient. Il a fallu que mes malheurs m'ayent instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années ; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur ; vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siége de Troye ; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause ; c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs. Mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce et se fortifie dans la vertu.

Au

Au reſte, ſachez que les rois s'uſent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adverſité, les peines de l'eſprit et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la proſpérité, les délices d'une vie molle les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe modérer. De là vient que les rois, et en paix et en guerre, ont toujours des peines et des plaiſirs, que font venir la vieilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre, modérée, ſimple, exempte d'inquiétudes et de paſſions, réglée et laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toujours prête à s'envoler ſur les aîles du temps.

Idoménée charmé du diſcours de Mentor l'eût ecouté long-temps, ſi on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télemaque et Mentor le ſuivirent, environnés d'une grande foule de peuple, qui conſidéroit avec empreſſement et curioſité ces deux etrangers. Les Salentines ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont bien différens. Le jeune a je ne ſais quoi de vif et d'aimable ; toutes les graces de la beauté et de la jeuneſſe ſont répandues ſur ſon viſage et ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force. Sa mine paroît d'abord moins haute, et ſon viſage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe et de vertu, avec une nobleſſe qui etonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers et de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du ſang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux étoient d'argent. Le temple étoit tout incruſté de marbre avec des bas-reliefs, qui repréſentoient Jupiter changé en taureau, le raviſſement d'Europe, et ſon paſſage en Crète au travers des flots. Ils ſembloient reſpecter Jupiter, quoi-

quoiqu'il fût ſous une forme étrangère. On voyoit enſuite la naiſſance et la jeuneſſe de Minos ; enfin ce ſage roi donnant, dans un âge plus avancé, des lois à toute ſon île pour la rendre à jamais floriſſante. Télemaque y remarqua auſſi les principales aventures du ſiége de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'une grand capitaine. Parmi ces repreſentations de combats, il chercha ſon père ; il le reconnut prenant les chevaux de Rhéſus que Diomède venoit de tuer ; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Grecque aſſemblés ; enfin ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Télemaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent ouï parler, et que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ſes yeux ; il changea de couleur ; ſon viſage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télemaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire et des malheurs de votre père.

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques, formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons et de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfans choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roſes et parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux, pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des Dieux, et prêtre du temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le trépied ſacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux étrangers que le ciel envoye en ces lieux ? Sans eux la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte,

funeſte, et Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondemens. Je vois un jeune héros que la ſageſſe mène par la main ; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, et ſes yeux étincelans ; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui ; ſon viſage étoit enflammé, il étoit troublé et hors de lui-même ; ſes cheveux étoient hériſſés, ſa bouche écumante, ſes bras levés et immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine ; il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée, s'écria-t-il encore ! que vois-je ! Quels malheurs évités ! Quelle douce paix au-dedans, mais au dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Télemaque ! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton père ; le fier ennemi gémit dans la pouſſière ſous ton glaive ; les portes d'airain, les inacceſſibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déeſſe, que ſon père.——O jeune homme ; tu reverras enfin.——A ces mots la parole meurt dans ſa bouche, et il demeure comme malgré lui dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout le peuple eſt glacé de crainte ; Idoménée tremblant n'oſe lui demander qu'il achève. Télémaque même ſurpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le deſſein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire ſera dans vos mains, et vos devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en ſoyez point jaloux ; profitez ſeulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de ſon étonnement, cherchoit en vain des paroles ; ſa langue demeuroit immobile. Télemaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promiſe ne me touche point ; mais que peuvent donc ſignifier ces dernières paroles : Tu reverras ? Eſt-ce mon père, ou ſeulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laiſſé plus en doute que je n'étois. O Ulyſſe ! ô mon père ! ſeroit-ce vous même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flatte ; cruel oracle !

tu prends plaiſir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole, et j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : Reſpectez ce que les Dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confondue. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prevoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, et ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télemaque touché de ces paroles ſe retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui etoit revenue de ſon étonnement, commença de ſon côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télemaque et le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes enemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas, qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux étrangers :

J'avoue que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de régner, quand je revins en Crète après le ſiége de Troye. Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grand île, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux, ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire et à me rendre plus modéré ! Je traverſai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux et des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe et plus inſupportable. Je vins refugier mes Dieux Pénates ſur cette côte déſerte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces et d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles où ſe retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de poſſéder, avec un petit nombre de ſoldats et de compagnons, qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſpérer de revoir jamais cette île fortunée où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas ! diſois-je en moi-même, quel changement ! Quel exemple terrible ne ſuis-je

ſuis-je point pour les rois! Il faudroit me montrer á tous ceux qui régnent dans le monde, pour les inſtruire par mon example. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cauſe de leur élévation au-deſſus du reſte des hommes. Hé! c'eſt leur élévation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, et aimé de mes ſujets. Je commandois à une nation puiſſante et belliqueuſe. La renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je régnois dans une île fertile et délicieuſe. Cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richeſſes: ces peuples me reconnoiſſoient pour être du ſang de Jupiter, né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du ſage Minos, dont les lois les rendent ſi puiſſans et ſi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, ſinon d'en ſavoir jouir avec modération? Mais mon orgueil et la flatterie que j'ai écoutée, ont renverſé mon trône. Ainſi tomberont tous les rois qui ſe livreront à leur déſirs, et aux conſeils des eſprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un viſage gai et plein d'eſpérance, pour ſoutenir le courage de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons, leur diſois-je, une nouvelle ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu. Nous ſommes environnés de peuples, qui nous ont donné un bel example pour cette enterpriſe. Nous voyons Tarente qui s'élève aſſez près de nous. C'eſt Phalante avec ſes Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctète donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit ſur la même côte. Métaponte eſt encore une ſemblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une conſolation pour moi que la lumière du jour me quittât, et que la nuit vint m'envelopper de ſes ombres pour deplorer en liberté ma miſérable deſtinée. Deux torrens de larmes amères couloient de mes yeux, et le doux ſommeil m'étoit inconnu, Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Après

Après qu' Idoménée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Télemaque et à Mentor leur ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur diſoit-il, à Ithaque dès que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jeté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant ! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaiſſeaux, qui ayent jamais été conſtruits dans l'île de Crète ; ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots : les vents et les rochers le craignent et le reſpectent. Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, et qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers. Le trajet eſt court et facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portés juſqu'ici, et ne ſongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée, pour reparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe, que vous ſerez jugé digne de votre père. Quand même les Deſtinées rigoureuſes l'auroient déjà fait deſcendre dans le ſombre royaume de Pluton, toute la Grèce charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télemaque interrompit Idoménée, Renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis ? Ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceſte Troyen et ennemi de la Grèce, ne ſerons-nous pas encore plus ardens et plus favoriſés de Dieux, quand nous combattrons pour un des héros Grecs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam ? L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

FIN DU NEUVIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſpérie où il a fondé ſa ville ; qu'ils s'étoient retirés ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ſes gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec leſquels il avoit réglé des articles de paix ; qu'après une infraction de ce traité faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtés de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salente. Neſtor, Philoctète et Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salente, et va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR regardant d'un œil doux et tranquille Télemaque, qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainſi la parole : Je ſuis bien aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour la gloire ; mais ſouvenez-vous que votre père

pére n'en a acquis une ſi grande parmi les Grecs au ſiége de Troye, qu'en ſe montrant le plus ſage et le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible et invulnérable, quoique ſûr de porter la terreur et la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il eſt tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, et elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe, en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flâme et le fer au milieu des Troyens, et c'eſt à ſes mains qu'on doit la chûte de ces hautes et ſuperbes tours, qui menacèrent pendant dix ans toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, autant une valeur diſcrète et prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer premièrement ſi votre guerre eſt juſte ; enſuite contre qui vous la faites ; et enfin quelles ſont vos forces pour en eſpérer un heureux ſuccès

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de la chaſſe et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantés, voyant nos vaiſſeaux et nos armes. Ils ſe retirèrent dans les montagnes : mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, et voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces ſauvages fugitifs. Alors les chefs de ces ſauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſés et plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi-bien que nous. Allez ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier et ſauvage, que vous recevez cette leçon de modération et de généroſité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, et racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des Crétois duſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, que leur paroiſſoient reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes. Ils s'en allèrent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les ſauvages, et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part et d'autre comme la grêle tombe dans une compagne pendant un orage. Les ſauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de temps après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards, qui vinrent me demander la paix : Ils m'apportèrent des préſens ; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſens, il parlèrent ainſi :

O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. (En effet ils tenoient l'un et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre ; choiſis ; nous aimerions mieux la paix. C'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le ſoleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits. C'eſt pour elle que nous nous ſommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui ſous de beaux noms d'ambition et de gloire va follement ravager les provinces, et répand le ſang des hommes qui ſont tous frères. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, et nous prions les Dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grecs apprennent avec tant de ſoin, et ſi la politeſſe dont ils ſe piquent ne leur inſpire que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir pointces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorans et barbares, mais juſtes, humains, [illegible] déſintéreſſés, [illegible] més

accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps et de l'eſprit. C'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la proſpérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins et pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder. Ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manières ſimples et ingénues. Les fourrures, qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, et laiſſoient voir des bras plus nerveux, et des muſcles mieux nourris que ceux de nos athlètes. Je répondis à ces deux envoyés, que je déſirois la paix. Nous réglames enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en primes tous les Dieux à témoins, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les Dieux, qui m'avoient chaſſé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore laſſés de me perſécuter. Nos chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être ſitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyés, lorſqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et pourſuivirent le reſte dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leurs ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, de Meſſapié et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun

eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée : ils portent des maſſues pleines de gros nœuds, et garnies de pointes de fer ; ils ſont preſque de la taille des géants, et leurs corps ſe rendent ſi robuſtes, par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur ſeule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grèce, ſentent encore leur origine, et ſont plus humains que les autres : mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Grecques, la vigueur des Barbares, et l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, et couverts de peaux ; leurs épées ſont longues. Les Brutiens ſont légers à la courſe comme les cerfs, et comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds ; à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ennemis, et puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates ; et ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, et dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite, de Meſſapie, et de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, et une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, ſont affreux. Ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, et ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous déſirez de ſavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, et quels ſont nos ennemis.

Après cet éclairciſſement, Télemaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainſi à Idoménée : D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grèce, s'uniſſent aux Barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres que vous à ſoutenir ? O Idomènée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſécuter ; et moi je dis qu'ils n'ont

n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous même de la bonne foi de ces Barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux : mais la hauteur et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des ôtages et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec sureté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez du encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués, faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les suretés qu'ils auroient demandées, et établir des peines rigoureuses contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans bassesse rechercher ces Barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes sans peine, et par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces Barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de resister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entre eux et nous est devenue très difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, et ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : Vous êtes un sage roi, et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hom-

mes foibles qui craignent de la voir, et qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous ? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez elevé ces tours que pour votre sureté, et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rampart le plus sûr d'un état, est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre ; mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres intéressés à sa conservation prennent aussitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hesperie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies Grecques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au siége de

de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſolues à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantés. Ces Grecs, auſſi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé, qu'après avoir ſubjugé les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous : ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, déſirent notre abaiſſement, et la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extrémité, reprit Mentor ! Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez votre puiſſance : et pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement malheureux Idoménée, que ſon malheur même n'a pu inſtruire qu'à demi ! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte, pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois ? Laiſſez-moi faire, et racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces villes Grecques, qui refuſent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de Tarente ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes, nés des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne ſongèrent qu'à les appaiſer, et qu'à déſavouer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni père ni mère, vécut avec une licence ſans bornes. La ſévérité des loix reprima leurs déſordres : ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui ſut gagner les cœurs par ſes artifices. Il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctète, qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troye, en y portant les flé-

ches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Pétilie, moins puiſſante à la vérité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi, reprit Mentor ! Vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, et vous n'avez pas ſu l'engager dans vos intérêts ? Neſtor qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié ? Je l'ai perdue répliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom ; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télemaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder ſa colonie, et avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télemaque. Mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnés à tous nos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, et c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore une fois laiſſez-moi faire.

A ces mots Idoménée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, et ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O ſage vieillard, envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes, j'avoue que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous : j'avoue qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Télemaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître ; toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi ; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on etendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables,

et des trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie : voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardés. Les voilà qui viennent aſſiéger Salente. Les vieillards et les femmes paroiſſent conſternés. Hélas ! diſoient-ils, falloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et ſuivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui ſera miſe en cenders comme Troye ? On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties, dans la vaſte campagne, briller au ſoleil les caſques, les cuiraſſes, et les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouis. On voyoit auſſi les piques hériſſées qui couvroient la terre comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon, que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile, pendant les chaleurs de l'été, pour récompenſer le laboureur de toutes ſes peines. Déjà on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes ; on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télemaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe vénérable. Quoi donc, s'écria Mentor ! Vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète et Neſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir : Les voilà qui ont pris les armes contre vous. Et ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout eſt contre vous. Il n'y a aucun voiſin de cette côte, dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir, et Idoménée ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au-devant des ennemis, étonnés de voir un ſeul homme qui ſe préſente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en ſigne de paix ; et quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur deman-

da d'assembler tous les chefs. Aussitôt tous les chefs s'assemblèrent, et il leur parla ainsi :

O hommes généreux, assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hesperie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle ; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor ! sage Nestor ! que j'apperçois dans cette assemblé, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les chefs ! Quels caprices de la fortune ! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois ! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Caphárée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Hespériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Pâris jouît de ses infâmes amours avec Hélène. Philoctète ! si long-temps malheureux, et abandonné dans l'île de Lémnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ! Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines, et des soldats qui allèrent contre les Troyens. O Grecs, qui avez passé dans l'Hesperie, vous n'y avez tous passé que par une suite de malheurs, qui ont éte les suites de la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; et Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour

pour la première fois dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans, et je prévis dès-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux ? Quels sont donc les moyens que vous avez de finir cette guerre ? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix : chacun de nous avoit un intérêt pressant de la désirer : mais nous ne pouvions plus trouver de sureté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix ; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient, pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui, et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télemaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos, et vous le reçutes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de son père ; vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'île de Cypre, et celle de Crète. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jeté sur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque, Nous sommes arrivés ici tout à-propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre, Ce n'est plus Idoménée ; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi, qui vous répond de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télemaque avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, et ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux

deux vieillards. Neſtor avoit toujours paſſé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit, pendant le ſiège de Troye, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, et le courage impétueux de Diomède. La douce perſuaſion couloit de ſes lèvres comme un ruiſſeau de miel ; ſa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces héros ; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche ; et il n'y avoit que lui qui pût appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe ; mais ſes paroles étoient encore pleines de force et de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Grèce, ſembla avoir perdu toute ſon éloquence et toute ſa majeſté, dés que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flétrie et abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et ſimples, avoient une vivacité et une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit etoit court, précis et nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux et des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſais quoi de complaiſant et d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, et leur inſinuer quelque vérité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les alliés, ennemis de Salente, ſe jetoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée et tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides et empreſſés ce que ſignifioient leurs geſtes et l'air de leur viſage.

FIN DU DIXIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE

Télemaque, voulant ſavoir ce qui ſe paſſe entre Mentor et les alliés, ſe fait ouvrir les portes de Salente, et va joindre Mentor. Sa préſence contribue auprès des alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur propoſoit. Idoménée, que Mentor fait venir de la ville dans l'armée, accepte tout ce qui a été arrêté. On ſe donne réciproquement des ôtages ; on fait un ſacrifice commun entre la ville et le camp, pour la confirmation de cette alliance, et les Rois entrent comme amis dans Salente.

CEPENDANT Télemaque impatient, ſe dérobe à la multitude qui l'environne ; il court à la porte par où Mentor étoit ſorti ; il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ſes côtés, s'étonne de le voir qui court ou milieu de la campagne, et qui eſt déjà auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît, et ſe hâte, mais d'un pas peſant et tardif, de l'aller recevoir. Télemaque ſaute à ſon cou et le tient ſerré entre ſes bras ſans parler. Enfin il s'écrie : O mon père, (je ne crains pas de vous nommer ainſi) le malheur de ne retrouver point mon véritable père, et les bontés que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom

nom si tendre. Mon père, mon cher père, je vous revois ! Ainsi puissé-je revoir Ulysse ! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor à ces paroles ne put retenir ses larmes, et il fut touché d'une secrete joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joues de Télemaque. La beauté, la douceur et la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemis, etonna tous les alliés. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor ? Sans doute c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télemaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grèce, et si cher à vous-même, ô sage Nestor. Le voilà ; je vous le livre comme un ôtage et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du père, et que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, qui est venu de lui même s'offrir, et que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples assemblés de tant de nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissoient de courroux, croyant perdre tout le temps, où l'on retardoit le combat ; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours, que pour ralentir leur fureur, et pour faire échapper leur proie. Sur-tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliés. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée.

Mentor

Mentor qui l'apperçut, se hâta d'augmenter cette défiance pour jeter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts ; mais il n'est pas juste aussi que les Grecs, qui sont sur cette côte des colonies, soient suspects et odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux et se faire bien traiter par les autres ; il faut seulement qu'ils soient modérés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi nous nous offrons à être des ôtages, qui vous repondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidelement accomplies. Ce qui vous irrite ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Cretois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages, que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre ?

Alors le chef des Manduriens s'vança et parla ainsi : Que n'avons-vous pas fait pour éviter cette guerre ? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous est échappée sans ressource, par l'ambition inquiète des Crétois, et par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée ! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contr'elle, et de ne pouvoir plus chercher notre salut que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres et nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, et ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays,

contre

contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage vieillard. C'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juſte et néceſſaire, ſans laquelle l'Heſpérie ne pourroit jamais eſpérer une paix conſtante. O nation ingrate, trompeuſe et cruelle, que les Dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne ſerez pas moins juſtes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'aſſemblée parut émue; il ſembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole:

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier; mais je vous offre des choſes certaines et préſentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtages Télemaque et moi, je vous ferai donner douze des plus nobles et des plus vaillans Crétois. Mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de votre côté des ôtages; car Idoménée qui déſire ſincèrement la paix, la déſire ſans crainte et ſans baſſeſſe; il déſire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez déſirée, par ſageſſe et par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foibleſſe à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il eſt prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante; il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuſte, et il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il offre la paix, il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur: car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis ſoient contens, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui appaiſe tous les reſſentimens, et qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idoménée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader: la perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé et tranquille.

Ecoutez

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ; et vous ô chefs si sages et si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins : il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous Nestor, et vous Philoctète, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix et de la liberté de l'Hesperie : soyez vous-mêmes les dépositaires et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'a empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges et les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura pour sureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entière, quand celui de Salente même et d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contens ? De qui pourrez vous désormais vous defier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'oscz vous fier à Idoménée, et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple et de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse et la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputercz à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il

vous

vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſière de ſon propre intérêt, que d'eſpérer de pouvoir cacher ſes fautes, en affectant de les ſoutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ſes fautes à ſon ennemi, et qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemî a tout à craindre d'une conduite ſi ſage et ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix et la juſtice qui viennent à vous, la paix et la juſtice ſeront vengées. Idoménée qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les trouvera pour lui contre vous. Télemaque et moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prends tous les Dieux du ciel et des enfers à témoin des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les chefs, qui le regardèrent de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté et une autorité qui eſt au deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. La charme de ſes paroles douces et fortes enlevoit les cœurs ; elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup, dans le profond ſilence de la nuit, arrêtent au milieu de l'Olympe la lune et les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorſqu'il étoit environné de tigres, qui oubliant leur cruauté, venoient par la puiſſance de ſa douce voix lécher ſes pieds, et ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés ſur lui. On n'oſoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus longtemps. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans

dans tous les cœurs. En parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire ; chacun étoit avide et comme suspendu, pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu ; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux et favorable. On découvroit déjà sur les visages je ne sais quoi de serein et de radouci. Les Manduriens si irrités sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ses Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctète, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement ; et tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt : O sage vieillard, vous nous désarmez ! La paix, la paix.

Nestor un moment après voulut commencer un discours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix ! la paix ! s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : la paix ! la paix !

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentimens se changent en amitié et en désirs d'une paix durable ; nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même temps tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée de sortir de la ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télemaque, disant ; Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage et plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir

nir de votre père, à qui vous reſſemblez, a ſervi à étouffer nôtre indignation. Phalante, quoique dur et farouche quoiqu'il n'eût jamais vu Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs et de ceux de ſon fils. Déjà on preſſoit Télemaque de raconter ſes aventures, lorſque Mentor revint avec Idoménée et toute la jeuneſſe Crétoiſe qui le ſuivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliés ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance, dont les Dieux ſeront les témoins et les défenſeurs ? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie oſe la violer, et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fideles et innocens, retombent ſur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits ſacrés de cette alliance ! Qu'il ſoit déteſté des Dieux et des hommes ! Qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie ! Que les Furies infernales, ſous les figures les plus hideuſes, viennent exciter ſa rage et ſon déſeſpoir ! Qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture ! Que ſon corps ſoit la proie des chiens et des vautours, et qu'il ſoit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, et les Danaïdes ! Mais plutôt que cette paix ſoit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui ſoutiennent le ciel ! Que tous ces peuples la révèrent, et goûtent ſes fruits de génération en génération ! Que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour et vénération dans la bouche de nos derniers neveux ! Que cette paix, fondée ſur la juſtice et ſur la bonne foi, ſoit le modèle de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre ; et que tous les peuples qui voudront ſe rendre heureux en ſe réuniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſperie !

A ces paroles Idoménée et les autres rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part et d'autre douze ôtages. Télemaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée ; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit ; parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de ſa conduite et de celle de ſes conſeillers, juſqu'à l'entière exécution des choſes promiſes. On immola entre la ville

et l'armée

et l'armée cent geniſſes blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées et ornées de feſtons. On entendoit retentir, juſques dans les montagnes voiſines, les mugiſſemens affreux des victimes qui tomboient ſous le couteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts. On faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les libation. Les haruſpices conſultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les ſacrificateurs brûloient ſur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odéur parfumoit toute la campagne.

Cependant les ſoldats des deux partis, ceſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs aventures ; ils ſe délaſſoient déja de leurs travaux, et goûtoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idoménée au ſiége de Troye, reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, et ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe ville, qui etoit l'ornement de toute l'Aſie. Dèjà ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, et buvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vaſes, pour célébrer une ſi heureuſe journée.

Tout-à coup Mentor dit : O rois, ô capitaines aſſemblés, deſormais ſous divers noms et divers chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeule peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formés veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont frères, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs frères, qui eſt leur propre ſang ! La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai ; mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O rois ! ne dites point qu'on doit la déſirer pour acquérir de la gloire : la vraie gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil et non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire ; car la vraie gloire ne ſe trouve que dans la modération

dération et dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa folle vanité ; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : Il a d'autant moins merité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi ! Songez donc à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hesperie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les rois qui sont ici présens se trouvent, pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays la paix, la gloire, et l'abondance : au-dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous aggrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt, et qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres états ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée : non, je n'ai plus de lui cette pensée ; c'est Adraste, roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, et croit que tous les hommes qui sont sur la terre, ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets, dont il soit le roi et le père ; il veut des esclaves et des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hatés de venir attaquer Salente pour nous défaire de plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir sur

cette côte, afin de tourner enſuite nos armes contre cet autre ennemi plus puiſſant. Il a déjà pris pluſieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition. La force et l'artifice, tout lui eſt égal, pourvu qu'il accable ſes ennemis. Il a ramaſſé de grands tréſors ; ſes troupes ſont diſciplinées et aguerries ; ſes capitaines ſont experimentés ; il eſt bien ſervi ; il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres : il punit ſévèrement les moindres fautes, et récompenſe avec libéralité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoutient et anime celle de toutes ſes troupes. Ce ſeroit un roi accompli, ſi la juſtice et la bonne foi régloient ſa conduite ; mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience ; il compte même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les eſprits foibles ; il ne compte pour un bien ſolide et réel, que l'avantage de poſſéder de grandes richeſſes, d'être craint et de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt ſon armée paroîtra ſur nos terres ; et ſi l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute eſpérance de liberté nous ſera ôtée. C'eſt l'intérêt d'Idoménée auſſi-bien que le nôtre, de s'oppoſer à ce voiſin, qui ne peut ſouffrir rien de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salente ſeroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous enſemble de le prévenir. Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la ville ; car Idoménée avoit prié tous les rois et les principaux chefs d'y entrer pour y paſſer la nuit.

FIN DU ONZIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Neſtor, au nom des alliés, demande du ſecours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente, et exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'il ſe contente d'avoir Télemaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville et dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce et pour la police, lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs et la naiſſance par la diverſité des habits, lui fait retrancher le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des alliés dreſſoit déjà ſes tentes, et la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs où les Heſpériens fatigués attendoient le ſommeil. Quand les rois avec leur ſuite furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en ſi peu de temps on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, et que l'embarras d'une ſi grande guerre n'eût

n'eût point empêché cette ville naiſſante de croître, et de s'embellir tout-à-coup.

On admira la ſageſſe et la vigilance d'Idoménée, qui voit fondé un ſi beau royaume ; et chacun concluoit que la paix étant faite avec lui, les alliés ſeroient bien puiſſans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propoſa à Idoménée d'y entrer ; il ne put rejeter une ſi juſte propoſition, et il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre un état floriſſant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient ; il le prit en particulier, et lui parla ainſi :

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles. Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient : il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au ciel la gloire, et d'égaler la ſageſſe de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, et que vous déteſtez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de viſage, ſes yeux ſe troublèrent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte et reſpectueux, mais libre et hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir ; car il faut reſpecter les rois, et ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La vérité par elle-même les bleſſe aſſez, ſans y ajouter de termes forts ; mais j'ai cru que vous pourriez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement, pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, et à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra, ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront déſavantageuſes. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin ; mais il vous eſt utile, qu'un homme ſans intérêt et ſans conſéquence vous parle

en ſecret un language dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, et ſous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée, déjà revenu de ſa première promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le ſalut de mon nouveau royaume, il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoiſonné, et qui n'a pu même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entière.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage vieillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place : ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être ; c'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſincères. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſés et les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſés à vous plaire, les plus déſintéreſſés dans leur conduite, et les plus capables de condamner vos paſſions et vos ſentimens injuſtes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui meritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité qui vous condamne.

Je diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne ſongiez au dedans le votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a couté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes ; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette

cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondemens eſſentiels de votre puiſſance, avoir beaucoup de bons hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriſer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'agriculture et à l'établiſſement des plus ſages lois. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez vous de réparer ces fautes ; ſuſpendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faîte qui ruineroit votre nouvelle ville ; laiſſez en paix reſpirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; et que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui ſeront attachés à vous obéir. Poſſédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue, couvrez la de peuples innombrables, laborieux et diſciplinés : faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puiſſant, plus heureux, et plus rempli de gloire que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois, reprit Idoménée ? Leur avouerai-je ma foibleſſe ? Il eſt vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte : Je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deſhonorer dans l'aſſemblée de tant de rois, et découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux ; je le ferai ſans héſiter, quoiqu'il m'en coûte : car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui eſt fait pour ſes peuples, et qui ſe doit tout entier à eux, doit préférer le ſalut de ſon royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'eſt à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laiſſez-moi faire ; je vais faire entendre à ces rois que vous êtes

engagé à rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils, dans la puiſſance royale à Ithaque, et que vous voulez en chaſſer par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur et la réputation de cette ville naiſſante, dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télemaque ſon fils, pendant que Télemaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens. Ne ſoyez point en peine, répliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous enverrez, pour l'établiſſement de votre commerce, iront ſur la côte de l'Epire: ils feront deux choſes à la fois; l'une de rappeller ſur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grèce d'avec l'Italie, et on aſſure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils: ils répandront dans Ithaque et dans tous les pays voiſins la terreur du nom du jeune Télemaque, qu'on croit mort comme ſon père. Les amans de Pénélope ſeront étonnés d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, et refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télemaque, pendant qu'il ſera en votre place avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée s'écria: Heureux le roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils! Un ami ſage et fidele vaut mieux à un roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le roi qui ſent ſon bonheur, et qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils! Car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance

confiance les hommes ſages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami qui flattoit mes paſſions, dans l'eſpérance que je flatterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux rois alliés qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télemaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe, avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner; c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que ce roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, diſoit-il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple; mais de peur que toute le nation ne s'amolliſſe et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute le nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliés partirent de Salente contens d'Idoménée, et charmés de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télemaque. Celui-ci ne put modérer ſa douleur quand il fallut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les rois alliés faiſoient leurs adieux et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télemaque ſerré entre ſe bras; il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télemaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce temps infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras et m'éloignèrent de vous ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour le conſoler: Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente; elle eſt volontaire, elle ſera courte; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre et plus courageux. Accoutumez-vous à mon abſence; vous ne m'aurez pas

toujours. Il faut que ce ſoit la ſageſſe et la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télemaque de ſon Egide ; elle répandit au-dedans de lui l'eſprit de ſageſſe et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération, qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un prince ſe déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon chef ou ſon roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modèle de tous les autres ; ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télemaque, et périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs, qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les premiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions ; mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglee par la prudence : autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, et une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſéde point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave ; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble : il perd la liberté de ſon eſprit qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, et pour ſervir ſa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un capitaine : encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat : car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit et la modération néceſſaire pour obéir.

Celui

Celui qui s'expoſe témérairement trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expoſe ſouvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la ſureté de la cauſe commune, méritent des châtimens, et non des recompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquillement l'occaſion favorable : la vertu ſe fait d'autant plus révérer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance et de courage, qui aillent toujours en croiſſant. Au reſte ſouvenez vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté ne ſoycz point jaloux du ſuccès des autres ; louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir ; cachez le mal, et n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déference, conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des diſcours par leſquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons. S'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire il ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir ; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſur-tout, ne dites jamais à certains flatteurs qui sèment la diviſion, les ſujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler au

bonheur de ſes peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes, que les mauvais conſeils, et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau royaume.

Alors Télemaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, et même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée ; mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévère. Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, et montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les piéges innombrables et les embarras inſéparables de la royauté ? Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans des idées de faſte et de hauteur : mais quel philoſophe auroit pu ſe défendre de la flatterie, s'il avoit été en ſa place ? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance ; mais les plus ſages rois ſont ſouvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut ſe paſſer de miniſtres qui le ſoulagent, et en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On eſt toujours maſqué auprès de lui : on épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télemaque, vous ne l'éprouverez que trop ! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalouſies. On ne les perſuade ni on ne les corrige guères.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de miniſtres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même ; et plus on a beſoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, et qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talens

talens éblouiſſans, et fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts. La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets, tous les défauts paroiſſent croître dan ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, et où les plus légères fautes ont de violens contre coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il eſt. Ils n'en ſentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfections de lui. Un roi, quelque bon et ſage qu'il ſoit, eſt encore homme; ſon eſprit a des bornes, et ſa vertue en a auſſi; il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout à fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſés et artificieux; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche; il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, et tantôt par celles de ſes miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des rois les plus éclairés et les plus vertueux.

Le plus longs et les meilleurs règnes ſont trop courts et trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté ſans le vouloir dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ſes misères. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant: il faut plaindre les rois et les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, et qui donnent tant de peine à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'eſt qu'un homme ſemblable à eux; car il faudroit des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire foibles et emparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs.

Télemaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par ſa faute le royaume de ſes ancêtres en Créte, et ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes;

mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, et dans le caractère de leur esprit des défauts qui les entraînent, et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses et ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls et dans les embarras, où la fortune s'est jouée de lui! Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours á la gloire par le chemin de la vertu! N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections; vous lui en verrez sans doute. La Grèce, l'Asie et toutes les îles des mers l'ont admiré malgré ses défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme un modèle.

Accoûtumez-vous, ô Télemaque, à n'attendre des plus grandes hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée. Malgré tout ce que j'ai repris en lui, il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connoît, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands et proportionnés á sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou les conseils d'autrui, peut préserver de certaines fautes un homme

homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un roi, ſi long-temps ſéduit par la flatterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les rois font ; mais preſqu' aucun roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me laſſer de l'admire dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Telemaque ; c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télemaque par ce diſcours, combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes et ſurtout contre ceux qui ſont chargés des embarras et des difficultés du gouvernment. Enſuite il lui dit : Il eſt temps que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télemaque ! Souvenez vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télemaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, et il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappelé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage et courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, et des maximes de vertu qui j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil ſe levoit déjà et doroit le ſommet des montagnes, quand les rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville ſe mirent en marche ſous leurs commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hériſſés : l'eclat des boucliers éblouiſſoit les yeux ; un nuage de pouſſière s'elevoit juſqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduiſoit dans la compagne les rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils ſe ſéparènt, après s'être donné de part et d'autre les marques d'une vraie amitié ; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils

lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il étoit ; c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flatteurs et injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée, mena Mentor, dans tous les quartiers de la ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes, et dans la ville et dans la campagne ; faiſons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de blé, de vin, d'huile, et des autres choſes utiles. Nous ſaurons par cette voie ſi la terre fournit dequoi nourir tous ſes habitans, et ſi elle produit encore dequoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les pays étrangers. Examinons auſſi combien vous avez de vaiſſeaux et de matelots : c'eſt par-là qu'il faut juger de votre puiſſance. Il alla viſiter le port, et entra dans chaque vaiſſeau. Il s'informa du pays où chaque vaiſſeau alloit faire le commerce ; quelles marchandiſes il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépenſe du vaiſſeau pendant la navigation ; les prêts que les marchands ſe faiſoient les uns aux autres ; les ſociétés qu'ils faiſoient entre eux, pour ſavoir ſi elles étoient équitables et fidellement obſervées ; enfin les hazards du naufrage et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain ſouvent entreprennent des choſes qui ſont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît ſévèrement toutes les banque routes, parce que celles qui ſont exemptes de mauvaiſe foi ne le ſont preſque jamais de témérité. En même temps il fit des règles, pour faire en ſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magiſtrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes, et de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus ils faiſoient en ſociété les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls ; et la police de ces ſociétés étoit inviolable, par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce

étoit

étoit entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainſi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts ; le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux et reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté et en ſurtoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile ; tout ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La juſtice ſévère préſidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchiſe, la bonne foi, la candeur ſembloient du haut de ces ſuperbes tours appeller les marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces marchands, ſoit qu'il vînt des rives orientales où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer où le ſoleil laſſé de ſon cours va éteindre ſes feux, vivoit paiſible et en ſureté dans Salente comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe et la moleſſe. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, et l'ornement des maiſons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or et d'argent : et il dit à Idoménée : Je ne connois qu'un ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur ; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos gardes, et par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre ; que les principaux de l'état après vous ſoient vétus de la même laine ; et que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur, et dans une légère broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance. Mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront

ront le mérite et l'autorité des emplois, feront assez contens de venir après ces anciennes et illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute et trop prompte fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui sont modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu elle sera assez excitée, et l'on aura assez d'empressement à servir l'état, pourvu que vous donniez des couronnes et des statues aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang après vous seront vêtus de blanc, avec une frange d'or au bas de leurs habits Ils auront au doigt un anneau d'or, et au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu ; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, et point de médaille. Les troisièmes de vert, sans anneau, et sans frange, mais avec la médaille d'argent. Les quatrièmes d'un jaune d'aurore. Les cinquièmes rouge pâle ou de roses. Les sixièmes de gris de lin. Les d'un septièmes, qui feront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employés à ces arts pernicieux, serviront ou aux arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits ; car il est indigne que des hommes destinés à une vie sérieuse et noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans-cet excès.

Mentor semblable à un habile jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de

de retancher le faſte inutile qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute choſe à une noble et frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens, et des eſclaves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevés faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts, par leſquels ils amolliſſent leur ame, et ruinent inſenſiblement la ſanté de leur corps! Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nourriture la plus ſimple trés-agréable. C'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs et les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleurs, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes que celui d'irriter leur appétit au-délà des vrais beſoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobriété: mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvelées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſi-tôt Idoménée régla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui eſt fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec les des viandes ſimples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une règle que le roi s'impoſoit lui même; et chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion et de la delicateſſe, où l'on commencoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle et efféminée qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condamna pas avec une moindre ſévérité la muſique Bachique qui n'enivre guères moins que le vin, et qui produit les mœurs pleines d'emportemens et d'impudence. Il borna toute la muſique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des Dieux, et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques. Il

donna

donna des modèles d'une architecture ſimple et gracieuſe, pour faire dans un médiocre eſpace une maiſon gaie et commode pour une famille nombreuſe ; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuiſſent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conſervaſſent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépenſe. Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable eût un ſalon et un petit periſtyle, avec des petites chambres pour toutes les perſonnes libres ; mais il défendit très-ſévèrement la multitude ſuperflue et la magnificence des logemens. Ces divers modèles de maiſons, ſuivant la grandeur des familles, ſervirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, et à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déja achevée ſuivant le caprice et le faſte des particuliers, avoit malgré ſa magnificence une diſpoſition moins agréable et moins commode. Cette nouvelle ville fût bâtie en très-peu de temps, parce que la côte voiſine de la Grèce fournit de bons architectes, et qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, et de pluſieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, et ſerviroient à peupler la campagne.

La peinture et la ſculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pas permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on ſouffrit dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école, où préſidoient des maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes élèves. Il ne faut, diſoit-il, rien de bas et de foible dans les arts qui ne ſont pas abſolument néceſſaires. Par conſéquent on ne doit y admettre que des jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tende à la perfection. Les autres qui ſont nés pour les arts moins nobles, ſeront employés fort utilement aux beſoins ordinaires de la republique. Il ne faut employer les ſculpteurs et les peintures que pour conſerver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conſerver des répréſentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le ſervice de la patrie. Au reſte la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autoriſât tous

tous ces grands bâtimens deſtinés aux courſes des chevaux et des chariots, aux combats des lutteurs, à ceux du ceſte, et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des etoffes façonnes des pays éloignées, des broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or et d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes et d'animaux ; enfin des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, et faits de manière à durer long-temps. Enſorte que les Salentins qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperflues. Mais c'étoit des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient, et ils devenoient effectivement riches, à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'état, et de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les arcenaux, et tous les magaſins, pour ſavoir ſi les armes et toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut diſoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais reduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs choſes manquoient pa. tout. Auſſitôt on aſſembla des ouvriers pour travailler ſur le fer, ſur l'acier, et ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes et des tourbillons de fumée et des flammes ſemblables à ces feux ſouterrains que vomit le mont Etna. Le marteau rèſonnoit ſur l'enclume qui gémiſſoit ſous les coups redoublés. Les montagnes voiſines et les rivages de la mer en retentiſſoient : on eût cru être dans cette île, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des Dieux ; et par une ſage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Enſuite Mentor ſortit de la ville avec Idomenée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes : d'autres n'étoient cultivées qu'à demi, par la négligence et la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes et de beſtiaux, manquoient auſſi de courage et de moyens pour mettre l'agrieulture dans ſa perfection. Mentor voyant cette campagne déſolée, dit au roi :

roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail : mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeller à leur secours des peuples voisins qui feront, sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront dans la suite en posséder une partie, et être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux et dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail et au goût de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs ; incorporez les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seronét mêlés. Dans la suite tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses, et adonnées à l'agriculture.

Au reste ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple. Presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfans ; car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils

ſont riches, ſi le prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans dès leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages; les autres qui ſont plus avancés en âge, ménent déja les grands troupeaux : enfin les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère et toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux et à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle a ſoin de traire ſes vaches et ſes brebis, et on voit couler des ruiſſeaux de lait; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil; elle prépare des fromages, des châtaignes, et des fruits conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec ſa flûte, et chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charrue, et ſes bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots, que le ſommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des deſſeins pleins de faſte et d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la ſueur de leur front! La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux; mais c'eſt l'orgueil et la molleſſe de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idoménée, ſi ces peuples que je répandrai dans une fertile campagne, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts, ceux d'entre

d'entre leurs ſujets qui ſont les plus vigilans et les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens : c'eſt qu'ils eſpèrent en être payés plus facilement : en même temps ils chargent moins ceux que leur pareſſe rend plus miſérables. Renverſez mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, et qui introduit une négligence auſſi funeſte au roi même qu'a tout l'état. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre. Au contraire donnez des grâces et des exemptions aux familles qui ſe multipliant, augmentent à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles ſe multiplieront, et tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profeſſion de laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuſes qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendu généreuſement pendant les troubles de la guerre. Toute la compagne refleurira. Cérès ſe couronnera d'épis dorés. Bacchus foulant à ſes pieds les raiſins, fera couler du penchant des montagnes des ruiſſeaux de vin plus doux que le nectar. Les creux valons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruiſſeaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe et parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la ſource de tant de biens, et de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un ſi aimable repos ? Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par-tout, et preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les etrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim, et le déſeſpoir ?

O heureux le roi aſſez aimé des Dieux, et d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, et de montrer à tous les ſiécles dans ſon règne un ſi charmant ſpectacle ! La terre entière, loin de ſe défendre

défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds le prier de régner ſur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'eſt un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remède eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe ; et dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, et par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe et ayant peu de terre aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la molleſſe et l'oiſiveté qui rendent les peuples inſolens et rebelles. Ils auront du pain à la vérité, et aſſez largement ; mais ils n'auront que du pain, et des fruits de leur propre terre, gagnés à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-préſent l'étendue de terre que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes, ſuivant leurs différentes conditions : Il ne faut permettre à chaque famille dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étendue de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquiſitions ſur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu et ſera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de temps les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet état.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache. Le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples : il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une

eſpèce

eſpèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires : mais n'eſpérez point de faire obſerver une règle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques ou l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs et à la vie même.

Il faut avoir des magiſtrats qui veillent ſur les familles et ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi c'eſt-à-dire paſteur du peuple, que pour veiller nuit et jour ſur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres et de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévèrement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, et on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſûreté que dans l'oppreſſion des peuples ! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au déſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouer le joug de votre tyrannique domination : eſt-ce là le moyen de régner ſans trouble ? Eſt-ce là le chemin qui mène à la gloire ?

Souvenez-vous que les pays où la domination du ſouverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les ſouverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils poſſèdent ſeuls tout l'état ; mais auſſi tout l'etat languit. Les compagnes ſont en friche et preſque déſertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le roi qui ne peut être roi tout ſeul, et qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu-à-peu par l'anéantiſſment inſenſible des peuples dont il tire ſes richeſſes et ſa puiſſance. Son état s'épuiſe d'argent et d'hommes : cette dernière perte eſt la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flatte, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution

volution, cette puiſſance monſtrueuſe pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer. Elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples ; elle a laſſé et irrité tous les corps de l'état ; elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe, et eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot toutes les paſſions ſe réuniſſent, contre une autorité ſi odieuſe. Le roi qui dans ſa vaine proſpérité ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après ce diſcours, Idoménée perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit deſtinées, et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

FIN DU DOUZIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, et les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, et pour le trahir lui-meme : il lui avoue que prévenu par ces deux hommes contre Philocles, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte ; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, et s'étoit retiré en l'île de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimène, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit ; que malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

DEJA la réputation du gouvernement doux et moderé d'Idoméné, attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, qui avoient été si long-temps couvertes de ronces et d'epines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'esperance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines des troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et de grands troupeaux

peaux de bœufs et de geniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeilla à Idoménée de faire avec les Peucètes, peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps la ville et les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui long-temps dans la misère, et qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des ſentimens d'humanité, et qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux par leſquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chanſons des bergers et des laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres et de Faunes mêlés parmi les nymphes, et danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille et riant ; mais la joie étoit modérée, et ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux ; ils en étoient plus vifs et plus purs.

Les vieillards étonnés de voir ce qu'ils n'auroient oſé eſpérer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendreſſe : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel : Béniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous reſſemble, et qui eſt le plus grand don que vous nous ayez fait ! Il eſt né pour le bien des hommes. Rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriéres-neveux venus de ces mariages qu'il favoriſe, lui devront tout juſqu'à leur naiſſance, et il ſera véritablement le père de tous ſes ſujets. Les jeunes hommes et les jeunes filles qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie ſi douce leur étoit venue. Les bouches et encore plus les cœurs étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom : on ſe croyoit heureux de la voir ; on craignoit de le perdre : ſa perte eût été la déſolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, et de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, diſoit-il ;

disoit-il; il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre; que le reste des hommes étoit fait pour eux; et tout ce que j'avois ouï dire des rois, qui avoient été l'amour et des délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre jeunesse sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration:

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimai le plus; son naturel vif et hardi étoit selon mon goût: il entra dans mes plaisirs; il flatta mes passions: il me rendit suspect un autre jeune homme que jamois aussi, et qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux, et l'ame grande, mais modérée; il mettoit le grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, et à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts; et lors même qu'il n'osoit me parler, son silence et la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette sincérité me plaisoit je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de mon aïeul Minos, et pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas un aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor; mais ses maximes étoient bonnes; je le reconnois maintenant. Peu-a-peu les artifices de Protésilas qui étoit jaloux et plein d'ambition me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, et laissoit l'autre prévaloir; il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien et non sa fortune qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin et superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, et d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs: il ajouta que ce jeune homme qui me parloit si librement de mes defauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guère;

guère; et qu'en rabaiſſant ainſi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu auſtère s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne ſe méprend point, pourvu qu'on y ſoit attendif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleſſes commençoit à me laſſer. Les complaiſances de Protéſilas et ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoient ſentir encore plus impatiemment l'auſtérité de l'autre.

Cependant Protéſilas ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, et de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes ſes paroles. Voici comment il acheva de me tromper: il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; et pour m'y déterminer, il me dit: Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les louanges que je lui donne: j'avoue qu'il a du courage et du génie pour la guerre; il vous ſervira mieux qu'un autre, et je préfère l'intérêt de votre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité dans le cœur de Protéſilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné tout ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion et de tout intérêt. Mais hélas! que les princes ſont dignes de compaſſion! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même: il ſavoit que les rois ſont d'ordinaire défians et inappliqués: défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrumpus, dont ils ſont environnés; inappliqués, parce que les plaiſirs les entraînent, et qu'ils ſont accoutumés à avoir des gens chargés de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui ſeroit pas difficile de me mettre en défiance et en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions,

et ſur tout l'abſence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges,

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me defendre ; que vous n'écouterez que mon ennemi ; et qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je ; Protéſilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui : il vous loue, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance : ne craignez rien, allez ; et ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, et me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut vous l'avouer, Mentor ; je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, et que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès de mes affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieures fautes dangereuſes, où la hauteur d Protéſilas : m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité et de maximes équitables que ne ſe faiſoit point ſentir de même dans Protéſilas : mais j'avois laiſſe prendre à Protéſilas un ton déciſif auquel je né pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; et dans cette laſſitude j'aimois mieux par foibleſſe hazarder quelque choſe aux dépens des affaires et reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre : mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecrètement au fond de mon cœur, et d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philoclès ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, et ſe hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protéſilas qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je déſirois qu'il fît une deſcente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire, en effet, il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette île : mais il fit en ſorte que pluſieurs choſes

néceſſaires

néceſſaires manquèrent à Philoclès dans cette entrepriſe et il l'aſſujettit à certains ordres qui causèrent divers contretemps dans l'exécution.

Cependant il ſe ſervit d'un domeſtique très-corrompu que j'avois auprès de moi, et qui obſervoit juſqu'aux moindres choſes pour lui en rendre compte; quoiqu'ils paruſſent ne ſe voir guère, et n'être jamais d'accord en rien. Ce domeſtique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand ſecret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuſe. Philoclès, me dit-il, veut ſe ſervir de votre armée navale pour ſe faire roi de l'île de Carpathie. Les chefs de troupes ſont attachés à lui, tous les ſoldats ſont gagnés par ſes largeſſes, et plus encore par la licence pernicieuſe où il les laiſſe vivre; il eſt enflé de ſa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire roi: on n'en peut plus douter après une preuve ſi évidente.

Je lus cette lettre, et elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité ſon écriture, et c'étoit Protéſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe: je la reliſois ſans ceſſe, et ne pouvois me perſuader qu'elle fût de Philoclès, repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement et de ſa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? quel moyen de réſiſter à une lettre, où je croyois être ſûr de reconnoître l'écriture de Philoclès?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette lettre? Philoclès dit à ſon ami qu'il peut parler en confiance à Protéſilas ſur un choſe qu'il ne déſigne que par un chiffre: aſſurément Protéſilas eſt entré dans le deſſein de Philoclès, et ils ſe ſont raccommodés à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Protéſilas qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Capathiens. Depuis un certain temps il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuſe en toute occaſion: ils ſe voyent depuis quelque temps avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Protéſilas a pris avec Philoclès des meſures pour par-

ager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette enterprise contre toutes les règles, et qu'il s'expose à faire perir votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grand autoritié, et peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincères vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité?

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi: je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me defiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse: Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide; mais je craignois Protésilas, et je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, et je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'etoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite et modérée; il m'exagéra ses services; en un mot il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux et exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds!

Je

Je crus faire un coup d'une profonde politique, et déconcerter Protéſilas, en envoyant ſecrètement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Proteſilas pouſſa juſqu'au bout ſa diſſimulation, et me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui ſe laiſſoit tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès aſſez embarraſſé dans ſa deſcente ; il manquoit de tout ; car Protéſilas ne ſachant ſi la lettre ſuppoſée pourroit faire périr ſon ennemi, vouloit avoir en même temps une autre reſſource prête, par le mauvais ſuccès d'une entrepriſe dont il m'avoit fait tant eſpérer, et qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci ſoutenoit cette guerre ſi difficile, par ſon courage, par ſon génie, et par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette deſcente étoit téméraire et funeſte pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réuſſir, comme s'il eût vu ſa vie et ſon bonheur attachés au ſuccès. Chacun étoit content de hazarder ſa vie à toute heure ſous un chef ſi ſage et ſi appliqué à ſe faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de paſſion. Mais l'ambition furieuſe eſt aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protéſilas, avec lequel il s'imaginoit me gouverner abſolument après la mort de Philoclès. Protéſilas ne pouvoit ſouffrir un homme de bien, dont la ſeule vue étoit un reproche ſecret de ſes crimes, et qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverſer ſes projets.

Timocrate s'aſſura de deux capitaines qui étoient ſans ceſſe auprès de Philoclès ; il leur promit de ma part de grandes récompenſes, et enſuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choſes ſecrètes, qu'il ne devoit lui confier qu'en préſence de ces deux capitaines. Philoclès ſe renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès : le coup gliſſa, et n'enfonça guère avant. Philoclès ſans s'étonner lui arracha le poignard, et s'en ſervit contre lui et contre les deux autres. En même temps il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui ètant troublés l'avoient attaqué foiblement : ils furent pris, et on

les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, ſi Philoclès n'eût arrêté la multitude. Enſuite il prit Timocrate en particulier, et lui demanda avec douceur, ce qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire ? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, ſe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès ; et comme les traîtres ſont toujours lâches, il ſongea à ſauver ſa vie en découvrant à Philoclès toute la trahiſon de Protéſilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en ſureté, et le renvoya en Crète ; il céda le commandement de l'armée à Polimène, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin, il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient, et paſſa pendant la nuit dans une légère barque, qui le conduiſit dans l'île de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la ſolitude, travaillant à faire des ſtatues pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injuſtes, mais ſurtout des rois, qu'il croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor, arrêta Idoménée : Hé bien, dît-il, fûtes-vous long temps à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu-à-peu les artifices de Protéſilas et de Timocrate ; ils ſe brouillèrent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jeté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre ? Hélas ! répondit Idomenée, eſt-ce mon cher Mentor que vous ignorez la foibleſſe et l'embarras des princes ? Quand ils ſe ſont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, et qu'ils comblent de bienfaits ? j'avois horreur de Proteſilas, et je lui laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion ! Je me ſavois bon gré de la connoître, et je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui vois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaiſant,

complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires : je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, et que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat, pour sortir des mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincère que lui ? Cependant l'armée navale commandée par Polimène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'île de Carpathie, et Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sureté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires et trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains ; il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, et instruire un nouvel homme : c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois par sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, et à décider contre son sentiment ; mais comme il connoissoit ma lenteur et ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge, il usoit tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation ; sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire et de faire valoir son zèle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entrainoit toujours ; il savoit mes secrets ; il me soulageoit dans mes embarras ; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre : mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi ; l'erreur qui prépare la chûte des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zèle pour l'Etat et pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper après un si terrible example. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, et qu'elle ne parvint jusqu'à moi malgré les flatteurs ; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molleſſe et l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jetoient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, et que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des princes foibles et inappliqués ; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siége de Troye.

En partant je laissai Protésilas maître des affaires : il les conduisoit en mon absence avec hauteur et inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissoit sous sa tyrannie : mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité ; et que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui ; mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit

m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, et qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foibleſſes, et la haîne des peuples que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je repandis le ſang de mon fils, les Crétois laſſés d'un gouvernement rigoureux avoient épuiſé toute leur patience, et l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiége de Troye, et rendoit compte ſecrètement par ſes lettres à Protéſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y pas penſer, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révoltèrent, Protéſilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité ſont toujours foibles et tremblans dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſitôt que l'autorité abſolue leur échappe, On les voit auſſi rampans qu'ils ont été hautains, et c'eſt en un moment, qu'ils paſſent d'une extremité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je les vois ? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux princes amollis et inappliqués qui vivent ſans réflexion Ils ſont mécontens de tout, et ils n' ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, et ils m'obſédoient à toute heure

heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jeté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vues. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Crète : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, et vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée, D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous ; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe ; l'autre eſt un homme caché et d'un eſprit profond ; ils ſont accoutumés à errer de royaume en royaume ; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant et mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, et ſeront toujours prêts à ſe revolter : il n'y a que la foibleſſe et la misère qui les rende ſouples, et qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, et il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale ; et par là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe ;

en

en puiſſant avec fermeté tous les coupables ; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, et à tout le peuple une exacte diſcipline pour le tenir dans une vie ſimple ſobre et laborieuſe. Eheu quoi ! diſois-je, ne peut-on pas ſoumettre un peuple ſans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, et très-ſoumis à leurs ſouverains ! Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition et l'inquiétude des grands d'un Etat, quand on ne ſait pas les tenir dans le devoir, et qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre au-delà des bornes : c'eſt la licence dans les autres ordres de l'Etat, ſi on néglige de la réprimer : c'eſt la multitude des grands et des petits qui vivent dans la molleſſe, dans la luxe et dans l'oiſiveté ; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix : enfin c'eſt le déſeſpoir des peuples maltraités ; c'eſt la dureté, la hauteur des rois et leur molleſſe qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cauſe les révoltes, et non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au laboureur, après qu'il a gagné à la ſueur de ſon viſage.

Quand Protéſilas a vu que j'etois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à ſa conduite paſſée ; il a commencé à ſuivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire : il a fait ſemblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-deſſus. Il va au-devant de tout ce que je puiſſe ſouhaiter pour ſoulager les pauvres : il eſt le premier à me repréſenter leurs beſoins, et à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſavez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, et qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Protéſilas ; il a ſongé à ſe rendre indépendant. Protéſilas en eſt jaloux, et c'eſt en partie par leurs différends que j'ai decouvert leur perfidie.

Mentor ſouriant, répondit ainſi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible, juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoiſſiez la trahiſon ! Ah ! vous ne ſavez pas, repondit

dit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible et inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai deja dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès de rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, et ils sont encore fermés pour laisser le gouvernment de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les mechans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertue ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, et pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protesilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'egarement, et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur, et en repos, pendant que tel homme vous obsède à toute heure, et que vous savez le sage et le fidèle Philocles pauvre et deshonoré dans l'île de Samos ?

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs et hardis qui sont présens, entrainent les princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre ; c'est celui d'oublier facilement la vertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappés que de ce qui est present, et qui les flatte ; tout

le

le reſte s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leurs plaiſirs ?

FIN DU TREIZIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protéſilas et Timocrate en l'île de Samos, et à rappeler Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégéſippe qui eſt chargé de cet ordre, l'exécute avec joie: il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit ſon ami Philocles content d'y mener une vie pauvre et ſolitaire. Celui-ci ne conſent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les ſiens: mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégéſippe, et arrive à Salente, où Idoménée, qui n'eſt plus même homme, le reçoit avec amitié.

APRES avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chaſſer Protéſilas et Timocrate, pour rappeler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'eſt qu'il craignoit la ſéverité de Philoclès. J'avoue, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime et que je l'eſtime. Je ſuis depuis ma tendre jeuneſſe accoutumé à des louanges, à des empreſſemens, à des complaiſances, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme. Dès que je faiſois quelque choſe qu'il n'approuvoit

prouvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ſes manières étoient reſpectueuſes et modérés, mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent ſec et auſtère tout ce qui eſt libre et ingénu? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, et qu'on n'eſt pas prêt à les flatter dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre et généreuſe leur paroît hautaine, critique et ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flatterie, les bleſſe et les irrite: mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt effectivement ſec et auſtère; ſon auſtérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuſe de vos conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, et pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, et qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même: qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens, et cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon règne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'état; et que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, et ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiſcret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, et ſur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été juſqu'ici. Les princes gâtés, comme vous l'etiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, et de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe

piquent

piquent de connoître auſſi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, et à punir ceux qui l'avoient trompé, Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre ſon favori; car auſſitôt qu'on eſt parvenu à rendre les favoris ſuſpects et importuns à leurs maîtres, les princes laſſés et embarraſſés ne cherchent plus qu'à s'en deſaire ; leur amitié s'évanouit, les ſervices ſont oubliés : la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Auſſitôt le roi ordonna en ſecret à Hégéſippe, qui étoit un des principaux officiers de ſa maiſon, de prendre Protéſilas et Timocrate, et de les conduire en ſureté dans l'île de Samos, de les y laiſſer et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégéſippe ſurpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'eſt maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos ſujets. Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs, et tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, et qu'à peine oſe-t-on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Enſuite Hégéſippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commiſes par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégéſippe ſe hâta d'aller prendre Protéſilas dans ſa maiſon. Elle étoit moins grande mais plus commode et plus riante que celle du roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Protéſilas l'avoit ornée avec une dépenſe tirée du ſang des miſérables : il étoit alors dans un ſalon de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie

derie d'or; il paroiſſoit las et épuiſé de ſes travaux; ſes yeux et ſes ſourcils montroient je ne ſais quoi d'agité, de ſombre et de farouche. Les plus grands de l'état étoient autour de lui rangés ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules ce que Protéſilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé ſa mère lui avoit donné la vie, et qu'il étoit fils du père des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilas inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre poëte encore plus lâche et plus impudent l'appeloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts et le père des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait et dedaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de grâces de ſe laiſſer louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéſilas ſourit: toute l'aſſemblée ſe mit a rire, quoique la plupart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit. mais Protéſilas reprenant bientôt ſon air ſévère et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le ſilence. Pluſieurs nobles cherchoient le moment où Protéſilas pourroit ſe retourner vers eux et les écouter, ils paroiſſoient émus et embarraſſés. C'eſt qu'ils avoient à lui demander des grâces; leurs poſtures ſuppliantes parloient pour eux: ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mère aux pieds des autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protéſilas, quoique tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, et lui déclare de la part du roi qu'il va l'emmener dans l'île de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance

rogance de ce favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le voilà qui ſe jette tremblant aux pieds d'Hégéſippe ; il pleure, il héſite, il bégaye, il tremble, il embraſſe les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changèrent leurs flatteries en des inſultes ſans pitié.

Hégéſippe ne voulut lui laiſſer le temps, ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi et porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, et ſa ſurpriſe fut extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protéſilas, il ne pouvoit être envelopé dans ſa ruine. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hegéſippe y laiſſe ces deux malheureux ; et pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, et qui ſont cauſe de leur chute : ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laiſſoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les delices, et dans le faſte ; ſemblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'île demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit aſſez loin de la ville ſur une montagne où une grotte lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il eſt dans cette île, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne. Chacun eſt touché de ſa patience, de ſon travail, et de ſa tranquillité ; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affairs, ſans bien et ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, et il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vide et ouverte ; car la pauvreté et la ſimplicité des mœurs de Philoclès

Philoclès faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte ; une natte grossière de jonc lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, et en hiver de dattes et de figues sèches. Une claire fontaine que faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit ; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens nécessaires à la sculpture, et quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, et gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés, Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le père des Dieux et des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude et menaçante ; mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit les arts ; son visage étoit noble et doux, sa taille grande et libre : elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grotte, et vit de loin sous un grand arbre Philoclès qui lisoit sur le gazon ; il va vers lui, et Philoclès qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui même, Hégésippe avec qui j'ai si long-temps vécu en Crète ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île si éloignée ? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du styx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître et de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher et ancien ami ? Quel hazard, quelle tempête vous a jeté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète ? Est-ce un disgrâce semblable à la mienne, qui vous arrache à votre patrie ?

Hégésippe lui répondit : Ce n'est point une disgrâce : au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amène ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses

ſes intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce prince, ſa fuite ſur les côtes de l'Heſpérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor et de Télemaque, les ſages maximes dont Mentor avoit rempli l'eſprit du roi, et la diſgrâce des deux traîtres : il ajouta qu'il les avoit menés à Samos pour y ſouffrir l'exil qu'ils avoient fait ſouffrir à Philoclès, et il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi qui connoiſſoit ſon innocence, vouloit lui confier ſes affaires, et le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes ſauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur et de repos, que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les hommes, ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, et je n'entens plus leurs diſcours flatteurs et empoiſonnés. Je n'ai plus beſoin d'eux ; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture ſimple, qui m'eſt néceſſaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de beſoin, jouiſſant d'un calme profond et d'une douce liberté dont la ſageſſe de mes livres m'apprend à faire un bon uſage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs et inconſtans ? Non, non, mon cher Hégéſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéſilas s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le roi, et me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens ; il ma délivré du tumulte et de la ſervitude des affaires : je lui dois ma chère ſolitude, et tous les plaiſirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégéſippe, retournez vers le roi ; aidez lui à ſupporter les misères de la grandeur, et faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe, Puiſque ſes yeux ſi long temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage, que vons nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jeté, pour me remettre à la merci des vents. O que les rois ſont à plaindre ! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion !

compaſſion ! S'ils ſont méchans, combien font-ils ſouffrir les hommes, et quels tourmens leur ſont préparés dans le noir Tartare ! S'ils ſont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels pieges à éviter ! que de maux à ſouffrir ! Encore une fois, Hégéſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainſi avec beaucoup de véhémence, Hégèſippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vu autrefois en Crète pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel, ardent et auſtère, le conſumoit dans le travail ; il ne pouvoit voir ſans indignation le vice impuni ; il vouloit dans les affaires une certaine exactitude q'on n'y trouve jamais. Ainſi ces emplois détruiſoient ſa ſanté délicate ; mais à Samos Hégéſippe le voyoit gras et vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvelée ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tranquille et laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philoclès en ſouriant. C'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, et pour me replonger dans mes anciennes misères ? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches et vos amis. qui ſoupirent après votre retour, et que la ſeul eſpérance de vous embraſſer comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux ? Eſt-il permis de s'abandonner à une philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, et d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes concitoyens ! Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le roi ; s'il vous a

a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. C'eſt ne pas le veritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il voulut punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre roi, et à tous vos plus tendres amis ?

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtère en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il démeuroit immobile, et ni les prieres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes, et par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir ; mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Helas ! diſoit il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte ! où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour ? Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or et de ſoie. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit ſi long-temps déſaltéré par ſon onde claire, et les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, et d'une triſte voix les répéta à toutes les divinités champêtres.

Enſuite Philoclès vint à la ville avec Hégéſippe pour s'embarquer ; il crut que le malheureux Protéſilas, plein de honte et de reſſentiment, ne voudroit point le voir ; mais il ſe trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, et ils ſont toujours prêts à toute ſorte de baſſeſſe. Philoclès ſe cachoit modeſtement, de peur d'être vu par ce miſérable : il craignoit d'augmenter ſa misère, en lui montrant la proſpérité d'un énnemi qu'on alloit élever ſur ſes ruines. Mais Protéſilas cherchoit avec em-

empreſſement Philoclès, il vouloit lui faire pitié, et l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop ſincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler, car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, et par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protéſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes qu'il exécuta fidelement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme et de ſes enfans qui étoient demeurés à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſés à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protéſilas dans cette île éloignée quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéſippe impatient ſe hâte de faire partir Philoclès. Protéſilas les voit embarquer, ſes yeux demeurent attachés et immobiles ſur le rivage ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans ſon eſprit. Enfin troublé, furieux, livré à ſon déſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui ſourde à ſes prieres ne daigne point le délivrer de tant de maux, et qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui même.

Cependant le vaiſſeau favoriſé de Neptune et des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déja dans le port. Auſſi-tôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor ; il l'embraſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſécuté avec tant d'injuſtice. Cet aveu, bien loin de paroître une foibleſſe dans un roi, fut regardé par tous le Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'élève au-deſſus de ſes propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, et d'entendre le roi parler avec tant de ſageſſe et de bonté,

Philoclès avec un air reſpectueux et modeſte recevoit les careſſes du roi, et avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple; il ſuivit le roi au palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus; c'eſt que les Dieux qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donneé aux bons de quoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être enſemble, ſans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi à ſe retirer auprès de Salente dans une ſolitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt là qu'on examinoit les moyens d'affermir les lois et de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina, furent l'éducation des enfans, et la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor diſoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république; ils ſont les enfans du peuple, ils en ſont l'eſpérance et la force; il n'eſt pas temps de les corriger, quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les exclure des emplois, lorſqu'on voit qu'ils s'en ſont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui eſt le père de tout ſon peuple, eſt encore plus particulièrement le père de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la nation. C'eſt dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de vieller et de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les lois de Minos qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur et de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, la molleſſe paſſent pour des vices infames; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des héros qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, et qui ont fait éclater leur courage dans les combats que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs

leurs mœurs douces et pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis: qu'ils craignent moins la mort et les tourmens que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, et qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, et pour éviter la moleſſe et l'oiſiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux et de ſpectacles qui animaſſent tout le peuple, mais ſur-tout qui exerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples, et vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, et que leurs parens ſans aucune vue d'intérêt leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps et d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile et paſſionnée pour la gloire, Philoclès qui amoit la guerre, diſoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par là vous affoiblirez inſenſiblement la nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; et pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guerre ſont encore plus horribles que vous ne penſez: la guerre épuiſe un état et la met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on ne ſ'ſt jamais ſûr de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemer

de la fortune. Avec quelque ſupériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, et la tranſporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis. On dépeuple ſon pays; on laiſſe les terres preſque incultes; on trouble le commerce: mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures lois, et on laiſſe corrompre les mœurs. La jeuneſſe ne s'adonne plus aux lettres. Le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes. La juſtice, la police, tout ſouffre de ce déſordre. Un roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, et qui cauſe tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de ſon royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, et mérite de perdre ce qu'il poſsède pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déja vu les exercices du corps que nous établiſſons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les ames des enfans preſque des le berceau par le chant des grandes actions des héros; ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſobre et laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout; auſſitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeuneſſe, ſur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui ſeront les plus propres à profiter de l'expérience. Par là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre; ſans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeuneſſe aguerrie et intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'eloigner la guerre, et de conſerver une longue paix: c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes qui excellent dans cette profeſſion; c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercés dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline militaire et les manières de faire la guerre des peuples voiſins; c'eſt d'être

également

également incapable et de faire la guerre par ambition, et de la craindre par molleſſe. Alors étant toujours prêt à la faire pour la neceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliés, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez un glorie plus ſolide et plus ſûre que celle des conquérans; vous gagnez l'amour et l'eſtime des étrangers : ils ont tous beſoin de vous; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par l'autorité. Vous devenez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés, votre nom eſt comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les règles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé : mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé, et ſecouru; tous vos voiſins s'allarment pour vous, et ſont perſuadés que votre conſervation fait la ſureté publique, Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, et que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui ſachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuſe, et laiſſent derrière eux le vrai honneur faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit : puis il jetoit les yeux ſur le roi, et étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles qui ſortoient comme un fleuve de ſageſſe de la bouche de cet étranger,

Minerve ſous la figure de Mentor établiſſoit ainſi dans Salente toutes les meilleures lois, et les plus utiles maximes du gouvernment, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télemaque quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, t pour donner à un bon roi une gloire durable.

FIN DU QUATORZIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE

Télemaque au camp des alliés gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son père. Philoctète lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que Centaure Nessus avoit donnée à Déjanire: il lui explique comment il obtint de ce héros ses flèches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'île de Lemnos; et comme Ulysse se servit de Neoptolème pour l'engager à aller au siége de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.

CEPENDANT Télemaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines dont la réputation et l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, et qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme s'il eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de

de ce ſage vieillard qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens temps gravee ſur le marbre et l'airain.

Philoctète n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-temps dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, et il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux héros qui avoient renverſé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Télemaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctète ; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce et modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, et lui diſoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre pere et moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre : j'avoue, même qu'après que nous eumes fait tomber la ſuperbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé ; et quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu quand elle eſt douce, ſimple, ingenue, et modeſte, ſurmonte, tout. Enſuite Philoctète s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivois par-tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monſtres, et devant qui les autres héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les déſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monſtres ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, et le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir, ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa glorie juſqu' à filer auprès d'Omphale reine de Lydie, comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, et preſque effacé la glorie de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux ! telle eſt la foibleſſe et l'inconſtance des hommes ! ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, et ne reſiſtent

à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſtés : il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été conſtant dans cette paſſion pour une femme qui fût ſon épouſe ! Mais bientôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les grâces étoient peintes, ravirent ſon cœur. Déjanire brûla de jalouſie : elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique que le Centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des fléches dont ce monſtre avoit été percé. Vous ſavez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne, et que ce ſang empoiſonnoit ces flèches en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os ; il pouſſoit des cris horribles dont le mont Oeta réſonnoit, et faiſoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroiſſoit émue ; les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique ayant oſé s'approcher de lui, Hercule dans le tranſport de ſa douleur le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainſi Lychas lancé de haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout a-coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine, et qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages pilotes.

Après ce malheur de Lychas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine d'une main les hauts ſapins et les vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiècles avoient mépriſé les vents et les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée ſur ſa peau, et comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau et ſa chair ; ſon

ſon ſang ruiſſeloit, et trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les Dieux me font ſouffrir ; ils ſont juſtes ; c'eſt moi qui les ai offenſés : j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère ; je péris, et ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais hélas ! cher ami, où eſt-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas ſu quel poiſon il me préſentoit ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié ce que je te dois, et que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète la ſeule eſpérance qui me reſte ici bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, et veut m'embraſſer ; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bucher ſur le ſommet de la montagne ; il monte tranquillement ſur le bucher ; il étend la peau du lion de Némée, qui avoit ſi long-temps couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monſtres, et délivrer les malheureux ; il s'appuye ſur la maſſue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes et ſaiſies d'horreur ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces flèches trempées dans le

ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables ; par elles tu ſeras invincible comme je l'ai été, et aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière conſolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même en arroſant ſon bucher de mes larmes : un rayon de joie parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'enveloppa, ètouffa ſa voix, et le déroba preſque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins à travers des flâmes, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un feſtin délicieux au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mère Alcmène : mais il conſerva par l'ordre de Jupiter cette nature ſubtile et immortelle, cette flâme céleſte qui eſt le vrai principe de vie, et qu'il avoit reçue du père des Dieux. Ainſi il alla avec eux ſous les voutes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnèrent pour épouſe l'aimable Hébé, qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, et qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-deſſus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Hélène, et de renverſer l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les flèches d'Hercule.

Ulyſſe votre père, qui étoit toujours le plus éclairé et le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiégé de Troye, et d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-temps qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros :

héros : les monſtres et les ſcélérats recommençoient à paroître impunément ; les Grecs ne ſavoient que croire de lui : les uns diſoient qu'il étoit mort ; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'ourſe glacée dompter les Scythes : mais Ulyſſe ſontint qu'il étoit mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes ; je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces déſerts du mont Oeta, où j'avois vu périr mon ami ; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces triſtes lieux : mais la douce et puiſſante perſuaſion étoit ſur les lèvres de votre-père ; il parut preſque auſſi affligé que moi : il verſa des larmes ; il ſut gagner inſenſiblement mon cœur et attirer mon confiance ; il m'attendroit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juſte cauſe, et qui ne pouvoient réuſſir ſans moi ; il ne peut jamais néanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, et il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas ! j'eus horreur ds faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais ; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer ; les Dieux m'en ont puni, je frappoit du pied la terre à l'endroit où javois mis les cendres d'Hercule ; énſuite j'allois joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui ſe lançoit dans un bois ; je laiſſoit tomber par mégarde la flèche de l'arc ſur mon pied, et elle me fit un bleſſure que je reſſens encore. Auſſitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes ; je rempliſſois nuit et jour l'île de mes cris ; un ſang noir ét corrompu, coulant de ma plaie, inſectoit l'air et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité,

mité, chacun conclut que c'étoit un ſupplice qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulyſſe qui m'avoit envoyé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce et la victoire, à toutes les raiſons d'amitié et de bienſéance particulière. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, ſon infection, et la violence de mes cris troubloient tout l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, et de la plus noire trahiſon. Hélas ! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette île déſerte et ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vide dans un rocher qu'il élevoit vers le ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes ſarouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit et jour ; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher : il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'envelloppois ma plaie pour arrêter le ſang, et dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, et livré à la colère des Dieux, je paſſois mon temps à percer des mes flèches les colombes et les autres oiſeaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nourriture, il falloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller ramaſſer ma proie : ainſi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſsèrent quelques proviſions ; mais elles durèrent peu. J'allumois de feu avec des cailloux. Cette vie, tout affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats

grats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disois je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil ! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur. En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colère des Dieux, et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la honte, la douleur, la faim ; je nourissois une plaie qui me devoroit ; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-a-coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau et gracieux, mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans et douloureux dont je faisois retentir les échos de ce rivage, attendrirent son cœur.

O étranger ! lui disois je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si long-temps dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai : O douces paroles après tant d'années en silence et de douleur sans consolation ! O mon fils ! quel malheur,

heur, quelle tempête, où plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me repondit: Je ſuis de l'île de Scyros, j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille; tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité; je lui dis, O fils d'un père que j'ai tant aimé! cher nourriſſon de Lycomède, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me repondit, qu'il venoit du ſiége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui repondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ſes malheurs. Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma misère! la Grèce ignore ce que je ſouffre; ma douleur augmente; les Atrides m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent!

Enſuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Auſſitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les ſiennes: Après la mort d'Achille, me dit-il—(D'abord je l'interrompis, en lui diſant: Quoi! Achille eſt mort? Pardonne-moi, mon fils, ſi je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père.) Neoptolème me repondit: Vous me conſolez en m'interrompant; qu'il m'eſt doux de voir Philoctète pleurer mon père!

Neoptolème reprenant ſon diſcours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulyſſe et Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, et le deſir d'hériter de ſa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageoient aſſez à les ſuivre. J'arrive à Sigée, l'armée aſſemblée autou de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, helas! il n'étoit plus, Jeune et ſans expérience, je croyois pouvoir tout eſpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père; il me répondent cruellement: Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit; mais pour ſes armes elles ſont deſtinées à Ulyſſe.

Auſſitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte: mais

mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiége; tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles déja trop fièrement: jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux! O Philoctète! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai-je! et Ulyſſe ne meurt pas; au contraire il fleurit dans l'armée! Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du ſage Neſtor, et de Patrocle ſi chéri par Achille. Ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſitôt je m'écriai encore: Quoi morts! Hélas! que me dis-tu? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, et épargne les méchans! Ulyſſe eſt donc en vie; Therſite l'eſt auſſi ſans doute? Voilà ce que font les Dieux! et nous les louerions encore!

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père Néoptolème continuoit à me tromper. Il ajouta ces triſtes paroles: Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien je vais vivre content dans la ſauvage île de Scyros. Adieu, je pars; que les Dieux vous guériſſent!

Auſſitôt je lui dis: O mon fils, je te conjure par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me laiſſer pas ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner: jette-moi à la proue, à la pouppe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon: ne me laiſſe point en un deſert où il n'y a aucun veſtige d'homme, mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du mont Oeta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius: renvoye-moi à mon père. Hélas! que je crains qu'il ne ſoit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau: ou il eſt mort; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misère, ne l'ont pas fait. J'ai recours à

toi,

toi, ô mon fils ! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, et ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptolème : il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de ſon père ! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai ſouffert ; nul autre n'eût pu le ſouffrir : mais la néceſſité m'avoit inſtruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert ne ſavent rien ; ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainſi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de ſouffrir qu'il les baisât ces armes ſi célèbres et conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'eſt toi mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même ; tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être ſeul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Auſſitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle me trouble, je ne ſais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie : O mort tant déſirée, que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus ſe relever ! De ce tranſport de douleur, je tombai ſoudainement ſelon ma coutume dans un aſſoupiſſement profond ; une grande ſueur commença à me ſoulager ; un ſang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon ſommeil il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir ; mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus ſon embarras : il ſoupiroit comme un homme qui ne ſait pas diſſimuler et qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit il, que vous me

me ſuiviez au ſiége de Troye. Je repris auſſitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc, je ſuis trahi ! ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers eſcarpés ! c'eſt à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémiſſemens. Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille ! Il m'enlève l'arc ſacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh ! s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à préſent ce n'eſt que par ſurpriſe ! que ferai-je ? Rends des armes, mon fils, ſois ſemblable à ton père, ſemblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher ſauvage ! je reviens à toi, nu, miſérable, abandonné, ſans nourriture ; je mourrai ſeul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant ; quelque conſeil te pouſſe ; rends moi mes armes, va-t-en.

Néoptolème les larmes aux yeux diſoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'eſt ce pas Ulyſſe ? Auſſitôt j'entends ſa voix, et il me répond : Oui, c'eſt moi, Si le ſombre royaume de Pluton ſe fût entr'ouvert, et que j'euſſe vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O ſoleil, tu le vois, et tu le ſouffres ! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, et qui ſouffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire que nous venons ; c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troye, et vous ramener dans votre patrie. C'eſt vous, et non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer : Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaiſirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides ; laiſſe-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne ſuis plus rien, je ſuis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris, et l'infection de ma plaie troubleroient les ſacrifices ? O Ulyſſe, auteur de mes maux ! que les Dieux puiſſent te——Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainſi, votre père tranquille me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui loin d'être fâché, ſupporte et excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher qui ſur le ſommet d'une montagne ſe joue de la fureur des vents, et laiſſe épuiſer leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre père demeurant dans le ſilence attendoit que ma colère fût épuiſée : car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les reduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpèce de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles ; O Philoctète ! qu'avez-vous fait de votre raiſon et de votre courage ? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce, et le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Néoptolème, partons ; il eſt inutile de lui parler, la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grèce entière.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits, elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne ! diſois je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'eſpérance ! Qui me donnera un glaive pour

pour me percer ? Oh ! ſi les oiſeaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux ! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné ? cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidèle ami, il eſt dans les mains impures et trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proie ! bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Miſérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe !

Votre père ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Nèoptolème, qui me les rendit auſſitôt. Alors je lui dis : digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es ; mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre père : mais Néoptolème m'arrêta, en me diſant : La colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport me ſervir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haiſſois tant. Cependant Néoptolème me diſoit : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre et par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye ; les enfans d'Eſculape le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé ; j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc : mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulyſſe, et une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-

verra-t on, disois-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi !

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à coup j'entends une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manières simples ; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis immortalité : Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Péan ton père sur le mont Oeta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctète. Sur-tout, ô Grecs ! aimez et observez la religion ; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux Adieu, cher antre. Adieu, nymphe de ces près humides : je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où écho répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines qui me futes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos ! laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux et mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siége de Troye. Machaon et Podalire par la divine science de leur père Esculape me guérirent, où du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boiteux.

Je

Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre ; vous ſavez le reſte. J'avois neanmoins encore je ne ſais quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le reſſouvenir de mes maux, ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment ; mais la vue d'un fils qui lui reſſemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

FIN DU QUINZIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent: il combat et vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante : mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité et de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même temps Adraste roi des Daunieus étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télemaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frere Hippias et Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctète avoit raconté ainsi ses aventures, Télemaque étoit demeuré comme suspendu et immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Neoptolème, paroissoient tout a-coup sur le visage naïf de Télemaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette

cette narration. Quelquefois il s'écrioit et interrompoit Philoctète, ſans y penſer : quelquefois il paroiſſoit rêveur comme un homme qui penſe profondément à la ſuite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Néoptolème, qui ne ſavoit point diſſimuler, Télemaque paroiſſoit dans le même embarras ; et dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraſte roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, et qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télemaque trouva de grandes difficultés pour ſe ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, et ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon et ſincère, mais peu careſſant ; il ne s'aviſoit guères de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi avec un cœur noble et porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réflexion ; ſa mère Pénélope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur et dans une fierté qui terniſſoit tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes ; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes déſirs, et pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter, et les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même ; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire et à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres, et cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jeté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flatté par ſa mère dès le berceau, et il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui

naiſſent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il ſentit dès ſa première jeuneſſe, n'avoient pu modérer cette impétuoſité et cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toujours comme la palme ſouple ſe relève ſans ceſſe d'elle-même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Télemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, et ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix et la main d'un ſeul homme capable de le dompter; Télemaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor; mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impétuoſité : il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rappeloit auſſitôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. Sa ſageſſe rendoit en un moment ſon viſage doux et ſerein. Neptune quand il élève ſon trident, et qu'il menace les flots ſoulevés, n'appaiſe pas plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Télemaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions ſuſpendues comme un torrent arrêté par un forte digne, reprirent leurs cours : il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacédémoniens et de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nés pendant le ſiége de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naiſſance illégitime, le dérèglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne ſais quoi de farouche et de barbare. Ils reſſembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie Grecque.

Phalante en toute occaſion cherchoit à contredire Télemaque. Souvent il l'interrompoit dans les aſſemblées mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans expérience. Il en faiſoit des railleries, le traitant de foible et d'efféminé; il faiſoit remarquer aux chefs de l'armée ſes moindres fautes. Il tâchoit de ſemer par tout la jalouſie, et de rendre la fierté de Télemaque odieuſe à tous les alliés,

Un

Un jour Télemaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui à la tête de ſes Lacédemoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, et que Télemaque trouvant les Dauniens déja vaincus et mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, et de les mener dans le camp. Télemaque ſoutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, et qui avoit remporté la victoire ſur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des rois alliés. Télemaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante: ils ſe fuſſent battus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force et par ſon adreſſe. Pollux, diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceſte; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval: il avoit preſque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux et plus brutal qu'il n'étoit fort et vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télemaque avoit menacé ſon frère, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télemaque à qui on vint le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage: tel qu'un ſanglier écumant qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, et branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre; et en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Télemaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor; c'étoit un frénétique ou un lion furieux. Auſſitôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, deſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, et il lança ſon dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup, le dard ne

toucha point Hippias, Auſſitôt Télemaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, et que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, et elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télemaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſiſſent, et ſe ſerrent l'un l'autre, Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer ; le feu brille dans leurs yeux, ils ſe racourciſſent ils s'allongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relèvent, ils s'élancent, ils ſont altérés de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains : ces deux corps entrelaſſés paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télemaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télemaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité et de ſon emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, et qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte meſſagère des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légère fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumière que peignoit un nuage de mille diverſes couleurs ; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés ; elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattans ; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télemaque ; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles : dans le moment où Hippias ſentant tout ſa force, ſe crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide que la ſage Déeſſe lui avoit confiée, Auſſitôt Télemaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble ; il ſent je

ne

ne ſais quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Télemaque le preſſe et l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer ; enfin il le jette par terre et tombe ſur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenue avec la force au-dedans de Télemaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frére d'un des rois alliés qu'il étoit venu ſecourir : il rapella lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, et vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante tranſporté de fureur accouroit au ſecours de ſon frère ; il eût percé Télemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias que Télemaque tenoit ſous lui dans la pouſſière. Le fils d'Ulyſſe eût pu ſans peine ôter la vie à ſon ennemi ; mais ſa colère étoit appaiſée, et il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute, en montrant de la modération. Il ſe lève, en diſant ; O Hippias ! il me ſuffit de vous avoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire votre force et votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puiſſance, ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Daunieus. Pendant que Télemaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſière et de ſang, plein de honte et de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frère ; il étoit en ſuſpens, et hors de lui-même. Tous les rois alliés accoururent ; ils menèrent d'un côté Télemaque, et de l'autre Phalante et Hippias, qui ayant perdu ſa fierté n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télemaque dans un âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force et en grandeur à ces géans, enfans de la terre, qui tentèrent autrefois de chaſſer de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute ; et ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte et déraiſonnable dans ſes emportemens : il trouvoit je ne ſais quoi de vain, de foible et de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie et l'humanité : il le voyoit, mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechutes, il étoit aux priſes avec lui-même, et on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, et ſe puniſſant lui-même. Hélas ! diſoit-il, oſerai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage et le plus patient des hommes ? Suis je venu porter la diviſion et le déſordre dans l'armée des alliés ? Eſt-ce leur ſang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même ſu lancer mon dard, je me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne ſerois plus : non, je ne ſerois plus ce téméraire Télemaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil ; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas ! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ; Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai et voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur. O funeſte victoire ? ô louanges que je ne puis ſouffrir, et qui ſont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit ſeul et inconſolable, Neſtor et Philoctète le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit ; mais ce ſage vieillard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, et

et ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir rèconcilié Télemaque avec Phalante et Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Crétois qui avoient ſuivi Télemaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Télemaque ; et Télemaque, qui voyoit tant de maux préſens et de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télemaque, et les Tarentins de Phalante ne combattiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardés de près. Neſtor et Philoctète alloient etnvenoient ſans ceſſe de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neſtor, et l'autorité du grand Philoctète ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les diſcours pleins de rage de ſon frère Hippias. Télemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit le conſoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient conſternées : tout le camp paroiſſoit comme un maiſon déſolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ſes proches, et la douce eſpérance de ſes petits enfans.

Dans ce déſordre et cette conſternation de l'armée, on entend tout à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs et animés au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou bleſſés, Un tourbillon de pouſſière forme un épais nuage qui couvre le ciel, et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouſſière ſe joint une fumée épaiſſe qui troubloit l'air, et qui ôtoit la reſpiration. On entendoit un bruit ſourd ſemblable à celui des tourbillons de flâmme que le mont Etna vomit du fond de ſes entrailles embraſées, lorſque Vulcain avec ſes Cyclopes y forge des foudres pour le père des Dieux. L'épouvante faiſit les cœurs.

Adraſte vigilant et infatigable avoit ſurpris les alliés; il leur avoit caché ſa marche, et il étoit inſtruit de la leur. Pendant deux nuits il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les alliés avoient ſaiſi preſque tous les paſſages; tenant ces défilés ils ſe croyoient en pleine ſureté, et prétendoient même pouvoir par ces paſſages qu'ils occupoient tomber ſur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur ſeroient venues. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution; car Neſtor et Philoctète, ces deux capitaines d'ailleurs ſi ſages et ſi expérimentés, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor dans le déclin de l'âge ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctète naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: et ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux et hors de lui-même il éclatoit par des menaces; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ſes moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſidérement, et le ſecret le plus intime échappoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus delicieuſes, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte ne manquoient pas de ſe jouer de la foibleſſe de ces deux rois. Ils flattoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges; ils lui rappéloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète, ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Auſſitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, et il n'étoit plus le même homme.

Télemaque malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoutumé

accoutumé par ſes malheurs, et par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit pas même certain air réſervé et myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes lévres. Mais en diſant tout ce qu'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément et ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, et entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénetrable et inacceſſible ; ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils ; et il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié et leur ſageſſe.

Télemaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor et Philoctète : mais ces deux hommes ſi expérimentés ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'eſt durci par le nombre des années, et ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard ; ils gémiſſent en vain, et la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme puiſſe encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurimaque, flatteur, inſinuant, ſachant s'accommoder à tous les goûts, et à toutes les inclinations des princes ; inventif et induſtrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on ſon avis ? il devinoit celui qui ſeroit le plus agréable. Il étoit plaiſant, railleur contre les foi-

bles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjouée avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères et vertueux qui sont toujours les mêmes, et qui s'assujettissent aux règles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre ; il étoit capable d'affaires, c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor, et qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur, un peu vain et sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctète ne se confiât point à lui, la colère et l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliés. Le roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés, et retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres, Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les énterprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télemaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoctète ; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, et on avoit fait avancer secrètement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis un côte très-rude de la mer où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée

l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Appennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galèse, assez près de la mer. Cette compagne délicieuse est abondante en pâturages, et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derrière la montagne, et on comptoit qu'il ne pouvoit passer. Mais comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, et que l'armée étoit divisée par la querelle de Télemaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour et nuit sur le bord de la mer, et passa par des chemins qu'on avoit toujours crus absolument impraticables. Ainsi la hardiesse et le travail surmontent les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris et accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux etoient mal gardés, et qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, et s'en servir pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galèse ; puis il remonta très promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit ; en poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliés qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, et qu'ils s'embarassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait met-

tre le feu au camp. Auſſitôt la flâmme s'élève des pavillons, et monte juſqu'aux nues : le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, et les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flâmme de pavillon en pavillon, et bientôt tout le camp eſt comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embraſée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remedier. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp : mais il compréend auſſi combien le déſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacédémonienne encore à demi déſarmée : mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre des frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le ſang ; il ne peut s'aſſouvir de carnage : les lions et les tigres n'égalent point ſa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs trompeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent et le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête eſt hériſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines ; leurs membres engourdis ſe roidiſſent, et leurs genoux chancelans leur ôtent même l'eſpérance de la fuite.

Phalante à qui la honte et le déſeſpoir donnent encore un reſte de force et de vigueur, élève les mains et les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ſes pieds ſon frère Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias étendu par terre ſe roule dans la pouſſière ; un ſang noir et bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté ; ſes yeux ſe ferment à la lumière, ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de

ſon

ſon frère, et ne pouvant le ſecourir, ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer. Son bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, et ils n'en ont aucune pitié.

FIN DU SEIZIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME

SOMMAIRE.

Télemaque s'étant revêtu de ſes armes divines, court au ſecours de Phalante, renverſe d'abord Iphiclès fils d'Adraſte, repouſſe l'ennemi victorieux, et remporteroit ſur lui une victoire complète, ſi une tempête ſurvenant ne faiſoit finir le combat. Enſuite Télemaque fait emporter les bleſſés, prend ſoin d'eux, et principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de ſon frère Hippias, dont il lui va préſenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER au milieu de toutes les Divinités céleſtes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il conſultoit les immuables Deſtinées, et voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciſeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter quelle ſeroit ſa volonté. Mais le père des Dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majeſtueuſe : Vous voyez en quelle extrémité ſont réduits les alliés, vous voyez Adraſte qui renverſe tous ces ennemis : mais ce ſpectacle eſt bien trompeur. La gloire et la proſpérité des méchans eſt courte ; Adraſte impie et odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre

à ſe-

à ſe corriger, et à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télemaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Neſtor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée ; que la flâmme pouſſée par les vents s'avançoit toujours ; que leurs troupes étoient en déſordre, et que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les capitaines, et ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Télemaque, qui étoit abattu et inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna

Ces armes étoient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du ſoleil. On y voyoit Neptune et Pallas qui diſputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune de ſon trident frappoit la terre, et on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, et l'écume de ſa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent : ſes jambes ſouples et nerveuſes ſe replioient avec vigueur et légèreté. Il ne marchoit point ; il ſautoit à force de reins, mais avec tant de vîteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit ſon fruit, repreſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples et utiles, et la ſuperbe Athènes portoit ſon nom.

On voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres et ailés. Ils ſe réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs

reurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se réfugient autour de leur mère, à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante et enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux et irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient et se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des géans, servoit de conseil à Jupiter même, et soutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance et son Egide sur les bords du Xanthe et du Simois, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillans capitaines Troyens, et du redoutable Hector même. Enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles compagnes d'Enna qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloient les peuples épars çà et là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue, et y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue ; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles compagnes. Le moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre, et se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, et qu'à faire naître tous les plaisirs.

Les nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte : les Faunes et les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, et de plusieurs grappes de raisins. C'étoit une beauté molle,

molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée, et abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux ; des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient au devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, et quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance et les délices : tout paroissoit riant et heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion et le tigre ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette, et cette aimable peinture rappeloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télemaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte messagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçut, et lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flâmmes ; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée ; et cette voix ranime déja tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre et tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille, et à instruire ses enfans. Mais il est prompt et rapide dans l'exécution : semblable à un fleuve impétueux, qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctète, Nestor, et les chefs des Manduriens et des autres nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité, à laquelle il faut que tout cède. L'expérience des vieillards leur manque, le conseil et la sa-

gesse

geſſe ſont ôtés à tous les commandans ; la jalouſie même ſi naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs ; tous ſe taiſent, tous admirent Télemaque, tous ſe rangent pour lui obéir ſans y faire de réflexion, et comme s'ils y euſſent été accoutumés. Il s'avance et monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis. Puis tout-à coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre où ils ſe ſont mis, en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, et tous les capitaines les plus expérimentés le ſuivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyoient l'armée des alliés enveloppe dans les flâmmes de l'embraſement. Cette ſurpriſe les trouble ; ils tombent ſous la main de Télemaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, et en agite toutes les branches. La terre eſt couverte des hommes que Télemaque renverſe. De ſon dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon père, qui penſa être ſurpris par Télemaque. Le fils d'Ulyſſe et Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe et de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite Télemaque renverſe Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cléomènes nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage voyant la mort de ſon cher fils, celle de pluſieurs capitaines, et la victoire qui échappe de ſes mains. Phalante preſque abattu à ſes pieds eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe dérobe au coûteau ſacré, et qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans ſon ſang, et dans celui des ſoldats qui

qui combattent avec lui, entend les cris de Télemaque qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie lui eſt rendue; le nuage qui couvroit déja ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tigre, à qui des bergers aſſemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télemaque le cherche dans la mêlée, et veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte et ſi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adraſte fut donc conſervé par le père des Dieux, afin que Télemaque eût le temps d'acquerir plus de gloire et plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pole; et dans le moment où ils éblouiſſoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuſes tenèbres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparer les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, et mérita par cette ingratitude d'être réſervé à une plus cruelle vengeance, Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé, et un marais qui s'étendoit juſqu'à la rivière; il le fit avec tant d'induſtrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſources et de préſence d'eſprit. Les alliés animés par Télemaque, vouloient le pourſuivre; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiſeau d'une aîle légère échappe aux filets d'un chaſſeurs.

Les alliés ne ſongèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, et qu'à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades et les bleſſés manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu. Ils paroiſſoient

à demi

à demi brûlés, pouſſant vers le ciel d'une voix plaintive et mourante des cris douloureux. Le cœur de Télemaque en fut percé, il ne put retenir ſes larmes ; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur et de compaſſion : il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans, et dévoués à une longue et cruelle mort : ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, et dont l'odeur ſe répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Télemaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ? Ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre, ces jours ſont ſi miſérables ! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine ? Pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte ? Les hommes ſont tous frères, et ils s'entre-déchirent ; Les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'eſpèce différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres déſertes ? Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc ! une faûſſe gloire, un vain titre de conquérant, qu'un prince veut acquérir allume la guerre dans le pays immenſes ! Ainſi un ſeul homme donné au monde par la colère des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flâmmes ; que tout ce qui échappe au fer et au feu, ne puiſſe échapper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme qui ſe joue de la nature humaine entière, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir et ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe ! Peut-on trop abhorrer et trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes ; ils doivent être même en exécration dans tous les ſiècles, dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles

doivent

doivent être juſtes ; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang d'un peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flatteurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité, qui ſe couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens inſenſibles entraînent preſque toujours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, et où ils font autant de mal à leurs ſujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Télemaque

Mais il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; tl tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades et les mourans ; il leur donnoit de l'argent et des remèdes ; il les conſoloit et les encourageoit par des diſcours pleines d'amitié, et envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, et l'autre Noſophuge, Traumaphile avoit ête au ſiége de Troye avec Idoménée, et avoit appris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes et les plus envenimées, une liqueur odoriférante, qui conſumoit les chairs mortes et corrompues, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, et qui formoit promptement de nouvelles chairs plus ſaines et plus belles que les premières. Pour Noſophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Eſculape ; mais il avoit eu par le moyen de Mérion, une livre ſacré et myſtérieux qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. D'ailleurs Noſophuge étoit ami des Dieux ; il avoit compoſé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche et ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformité de ſon corps, et à ſa reſpiration, la cauſe dc ſa maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faiſoient ſuer, et il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rètablit toute la machine du corps. Tantôt il donnoit pour les maux de langueur,

certains breuvages qui fortifioient peu-à-peu les parties nobles, et qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu et de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les alimens destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération, abrègent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût et qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de veritables maux qui usent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remède qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux et tempéré, et on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nosophuge étoit moins admirable par ses remèdes, que par le regime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, et pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télemaque, pour visiter tous les malades de l'armée ; ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guerirent bien davantage par les soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos ; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence.

Tous les soldats touchés de ses secours rendoient grâces aux Dieux d'avoir envoyé Télemaque dans l'armée des alliés. Ce n'est pas un homme, disoient-ils ; c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux, il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur et par sa bonté que par sa valeur. O si nous

ſi nous pouvions l'avoir pour roi ! mais les Dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chériſſent, et chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Télemaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par precaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges qui n'étoient point ſuſpectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent ſouvent en face aux princes, ſuppoſant qu'ils n'ont ni modeſtie, ni delicateſſe, et qu'il n'y a qu'à les louer ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, et qu'il avoit veritablement méritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles-là ; il ſentoit ce plaiſir ſi doux et ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeul vertu, et que les mêchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir. Auſſitôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point ſa hauteur naturelle et ſon indifférence pour les hommes ; il avoit une honte ſecrète d'être né ſi dur, et de paroître ſi inhumain ; il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, et qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe, qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, et pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impétueuſes ; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux ; ſans vous je ſerois haï, et digne de l'être ; ſans vous je ſerois des fautes irréparables ; je ſerois comme un enfant qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mère et tombe dés le premier pas.

Neſtor et Philoctète étoient étonnés de voir Télemaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins ; ils ne ſavoient que croire ; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant et défiguré

figuré de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts ; il verſa ſur lui des larmes pieuſes ; il dit : O grande ombre ! tu le ſais maintenant, combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſais combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne. Nous euſſions dans la ſuite été ſincèrement unis. J'avois tort de mon côté. O Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pu le forcer de m'aimer ?

Enſuite Télemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par ſon ordre un bûcher. Les grands pins gémiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui ſembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi fiertes et ſi ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galèſe. Là s'élève avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment regulier, la flâmme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renverſées et leurs yeux baiſſés : la douleur amère eſt peinte ſur ſes viſages fárouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciel ſes mains, et ſes yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture ; le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupières, ni ſurprendre un moment ſa cuiſante peine : il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, et ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de déſeſpoir et d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, et il s'écria.

O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus : Hippias n'eſt plus, et je ne vis encore ! O mon cher Hippias ! C'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mèpriſer la mort. Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, et que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O

Dieux

Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias ! Ô cher enfant que j'ai nourri, et qui m'a coûté tant de soins, je ne te verrai plus ! mais je verrai ta mère qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, et j'en serai cause. O chère ombre ! appelle-moi sur les rives du Styx ; la lumière m'est odieuse ; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! O mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, et les grâces étoient encore à demi-peintes sur son visage pâle. On voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui alloient être réduits en cendre. On remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, et qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télemaque triste et abattu, suivoit de près le corps, et lui jetoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flâmme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami ! appaise-toi, ô ombre qui as merité tant de gloire ! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur ; tu es delivré des misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux Hélas ! que je serois heureux de finir de méme ! Que le Styx n'arrête point ton ombre, que les champs Elysées lui soient ouverts ! que la renommée conserve ton nom dans tout les siècles, et que tes cendres reposent en paix !

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs que toute l'armée pousſa un cri ; on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, et la douleur de sa mort rappelant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avoient donnés : mais on étoit

encore plus touché des ſentimens tendres de Télemaque Eſt-ce donc là, diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve qui a tant aimé ſon père, l'aime auſſi ; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps étoit déja conſumé par les flâmmes. Télemaque lui-même arroſa de liqueurs parfumées ſes cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante ; celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures, et dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile et Noſophuge envoyés par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rappeloient peu-á-peu ſon ame prête á s'envoler ; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda : il commença à ſentir la perte de ſon frère, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélas ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir et ſuivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère tu n'es plus. Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! Eſt-il poſſible ! Mais n'eſt-ce point un ſonge ? Non, il n'eſt que trop vrai. O Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir ; et il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger : je veux immoler à tes mânes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, et n'empêchât l'effet des remèdes.

des. Tout-à-coup il apperçoit Télemaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires ; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télemaque et Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télemaque, qui l'avoit tiré sanglant et à demi-mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes ; il embrassa d'abord Télemaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots :

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque chose que m'est bien plus cher. Sans vous le corps de mon frère auroit été la proie des vautours ; sans vous son ombre privée de la sépulture seroit malheureusement errant sur les rives du Styx, et toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ! O Dieux ! récompensez-le, et delivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télemaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télemaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit : O chères, ô précieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te suis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télemaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison ; et toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur et la sagesse qu'il avoit montrées en sau-

vant dans la bataille l'armée des alliés. En même temps Télémaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre. Il dormoit peu, et ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit a toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux même heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilans : il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur et de pouſſière ; ſa nourriture étoit ſimple ; il vivoit comme les ſoldats, pour leur donner l'exemple de la ſobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des ſoldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit et s'endurciſſoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces grâces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la première jeuneſſe : ſon teint devenoit plus brun et moins délicat ; ſes membres moins mous et plus nerveux.

FIN DU DIX-SEPTIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE

Télemaque persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers. Il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achéronta; il s'y enfonce au travers des tenebres, arrive au bord du Styx, et Caron le reçoit dans sa barque. Il se va présenter devant Pluton, qu'il trouve preparé à lui permettre de chercher son père. Il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, et sur-tout les mauvais rois.

ADRASTE, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, et pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis: Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents et ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger les troupeaux.

Télemaque ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à exécuter un deſſein qu'il avoit conçu, et qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déja long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui repréſentoient ſon père Ulyſſe. Cette chère image revenoit toujours ſur la fin de la nuit, avant que l'Aurore vînt chaſſer du ciel, par ſes feux naiſſans, les inconſtantes étoiles, et de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nu dans une île fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de nymphes qui lui jetoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaiſir et admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup, dans des feſtins, où la joie éclatoit parmi les délices, et où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, et que les voix de toutes les Muſes.

Télemaque en s'éveillant, s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon père ! ô mon cher père Ulyſſe ! s'écrioit-il, les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leur vertu par une éternelle tranquillité, Je crois voir les champs Eliſées. O qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus ! Quoi donc, ô mon cher père ! je ne vous verrai jamais ! Jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, et que je cherche avec tant de peine ? Jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe ? Jamais je ne baiſerai ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuſes, qui ont abattu tant d'ennemis ? Elles ne puniront point les inſenſés amans de Pénélope, et Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine ? O Dieux, ennemis de mon père ! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur ; c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! hélas ! je ne ſuis que trop certain que mon père n'eſt plus ; je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers.

Théſée

Thésée y est bien descendu ; Thésée, cet impie, qui vouloit outrager les divinités infernales : et moi j'y vais, conduit par la piété. Hercule y descendit. Je ne suis pas Hercule ; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ses malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eurydice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grèce ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon père ! après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, et de jouir de la lumière du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la Nuit.

En disant ces paroles, Télemaque arrosoit son lit de ses larmes. Aussitôt il se levoit, et cherchoit par la lumière à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée ; mais c'étoit une flèche qui avoit percé son cœur, et qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'etoit pas éloigné du camp ; on l'appeloit Acherontia, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux Zéphirs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne. La terre aride y languissoit : on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés, et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout

à l'entour, Cerès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits : les grappes de raiſin ſe deſſéchoient au lieu de mûrir. Les Nayades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toujours amers et troubles. Les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre hériſſée de ronces et d'épines, et n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer : ils alloient chanter leurs amours ſous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux, et la voix lugubre des hiboux. L'herbe même y étoit amère, et les troupeaux qui la paiſſoient, ne ſentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe, et le berger, tout abattu, oublioit ſa muſette et ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de temps en temps une fumée noire et épaiſſe, qui faiſoit une eſpèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les Divinités infernales ; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, et dès leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt-là que Télemaque réſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, et qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon empire.

Télemaque ſe dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, et il invoque cette puiſſante Divinité, qui étant dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit, et ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoubtable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, et qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire ſouterrain mugir. La terre trembloit ſous ſes pas ; le ciel s'arma d'éclairs et de feux, qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur ému, et tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée ;

glacée ; mais ſon courage ſe ſoutint. Il leva les yeux et les mains au ciel. Grands Dieux ! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit, et redoublant ſes pas, il ſe preſenta hardiment.

Auſſitôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipa ; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de temps. Télemaque entra ſeul ; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre ? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, et auxquels il avoit confié ſon deſſein, demeurèrent tremblans et à demi-morts aſſez loin delà, dans un temple, faiſant des vœux, et n'eſpérant plus de revoir Télemaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténèbres horribles. Bientôt il apperçoit une foible et ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre : il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec ſon épée. Enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes et dormantes ne font que tournoyer. Il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toujours triſte et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, et admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Télemaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur ? Qui étiez-vous ſur la terre ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan roi de la ſuperbe Babylone. Tous les peuples de l'orient trembloient au ſeul bruit de mon nom : je me faiſois adorer par les Bablyoniens dans un temple de marbre, où j'étois repreſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit et jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie. Jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſitôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe ; j'étois encore jeune et robuſte. Hélas ! que de proſpérités ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le trône ! Mais une femme que j'aimois, et qui ne m'aimoit pas,

m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu. Elle m'a empoiſonné. Je ne ſuis plus rien. On mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or. On pleura ; on s'arracha les cheveux ; on fit ſemblant de vouloir ſe jeter dans les flâmmes de mon bucher pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres. Mais perſonne ne me regrette ; ma mémoire eſt en horreur même dans ma famille, et ici-bas je ſouffre déja d'horribles traitements.

Télemaque touché de ce ſpectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre règne ? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré et fletri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien, je ne ſais même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais ſentie. Mon cœur étoit ſans ceſſe agité de déſirs nouveaux, de crainte et d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions ; j'avois ſoin d'entretenir cette ivreſſe pour la rendre continuelle. Le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paroît une fable et un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amolli par les proſpérités et qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, et leur avoit donné une puiſſance abſolue ſur ce roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, et lui faiſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit : N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi ? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu ; et ne falloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui inſulter, diſoit : Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit : Hé bien ! où ſont maintenant tes flatteurs ? Tu

n'as

n'as plus rien à donner, malheureux : tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jetoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage et de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaine ; relevez-le malgré lui : il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux, qui ont souffert si long-temps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton. Toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel, chéri des Dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télemaque s'avance à grand pas. Il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête, quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelans, la voix lui manque ; et c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulysse ; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un trône d'ébène, son visage étoit pâle et sévère, ses yeux creux et étincelans, son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, et qui sembloit un peu adoucir son cœur. Elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paroissoit avoir joint à ses grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Au pied du trône étoit la mort pâle et dévorante avec sa faux tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoutantes de sang, et couvertes de plaies; les haines injustes; l'avarice qui se ronge elle-même; le désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'ambition forcenée qui renverse tout; la trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux; les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les songes affreux; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, et remplissoient le palais où il habite. Il répondit à Télemaque d'une voix, qui fit gémir le fond de l'Erèbe;

Jeune mortel, le destins t'ont fait violer cet asyle sacré des ombres; suis ta haute destinée; je ne te dirai point où est ton père; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis, et de l'autre les champs Elysées où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elysées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, et de sortir de mon empire.

A l'instant Télemaque semble voler dans ces espaces vides et immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, et de s'éloigner de la présence horrible du tyran

ran qui tient en crainte les vivans et les morts. Il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare ; il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flâmme, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télemaque secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs pères et leurs mères ; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris ; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens. souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, et voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, et font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guères coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître

noître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc ! diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon père ou pour un ami, de qui on a reçu quelques ſecours, et on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au père et à la mère de qui on eſt né ? Plus les crimes ſont impunis et excuſés ſur la terre, plus ils ſont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échappe.

Télemaque voyant les trois juges qui étoient aſſis, qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſitôt le condamné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juſte, compâtiſſant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reprocher rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle eſt donc cette juſtice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne ſont rien : tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux Dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même. Tu as été ta Divinité ; mais les Dieux qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits. Tu les as oubliés ; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puiſque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes auxquels tu as voulu plaire. Te voilà ſeul avec toi-même qui étois ton idole. Apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, ſans le reſpect et l'amour des Dieux à qui tout eſt du. Ta fauſſe vertu, qui a longtemps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles et ſur le bien et ſur le mal. Ici une lumière divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels ; elle condamne

ſouvent ce qu'ils admirent, et juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots ce philoſophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter lui-même. La complaiſance qu'il avoit eu autrefois à contempler ſa modération, ſon courage et ſes inclinations généreuſes ſe changent en déſeſpoir. La vue de ſon propre cœur ennemi des Dieux devient ſon ſupplice. Il ſe voit et ne peut ceſſer de ſe voir. Il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une revolution univerſelle de tout ce qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailes; il ne ſe trouve plus le même; tout appui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'élève contre lui, et lui reproche amèrement l'egarement et l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe et pour fin; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords, et déſeſpoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-meme; et que ſon propre cœur venge aſſez les dieux mépriſés. Il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-meme; il cherche les ténèbres, et ne peut les trouver; une lumière importune le ſuit par-tout; par-tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux que ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même: O inſenſé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même! Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien. Tous mes pas ont été des égaremens; ma ſageſſe n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie et aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télemaque apperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abuſé de leur puiſſance. D'un côté une Furie vengereſſe leur préſentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſière

grossière et avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité ; leur insensibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leurs inclinations pour les hommes lâches et flatteurs ; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens ; enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices, parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyent sans cesse dans ce miroir : Ils se trouvent plus horribles et plus monstrueux, que n'est la Chimère vaincue par Bellérophon ; ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule ; ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints ; l'opposition de ces deux peintures si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poëtes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, et prétendoient que tout étoit fait pour les servir ; dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves, qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude. Ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups

coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du mont Etna.

Là Télemaque apperçut des viſages pâles, hideux et conſternés. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels. Ils ont horreur d'eux-mêmes, et ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature. Ils n'ont point beſoin d'autres châtimens de leurs fautes que leurs fautes mêmes ; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité ; elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparés de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort, qui puiſſe éteindre tout ſentiment toute connoiſſance en eux ; ils demandent, aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute. Mais il ſont réſervés à la vengeance qui diſtille ſur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La verité, qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice ; ils la voyent, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux : ſa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle eſt comme la foudre ; ſans rien dètruire au-dehors, elle pénètre juſqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fondue pare ce feu vengeur ; il ne laiſſe aucune conſiſtance, et il ne conſume rien : Il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même ; et par une perte de toute eſpérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télemaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préferé les délices d'une vie molle, au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la royauté

Ces rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils : Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe et avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits,

faits par ma négligence ? Ah ! malheureux père, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, et la dureté pour les hommes ! en vous voyant régner avec tant de mollesse, et avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes ; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire ; et maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, et paroissoient animés de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, et la mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs des ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois, étoient imputées aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les lois règnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de violer les lois pour acquérir du bien. Surtout on traitoit rigoureusement les rois, qui au lieu d'être bons et vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télemaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténèbres et de maux, un grand nombre de rois, qui ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissés gouverner par des hommes méchans et artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. La plupart

de

de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité ; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, et n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

FIN DE DIX-HUITIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque entre dans les champs Elysées, où il est reconnu par Arcesius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra à Ithaque, et qu'il y régnera après lui. Arcésius lui dépeint la felicité dont jouissent les hommes justes, sur tout les bons rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, et fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télemaque ; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

LORSQUE Télemaque sortit de ces lieux, il se sentit, soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine ; il comprit par se soulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais ; il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoreusement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, rant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi meme ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte ! O insensé, celui qui cherche à régner ! Hereux celui qui se borne

à une

à une condition privée et paisible, où la vertu est moins difficile !

En faisant ces réflexions il se troubloit au dedans de lui-même, il frémit et tomba dans une consternation, qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer ; mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur, et du désespoir, son courage commença peu-à-peu à renaître : il respiroit, et entrevoyoit déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagèment les hommes ; ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchans princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée aussi les bons rois jouissoient dans les champs Elysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes, qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télemaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur. Un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule ; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie, qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras. ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue. Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière. Elle pénètre

plus

plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du ſoleil ne pénètrent les plus pur cryſtal ; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'ame je ne ſais quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris. Elle ſort d'eux, et elle y entre : elle les pénètre, et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent ; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix et de joie. Ils ſont plongés dans cet abîme de délices comme les poiſſons dans la mer. Ils ne veulent plus rien : ils ont tout ſans rien avoir ; car le goût de cette lumière pure appaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs déſirs ſont raſſaſiés, et leur plénitude les élève au deſſus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent ſur la terre. Toutes les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors. Ils ſont tels que les Dieux, qui raſſaſiés de nectar et d'ambroiſie ne daigneroient pas ſe nourrir de viandes groſſières qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes qui coûtent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ? mais c'eſt une pitié douce et paiſible, qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent. C'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté ; c'eſt un goût ſublime de la vérité et de la vertu qui les tranſporte. Ils ſont ſans interruption à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mère qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort ;

mort ; et cette joie qui échappe bientot à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant ; elle eſt toujours nouvelle pour eux ; ils ont le tranſport de l'ivreſſe ſans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent et de ce qu'ils goutent. Ils foulent à leurs pieds les molles délices, et les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-memes, et contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le ſecours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de perils. Je ne ſais quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux. Ils voyent, ils goûtent qu'ils ſont heureux, et ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, et ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces ames unies.

Dans ce raviſſement divin, les ſiècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille ſiècles écoulés n'otent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils régnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable ; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil et miſérable. Ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télemaque, qui cherchoit ſon père et qui avoit craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, et qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, et la notre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir ſi peu dans les champs Elyſées ; il comprit qu'il y a peu de rois aſſez fermes et aſſez courageux pour réſiſter à leur

propre

propre puiſſance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons rois ſont très-rares ; et la plupart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Télemaque ne voyant point ſon père Ulyſſe parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte ſon grand père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable et plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſſembloit point à celle des hommes, que les poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort ; c'étoit un mélange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe : car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus cadues, au moment où ils ſont introduits dans les champs Elyſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, et regardoit Télemaque avec complaiſance, comme une perſonne qui lui étoit fort chere. Télemaque, qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine et en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître ; je ſuis Arcéſius père de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit fils partit pour aller au ſiége de Troye. Alors tu etois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice ; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances ; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père ! O heureux moi même de te revoir ! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore ; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouiſſent le matin, et qui le ſoir ſont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'ecoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-

Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeuneſſe ſi vive et ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſitôt ſechée qu'écloſe. Tu te verras changé inſenſiblement : les grâces riantes, les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joie, s'évanouiront comme un beau ſonge ; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir. La vieilleſſe languiſſante et ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joie, te dégoûter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné : hélas, tu te trompes, mon fils ; il ſe hâte, le voilà qui arrive. Ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, et le preſent qui s'enfuit, eſt déja bien loin, puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent ; mais ſoutiens-toi dans le ſentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix. Tu reverras bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui ; mais hélas ! ô mon fils, que la royauté eſt trompeuſe ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices ; mais de près tout eſt épineux. Un particulier peut ſans déſhonneur mener une vie douce et obſcure : un roi ne peut, ſans ſe deſhonorer, préférer une vie douce et oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes ſont d'une conſéquence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, et quelquefois pendant pluſieurs ſiècles. Il doit rèprimer l'audace des méchans, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'état a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien par ſoi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe : arme-toi de courage contre toi même, contre tes paſſions, et contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, et montroit à Télemaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi même, c'est une monstrueuse tyrannie ; quand elle est prise pour remplir ses devoirs et pour conduire un peuple innombrable, comme un père conduit ses enfans, c'est une servitude accablante, qui demande un courage et une patience héroïques. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu, possèdent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complète.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télemaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain, les figures qu'il veut montrer aux yeux de la postérité la plus réculée. Ces sages paroles étoient comme une flâmme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télemaque : il se sentoit ému et embrasé : je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrètement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni resister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif et délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télemaque commença à respirer plus librement ; il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte ; il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son père des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siége de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces et mêlées de joie coulèrent de ses yeux. Il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort et ne prennent rien. Ainsi Télemaque ne peut contenter

ſa tendreſſe. Il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, les hommes qui ont été l'ornement de leurs ſiècles, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre. Ce ſont des héros à la vérité ; mais la récompenſe de leur valeur et de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois ſages, juſtes et bienfaiſans.

Parmi ces héros, tu vois Théſée qui a le viſage un peu triſte. Il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, et il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte. Heureux s'il n'eût point été ſi prompt et ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, et qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte et modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne ; mais ils ont eu pitié des Phtiotes et des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, et plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, et il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens et des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, et les injuſtes amours de Pâris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leur vengeance, ils ſe ſont appaiſés, et ils ont refuſé aux larmes de Thétis de laiſſer plus long-temps ſur la terre ce jeune héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les villes et les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? C'est Ajax fils de Télamon, et cousin d'Achille. Tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder ; les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir ; l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mons fils ! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siège de Troye, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise ; telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables et vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des champs Elysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples ; ils sont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille et Agamemnon pleins de leurs querelles et de leurs combats conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdu, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines ; ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; et les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans. Leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu qu'ils puisent dans la source.

source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux mêmes ; plus de desirs, plus de besoins, plus de craintes. Tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse. Les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau. Il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis. L'harmonie de sa lyre et de sa voix raviroit les hommes et les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops Egyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant des lois utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fût juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité ; ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoie. Il le fit dans la vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables : Cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, et qui vous couvrent de leur laine. Par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fecondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver ; elle les paye tous libéralement de leurs peines, au lieu qu'elle

ſe rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes, qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays. Encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſsât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la molleſſe.

Le ſage Erichthon diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoutera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos et toute la ſureté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine, et la ſource de tous les vrais biens : mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes, juſqu'à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptolème, à qui Cérès avoit enſeigné l'art de cultiver les terres et de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le blé, et la manière de le multiplier en le ſemant ; mais ils ignoroient la perfection du labourage, et Triptolème, envoyé par Cérès, vint la charrue en main offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle, et pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre, et à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bientôt les moiſſonneurs ardens et infatigables firent tomber, ſous leurs faucilles tranchantes

tes, tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages et farouches, qui couroient épars çà et là dans les forêts d'Epire et d'Etolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, et à se nourrir de pain. Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon ; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vecu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu-à-peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils, tu règneras un jour ; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la molleſſe. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télemaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles

d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Sesostris, que Télemaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur le trône, d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, et ceux de Télemaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télemaque dit à Arcésius : Je reconnois, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-temps. Le voilà, repondit Arcésius ; et tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois. Mais il faut que tu saches que toute cette felicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier dans ses guerres les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquète lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérans ; il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frère s'étoit emparé de la royauté, et avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire. Il fit atteler à son char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la fuite il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérans font contre leurs états, et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs si juste et si bienfaisant, et c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un roi de Carie, nommé Dioclidès, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce

parce que l'oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens et des Lyciens, la nation dont le roi périroit, seroit victorieuse.

Considère cet autre : c'est un sage législateur, qui ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces lois pendant son absence. Après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des lois si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunésyme, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre, et qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colère, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucèrent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Belus : Il régna en Egypte, at il épousa Anchinoë fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils : Danaüs, dont tu sais l'histoire, et Egyptus qui donne son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils ; et c'est la vie qu'on traine miserablement sur la terre, qui n'est qu'une mort : les noms seulement sont changés. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse, que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte toi, il est temps d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hesperie ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles.

Il dit ; et aussitôt il conduisit Télemaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreaux empire de Pluton. Télemaque les larmes aux yeux le quitta sans

pouvoir l'embraſſer ; et ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu' auprès de la caverne, et qui n'eſperoient plus de le revoir.

FIN DU DIX-NEUVIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE

Dans une assemblée des chefs, Télemaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Venuse laissée par les deux partis en depôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un nommé Acante avoit enterpris dé l'empoisonner ; l'autre nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télemaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste ; et ce roi qui le cherche aussi, rencontre et tue Pisistrate fils de Nestor. Philoctète survient ; et dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même et obligé de se retirer du combat. Télemaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, et lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télemaque ; mais celui-ci le saisit une seconde fois, et lui ôte la vie.

CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucètes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice

ſur cette invaſion. Adraſte, pour les appaiſer, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent, et la garniſon Lucanienne, et celui qui la commandoit ; de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuſe ; et que les Apuliens, qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Vénuſe, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuſe, nommé Démophante, avoit offert ſecrètement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre et de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctète et Neſtor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les chefs entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment : mais Télemaque à ſon retour fit ſes derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris et trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Vénuſe, vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que ſi vous preniez Vénuſe, vous ſeriez dés le lendemain maîtres du château où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblés ; et qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de rois liguès pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte il n'eſt pas coupable, et nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entière, ſoutenue de tant de colonies

colonies Grecques, et des héros revenus du siége de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre le perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure ? Vous avez juré par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Vénuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Astraste ; je le crois comme vous. Mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéir ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Venuse ; le traité subsiste ; votre serment n'est point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t on fidele et religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu et la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous et de vous détester ? Qui pourra désormais dans les nécessités les plus pressantes se fier à vous ? Quelle sureté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un traité solemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? Eh ! ne saura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sureté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité et de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télemaque, un motif encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment

ment de probité, et quelque prévoyance sur vos intérêts; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, et va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles toute l'assemblée émue, lui demanda, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner? Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la societé et de la confiance, qui est la bonne foi? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les régles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole, à le tromper? Où en ferez-vous? Quel est celui d'entre vous qni ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin et de violer la foi donnée! Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres! Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer, vous vous déchirerez assez vous-mêmes, vous justifierez ses perfidies. O rois sages et magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance et par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? Combattons, mourons, s'il le faut; plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie

l'impie Adraſte, eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté et ſa mauvaiſe foi.

Lorſque Télemaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de ſes lèvres, et avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'aſſemblée ; chacun penſoit, non à lui, ni aux grâces de ſes paroles, mais à la force de la vérité, qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement. L'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin on entendit un murmure ſourd, qui ſe répandoit peu-à-peu dans l'aſſemblée. Les uns regardoient les autres, et n'oſoient parler les premiers. On attendoit que les chefs de l'armée ſe déclaraſſent, et chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentiments. Enfin le grave Neſtor prononça ces paroles.

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler, et Minerve, qui a tant de fois inſpiré votre père, a mis dans votre cœur le conſeil ſage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe, je ne conſidère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu. Sans elle les plus grands avantages ſont de vraies pertes ; ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la defiance de ſes alliés, l'horreur de tous les gens de bien, et la juſte colère des Dieux. Laiſſons donc Vénuſe entre les mains des Lucaniens, et ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit ; et toute l'aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles. Mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, et on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le conſeil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte, toujours cruel et perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres chefs de l'armée. Sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télemaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Télemaque, qui avoit trop de courage et de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulyſſe en Sicile, et qui lui racontoit les aventures

aventures de ce héros. Il le nourriſſoit et tâchoit de le conſoler dans ſon malheur ; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé et traité indignement par Adraſte : mais c'étoit nourrir et réchauffer dans ſon ſein une vipère venimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui apprendre l'état du camp des alliés, et pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux rois avec Telemaque dans un feſtin que celui-ci leur devoit donner. Arion pris avoua ſa trahiſon : On ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante profondément diſſimulé et intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute ſacrifier Acante à la ſureté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir ; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux qui répréſentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare ! répondit Télemaque. Quoi ! Vous êtes ſi prodigues du ſang humain ; O vous qui êtes établis les paſteurs des hommes, et qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc des loups cruels, et non pas des paſteurs ; du moins vous n'êtes paſteurs que pour tondre et pour égorger le troupeau, au lieu de la conduire dans les pâturages. Selon vous on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé ; un ſoupçon mérite la mort ; les innocens ſont à la merci des envieux et des calomniateurs ; et à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victîmes.

Télemaque diſoit ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînoit les cœurs, et qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux qu'Acante

ſoit

soit méchant que si je l'étois, et qu'il m'arrachât la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis rois, c'est-à-dire juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence et modération ; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion : il le presse sur une infinité de circonstances ; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non. Mais le visage et la voix d'Acante demeurèrent tranquilles ; et Télemaque en conclut qu'Acante pouvoit n'être pas innocent. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télemaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'apperçut, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, et qui paroîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès-à-présent votre faute, on vous la pardonnera, et on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, et Télemaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des îles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvoit ; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperdument, et qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligence secrètes pour entrer

entrer la nuit dans la tente du roi, et pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver et enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télemaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservés des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejeter ; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous sera en sureté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, et le faire retomber sur les rois alliés. La guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse et la vertu ne seront d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirons nous-mêmes les funestes suites, et nous le mériterons, puisque nous aurons autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hesperie et toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux justes, cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, et qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, et n'osoit le louer. Cette action noble des alliés, lui rappeloit un honteux souvenir de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, et étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie ; mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, cru qu'il

étoit preſſé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes, et il ſe hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au ſoleil les portes de l'orient dans un chemin ſemé de roſes, que le jeune Télemaque prevenant par ſes ſoins le vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil, et mit en mouvement tous les officiers. Son caſque couvert de crins flottans brilloit déja ſur ſa tête, et ſa cuiraſſe ſur ſon dos éblouiſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcan avoit, outre ſa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, et ſur ſon viſage une majeſté fière qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, et tous les rois, oubliant leur âge et leur dignité, ſe ſentoient entraînés par une force ſuperieure qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout cède à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main. Son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, et à profiter de leurs conſeils ; mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignés, arrangeant toutes les choſes à propos, ne s'embarraſſant de rien, et n'embarraſſant point les autres ; excuſant les fautes, reparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant partout la liberté et la confiance. Donnoit-il un ordre ? c'étoit dans les termes les plus ſimples et les plus clairs ; il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ces yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familièrement comment il avoit compris ſes paroles, et le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, et qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vues, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime et de confiance

pour

pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réuſſir : mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès ; car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horizon paroiſſoit rouge et enflammé par les premiers rayons du ſoleil, et la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de les abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, et par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux épis qui couvrent les ſillons fertiles dans le temps des moiſſons. Déjà s'élevoit un nuage de pouſſière, qui déroboit peu-à-peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jetés, que Télemaque levant les yeux et les mains vers le ciel, prononça ces paroles : O Jupiter, père des Dieux et des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice et la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le ſang des hommes ; nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoiqu'il ſoit cruel, perfide et ſacrilége. Voyez, et décidez entre lui et nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heſpéric, et abattre le Tyran, ce ſera votre puiſſance et la ſageſſe de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en ſera due. C'eſt vous qui, la balance en main, réglez le ſort des combats. Nous combattons pour vous; et puiſque vous êtes juſte, Adraſte eſt plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cauſe eſt victorieuſe, avant la fin du jour le ſang d'une hécatombe entière ruiſſelera ſur vos autels.

Il dit, et à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux et écumans dans les rangs les plus preſſés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien, couvert de la peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y

avoit

avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une maſſue énorme ; ſa force et ſa taille le rendoient ſemblable aux géants. Dès qu'il vit Télemaque, il mépriſa ſa jeuneſſe, et la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combats ! Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En diſant ces paroles, il leve ſa maſſue noueuſe, peſante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât de navire ; chacun craint le coup de ſa chûte ; elle menace la tête du fils d'Ulyſſe. Mais il ſe detourne du coup, et ſe lance ſur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſue en tombant briſe la roue d'un char auprès de celui de Télemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge ; le ſang, qui coule à gros bouillons de ſa large plaie, étouffe ſa voix ; ſes chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main défaillante, et les rênes flottant ſur leur cou, l'emportent çà et là ; il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermés à la lumière, et la pâle mort étant déjà peinte ſur ſon viſage défiguré. Télemaque eut pitié de lui, il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, et garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion avec ſa maſſue.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mélée ; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans : Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers ſemblables à ceux du Soleil, et nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide : Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du ceſte : Crantor, qui avoit été hôte et ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus : Ménécrate, qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte : Hippocoon Salapien, qui imitoit l'adreſſe et la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval : Le fameux chaſſeur Eurimède, toujours teint du ſang des ours et des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neige du froid Apennin, et qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches : Nicoſtrate, vainqueur d'un géant qui vomiſſoit du feu dans les rochers du mont Gargan : Cléanthe, qui devoit épouſer

la

la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. Elle avoit été promiſe par ſon père à celui qui la délivreroit d'un ſerpent aîlé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, et qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoua pour tuer le monſtre ; il réuſſit, mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire ; et pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Cleanthe, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, et que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois et les montagnes, qui ſont auprès du fleuve ; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveaux ; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, et accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit et jour, les Dieux touchés de ſes regrets, et par les prières du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en une fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon père. Mais l'eau de cette fountaine eſt encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ces triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui apprit que Télemaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement ; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, et il menoit autour de lui trente Daunïens d'une force, d'une adreſſe, et d'une audace extraordinaire, auſquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télemaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce commencement du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télemaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer ; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir et entendre Télemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans ; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang : mais au lieu de Télemaque, il trouve le vieux Neſtor, qui d'une main tremblante jetoit

au

au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens ſe jeta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air et couvrit tous les combattans ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans et le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée ; la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts ; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone et Mars avec les Furies infernales, vétues de robes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, et renouveloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinités ennemis des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir et fureur brutale. La ſage et invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, et recula d'horreur.

Cependant Philoctète marchant à pas lents, et tenant dans ſa main les flèches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſière. Déja il avoit abattu Cteſilas ſi léger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, et qui devançoit dans ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas et de l'Alphée. A ſes pieds étoient tombés Eutyphron plus beau qu'Hylas, et auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte ; Ptérélas, qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troye, et qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage et de ſa force ; Ariſtogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs, avoit reçu ſecrètement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes : En effet, il etoit ſi ſouple et ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il echappoit aux mains les plus fortes. Mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile, et ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les epis dorés, pendant la moiſſon, tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il expoſoit inutilement ſa vieilleſſe. Sa ſageſſe l'avoit quitté ; il ne

ſongeoit

ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon côté ſoutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon père : mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor, combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vecu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccombre : mais il l'évita ; et pendant que Piſiſtrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang ; ſont teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les près. Ses yeux étoient déjà preſque éteints, et ſa voix défaillante. Alcée ſon gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, et n'eut que le temps de le mener entre les bras de ſon père. Là il voulut parler et donner les dernières marques de ſa tendreſſe ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage et l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils : il rempliſſoit l'air de ſes cris, et ne pouvoit ſouffrir la lumière. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été père, et d'avoir vécu ſi long-temps ! Hélas ! cruelles Deſtinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au prémier ſiége de Troye ? Je ſerois mort avec gloire et ſans amertume. Maintenant je traine une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée et impuiſſante ; je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils ! ô mon cher fils Piſiſtrate ! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avois pour me conſoler : je ne t'ai plus, rien ne me conſolera ; tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Piſiſtrate ! ô chers enfans ! je crois que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Piſiſtrate ! tu es mort comme ton frère en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles il voulut se percer lui-meme d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta sa main. On lui arracha le corps de son fils ; et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste et Philoctète se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion et d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerrière, et la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils se voyent l'un l'autre, et Philoctète tient en main une de ces fléches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, et dont les bleffures sont irrémédiables. Mais Mars qui favorisoit le cruel et intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il périt si-tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, et multiplier le carnage. Adraste étoit encore du à la justice des Dieux, pour punir les hommes et pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troie. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, et furent couverts des ténèbres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante sème l'horison, se flétrit ; une pâleur affreuse ternit ses joues : ce visage si tendre et si délicat tout-à-coup se défigura. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, et ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon trainés dans la poussière.

Philoctète ayant vaincu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat ; il perdoit son sang et ses forces.

Son ancienne bleſſure même dans l'effort du combat ſembloit prête à ſe rouvrir et à renouveler ſes douleurs ; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier et le plus adroit de tous les Oelaliens, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enlève du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peines abattu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui reſiſter, ni retarder ſa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'eſt un torrent, qui ayant ſurmonté ſes bords, entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers et les villages.

Télemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, et il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſant les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes, et les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télemaque gémit, l'indignation paroît dans ſes yeux, et il quitte les lieux où il avoit combattu long-temps avec tant de danger et de gloire. Il court pour ſoutenir les ſiens : il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſière. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſais quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace ne fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre et la mort. Le cri de Télemaque porte le courage et l'audace dans le cœur des ſiens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſais combien de funeſtes préſages le font frémir, et ce qui l'anime eſt plutôt uu déſeſpoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ſes genoux tremblans commencèrent à ſe dérober ſous lui ; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit. Une pâleur de défaillance et une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres ; ſa voix enrouée et héſitante ne pouvoit achever aucune parole ; ſes yeux pleins d'un feu ſombre et étincelant paroiſſoient

paroiſſoient ſortir de ſa tête ; on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies ; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irrités, et entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeler dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte et inviſible ſuſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper ; l'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur ; ſon audace ſe diſſipoit comme la lumière du jour diſparoit quand le ſoleil ſe couche dans le ſein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraſte trop long-temps ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment ; l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa dernière heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin ; l'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, et des tourbillons de flâmmes qui ſortent du noir Phlégeton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et ſa bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche et fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée Adraſte lance ſon dard contre Télemaque. Celui-ci intrépide, comme l'aimé des Dieux, ſe couvre de ſon bouclier. Il ſemble que la victoire, le couvrant de ſes aîles, tienne déja une couronne ſuſpendue au-deſſus de ſa tête. Le courage doux et paiſible reluit dans ſes yeux ; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit ſage et meſuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télemaque voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, et laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en ſilénce mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclaires d'où partent les fon-

dres, ſe croiſent pluſieurs fois, et portent des coups inutiles ſur les armes poliés qui en retentiſſent. Les deux combattans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relèvent tout-à-coup, et enfin ſe ſaiſiſſent. Le lierre en naiſſant au pied d'un ormeau ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur et noueux, par ſes rameaux entrelaſſés juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Télemaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi, et pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télemaque l'enleve de terre et le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie, qui avoit toujours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la déſire. Il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télemaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux; ils me puniſſent comme je l'ai mérité: il n'y a que le malheur, qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne; mais qu'un roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre père qui eſt loin d'Ithaque, et qu'il touche votre cœur!

Télemaque, qui le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt: Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je ſuis venu ſecourir; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, ô Adraſte; mais vivez pour réparer vos fautes: rendez tout ce que vous avez uſurpé; rétabliſſez le calme et la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie que vous avez ſouillée par tant de maſſacres et de trahiſons; vivez, et devenez un autre homme. Apprenez par votre chûte que les Dieux ſont juſtes, que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le menſonge; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple et conſtante vertu. Donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces

A ces paroles, Télemaque laiſſe relever Adraſte, et lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi : mais auſſitôt Adraſte lui lançe un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché. La dard étoit ſi aigu et lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télemaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même temps Adraſte ſe jette derrière un arbre pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous ; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, et veut renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage. Mais tout-à-coup Télemaque, prompt comme la foudre que la main du père des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi ; il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe, comme le cruel Aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent les campagnes. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive, et le précipite dans les flâmmes du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

FIN DU VINGTIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT UNIEME.

SOMMAIRE

Adraſte étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en ſigne de paix, et leur demandent un roi de leur nation. Neſtor, inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, et céder à Télemaque le terroir d'Arpi, Bien loin d'accepter cette offre, Télemaque fait voir que l'intérêt commun des alliés eſt de choiſir Polydamas pour roi des Dauniens, et de leur laiſſer leurs terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomède, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſéparent pour s'en retourner chacun dans ſon pays.

APEINE Adraſte fut-il mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, ſe réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliés en ſigne de paix et de réconciliation. Metrodore, fils d'Adraſte, que ſon père avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un eſclave complice de ſes infamies et de ſes cruautés, qu'il avoit affranchi et comblé de biens, et auquel il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir pour ſon propre interêt ; il le tua par derrière

rière pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des allies, eſpérant une grande récompenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, et on le fit mourir.

Télemaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, et d'un naturel excellent, que les plaiſirs et les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ſes larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſperité pour un jeune prince; plus il a d'élévation et de vivacité, plus il s'éloigne de tous les ſentimens de vertu; et maintenant je ſerois peut être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, grâces aux Dieux, et les inſtructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblés demandèrent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permit d'avoir un roi de leur nation, qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Télemaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre, et leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, et qui faiſoit trembler tant de peuples; ſemblable à ces terrains qui paroiſſent fermes et immobiles, mais que l'on ſappe peu à peu par-deſſous. Long-temps on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les ſoutiens ſont détruits peu-à peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'affaiſſe et ouvre un abîme. Ainſi une puiſſance injuſte et trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds. La fraude et l'inhumanité ſappent peu-à-peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité illégitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus. Elle tombe de ſon propre poids, et rien ne peut la relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi et de la juſtice, qui attirent l'amour et la confiance.

Les chefs de l'armée s'assemblèrent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, et les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse avoit flétri son cœur, comme la pluie abat et fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naissance de l'Aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard. La lumière même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain; son cœur en défaillance étoient dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens et des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire: O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils! tu m'appelles, je te suis. O mon cher fils! je ne désire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains et les yeux noyés de larmes vers le ciel.

Cependant les princes assemblés attendoient Télemaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfumes exquis et versoit des larmes amères. O mon cher compagnon! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille et mille soins; je t'aimois, tu m'aimois aussi. J'ai connu ta valeur, elle auroit surpasse celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton père. Oui, ta sagesse et ton éloquence dans un âge mûr auroient été semblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déjà

déja cette douce insinuation, à laquelle on ne peut résister quand il parle ; ces manières naives de raconter ; cette sage modération, qui est un charme pour appaiser les esprits irrités ; cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison ; ta parole simple et sans faste couloit dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures, nous sont enlevés à jamais ! Pisistrate, que j'embrassai ce matin, n'est plus ; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor, et non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, et il ne seroit pas le plus malheureux de tous les pères.

Après ces paroles, Télemaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre, où la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, et poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron. Il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit ses tiges dans son sein : il languit, sa verdure s'efface ; il ne peut plus se soutenir, il tombe ; ses rameaux qui cachoient le ciel, traînent sur la poussière, flétris, et desséchés ; il n'est plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses grâces. Ainsi Pisistrate en proie à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déja la flâmme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brulé, les cendres sont mises dans une urne d'or, et Télemaque, qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour son père ; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Enſuite Télemaque entra dans l'aſſemblée des rois ligués, où dés qu'on l'apperçut, chacun garda le ſilence pour l'écouter. Il en rougit, et on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent ſa honte ; il auroit voulu pouvoir ſe cacher. Ce fut la première fois qu'il parut embarraſſé et incertain. Enfin il demanda comme une grâce, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur-tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu ; mais c'eſt que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains et préſomptueux ; il faut les mériter et les fuir. Les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes, qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe ſont fait le plus louer par des flatteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte et craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au ciel, et par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant ; mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, et le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe et de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres ; il eſt l'ami des Dieux, et le vrai héros de notre âge ; il eſt au-deſſus de l'humanité. Mais tout cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt humain, il eſt bon, il eſt ami fidele et tendre : il eſt compatiſſant, libéral, bienfaiſant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer ; il eſt les délices

de

de ceux qui vivent avec lui ; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence et de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, et nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus ; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays, comme une terre conquiſe. On offrit à Télemaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux préſens de Bacchus, et les fruits toujours verts de l'olivier conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes, et les rochers affreux de Dulichie, et les bois ſauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius et par la colère de Neptune ; ni votre mère que ſes amans poſſèdent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours ; mais les rochers de Thrace et de Théſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Télemaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, repondit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes ni de délices. Qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de terre, et de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras et moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages et plus modérés ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs et ſa gloire ; on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vraies règles pour leur propre bien ; on eſt moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine qui eſt infinie, et on eſt bien éloigné

de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, ni d'enlever ceux de son voisin ; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télemaque, j'ai appris par les lois, et par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque ; quoiqu'elle soit petite et pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y règne avec justice, courage et piété. Encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux, que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, et que je puisse apprendre long-temps sous lui comment il faut vaincre ses passions, pour savoir modérer celles de tout un peuple !

Ensuite Télemaque dit : Ecoutez, ô princes assemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, et de n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pu apprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un roi sage et modéré, vous n'aurez rien à craindre. Il vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné : ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, et le roi et le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple poussé au désespoir recommencera la guerre ; il combattra justement pour sa liberté, et les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée. Le conseil et la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous serez téméraires dans vos entreprises, vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité : vous tomberez tout-à-coup, et l'on dira de vous : Sont-

ce

ce donc là ces peuples floriſſans qui devoient faire la loi à toute la terre ? Et maintenant ils fuyent devant leurs ennemis ; ils ſont le jouet des nations qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fais : voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes et inhumains.

De plus, conſidèrez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe ; et c'eſt vous-mêmes que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle. Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux et des Dauniens et de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira ; voici comment. Conſidérez que cette entrepriſe vous déſunira tous. Comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionée à ſa puiſſance ; nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos pètits-enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte et modéré, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril et au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaiſirs doux et innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus déſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte ? O princes ! ô rois ! vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire et pour vous déplaire, en vous répréſentant la vérité.

Pendant que Télemaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, et que tous les princes étonnés et en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, et qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit

noit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui; on voit aisément qu'il a long-temps souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays, qui gardent les côtes, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré son épée avec un air intrepide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre, si on l'attaquoit; mais qu'il ne demandoit que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté : il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent cette côte de l'Hespérie, et on l'amène ici pour le faire parler aux rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi.

O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, où pour faire fleurir les plus justes lois, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomède, roi d'Etolie, qui blessai Vénus au siége de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce lumière d'un pays où j'ai commencé à voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher sur ces rives inconnus un peu de repos et une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, et sur-tout Jupiter qui a soin des étrangers; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pays quelque coin de terre stérile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpés,

carpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis ſeront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos intérêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos lois.

Pendant que Diomède parloit ainſi, Télemaque ayant les yeux attachés ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les différentes paſſions. Quand Diomède commençà à parler de ſes longs malheurs, il eſpera que cet homme majeſtueux ſeroit ſon père. Auſſitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le viſage de Télemaque ſe flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſouffle cruel. Enſuite les paroles de Diomède, qui ſe plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon père et par lui. Des larmes mêlées de douleur et de joie coulèrent ſur ſes joues, et il ſe jeta tout-à-coup ſur Diomède pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, et qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhéſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les oracles de l'Erèbe ne ſont pas trompeurs, il vit encore ; mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonée Ithaque pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compaſſion que j'ai pour les vôtres. C'eſt l'avantage qu'il y a à être malheureux, qu'on ſait compâtir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède, (car malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combats ;) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque ſecours. Ces princes que vous voyez ſont humains ; ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes. Il leur manque quelque choſe tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté. La vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs qui

qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler ; puiſque les Dieux vous ménent à nous, c'eſt un préſent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné le regardoit fixement, et ſentoit ſon cœur tout ému. Ils s'embraſſoient comme s'ils avoient été long-temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe, diſoit Diomède, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grâce de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentimens, et la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctète embraſſe le grand fils de Tydée ; ils ſe racontent leurs triſtes aventures. Enſuite Philoctète lui dit : Sans doute vous ſerez bien aiſe de revoir le ſage Neſtor ; il vient de perdre Piſiſtrate le dernier de ſes enfans ; il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur.

Ils allèrent auſſitôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Diomède, tant la triſteſſe abattoit ſon eſprit et ſes ſens. D'abord Diomède pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de doumais peu-à-peu la préſence de cet ami appaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, et d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois aſſemblés avec Télemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télemaque leur conſeilloit de donner à Diomède le pays d'Arpi, et de choiſir pour roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine qui Adraſte, par jalouſie, n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès dont il eſpéroit d'avoir ſeul toute la gloire. Polydamas l'avoit ſouvent averti en particulier, qu'il expoſoit trop ſa vie et le ſalut de ſon état dans cette guerre contre tant de nations conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ſes voiſins : mais les hommes qui haïſſent la vérité, haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont, touchés

touchés, ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils. En ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long temps menacé, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours des inconvéniens. Polydamas lui étoit insupportable. Il l'éloigna de toutes les charges ; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes. Il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu-à-peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrètes qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un désert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toit ; un ruisseau qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits. Il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains. La terre le payoit de ses peines avec usure, et ne le laissoit manquer de rien ; il avoit non-seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition insensée d'un roi entraine à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patiens, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chûte inevitable ; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, et la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois et des royaumes. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran ; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà

Voilà l'homme que Télemaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque temps qu'il connoissoit son courage et sa vertu ; car Télemaque selon les conseils de Mentor ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non-seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir et d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé disoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, et qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, et il peut nous jeter dans de grands périls. Mais Telemaque leur répondit : Polydamas, il est vrai, fait la guerre, mais il aime la paix ; et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adraste : il en a prevu les suites funestes. Un prince foible, et ignorant, est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, et qui décidera tout par lui même. Le prince foible, ignorant et sans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un ministre flatteur, inquiet et ambitieux. Ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire : vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même ; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même temps plus juste et plus noble, de répondre fidellement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un roi digne de commander ?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous reconnoissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne

bonne foi avec nous et faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour roi un homme ſi vertueux et ſi capable de nous gouverner. Si on nous eût propoſé un homme lâche, effeminé et mal-inſtruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre et qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure et ſi artificieuſe : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte et de noble ; puiſqu'ils nous accordent un roi, qui eſt incapable de rien faire contre la liberté et la gloire de notre nation. Auſſi pouvons-nous proteſter à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer des rois ſi bienfaiſans. Puiſſent nos derniers neveux ſe reſſouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, et renouveler de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſpérie !

Télemaque leur propoſa enſuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon établiſſement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ; que la terre eſt trop vaſte pour eux ; qu'il faut bien avoir des voiſins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligés de leur établiſſement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamas et lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice et de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire juſqu'au ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télemaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Auſſitôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert pour le faire régner ſur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Apri à Diomède pour y fonder un nouveau royaume.

royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des alliés, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveler les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne ſongèrent plus qu'à ſe ſéparer. Télemaque les larmes aux yeux partit avec ſa troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomède, le ſage et inconſolable Neſtor, et le fameux Philoctète, digne hériter des flèches d'Hercule.

FIN DU VINGT-UNIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque arrivant à Salente eſt ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, et de trouver ſi peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un état de fleurir, et lui propoſe pour modele la conduite et le gouvernement d'Idoménée. Télemaque ouvre enſuite ſon cœur à Mentor ſur ſon inclination d'épouſer Antiope fille de ce roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'aſſure que les Dieux la lui deſtinent ; mais que préſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, et qu'à délivrer Pénelope des pourſuites de ſes prétendans.

LE jeune fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſpéroit que ſon père ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte et déſerte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligens. Il reconnut l'ouvrage et la ſageſſe de Mentor. Enſuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'artiſans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence.

Télemaque

Télemaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat et de la politeſſe ; mais d'autres penſées occupèrent alors ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Auſſitôt ſon cœur fut ému de joie et de tendreſſe. Malgré tous les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, et à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à lui reprocher.

D'abord Idoménée embraſſa Télemaque comme ſon propre fils ; enſuite Télemaque ſe jeta au cou de Mentor, et l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit : Je ſuis content de vous : vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont ſervi à vous connoître, et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, et inſpirent une préſomption dangereuſe. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perdue dans les bons ſuccès. Ce qui vous reſte à faire, c'eſt de louer les Dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choſes : mais avouez la vérité ; ce n'eſt guères vous qui les avez faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venus comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, et par votre promptitude, et par votre imprudence ? Ne ſentiez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au deſſus de vous même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en ſuſpens, comme Neptune quand il appaiſe les tempêtes, ſuſpénd les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curioſité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télemaque écoutoit ainſi les ſages conſeils de Mentor. Enſuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, et diſoit à Mentor : Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raiſon : eſt il arrivé quelque calamité a Salente pendant mon abſence ? D'où vient qu'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuſes ; les habits ſont ſimples ; les bâtimens qu'on y fait

fait ſont moins vaſtes et moins ornés ; les arts languiſſent ; la ville eſt devenue une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télemaque ; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, et les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, d'une ville ſuperbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligé et ſtérile, ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeſte dans ſes mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artiſans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un royaume pauvre et mal-cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, et dont tout le corps exténué et privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête : c'eſt le nombre du peuple et l'abondance des alimens, qui forment la vraie force et la vraie richeſſe d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de ſon pays ; tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, et qui étoient ſuperflues dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication ſi douce et ſi paiſible augmente plus ſon royaume qu'une conquête. On n'a rejeté de cette ville que les arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, et qui corrompent les riches, en les jetant dans le faſte et dans la molleſſe : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouiſſant cachoit une foibleſſe et une misère qui euſſent bientôt renverſé ſon empire ; maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, et il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie, par l'amour des bonnes lois, ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres

pres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télemaque, qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte preſque jamais aucun remède. La première eſt une autorité injuſte et trop violente dans les rois. La ſeconde eſt le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument a ne connoître plus d'autres lois que leurs volontés abſolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout ; mais à force de tout pouvoir, ils ſappent le fondement de leur puiſſance. Ils n'ont plus de règle certaine, ni de maximes de gouvernement ; chacun à l'envi les flatte : ils n'ont plus de peuples ; il ne leur reſte que des eſclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? Qui donnera des bornes au torrent ? Tout cède ; les ſages s'enfuient, ſe cachent et gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine et violente, qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat ſans reſſource. Rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche ; mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher ? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur par cette autorité ſi flatteuſe ; il avoit été renverſé de ſon trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayant envoyés ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle et outrée, qui ne convient pas à des hommes ; encore a-t-il fallu des eſpèces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal preſque incurable eſt le luxe. Comme la trop grande autorité empoiſonne les rois, le luxe empoiſonne toute une nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, ſans amollir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder, comme des néceſſités de la vie, les choſes ſuperflues : ce ſont tous les jours de nouvelles néceſſités qu'on invente ; et on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politeſſe de la nation.

Ce

Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, eſt loué comme une vertu; il répand ſa contagion depuis le roi juſqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter ſa magnificence; les grands celle des parens du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice? Les petits veulent paſſer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faſte, et pour ſe prévaloir de leurs richeſſes; les autres par mauvaiſe honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation ſe ruine: toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'acquérir du bien pour ſoutenir une vaine dépenſe corrompt les ames les plus pures; il n'eſt plus queſtion que d'être riche; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux, inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la patrie, ſacrifiez tous vos intérêts; vous êtes mépriſé, ſi vos talens ne ſont relevés par le faſte. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir; ils en dépenſent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un roi philoſophe, qui ſache par l'exemple de ſa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, et encourager les ſages, qui ſeront bien aiſes d'être autoriſés dans une honnête frugalité?

Télemaque, écoutant ce diſcours, étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil. Il ſentoit la vérité de ces paroles, et elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant ſculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, en ſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie et du mouvement. Télemaque ne répondit rien; mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la ville. Enſuite il dit à Mentor:

Vous avez fait d'Idoménée le plus ſage de tous les rois; je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment

plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hazard et la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : Il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi et contre tout son peuple pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes et odieux ; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste ; tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? Oh ! qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre et en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télemaque si désabusé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fût enyvré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions, et s'applique à gouverner son peuple avec justice ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont des suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-temps ; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télemaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage et éclairé ; mais il s'applique trop au détail, et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi, qui est au dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-meme : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui ;

lui ; il ne faut pas qu'il faſſe le détail, car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui ; il doit ſeulement s'en faire rendre compté, et en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir et d'appliquer ſelon leurs talens les gens qui gouvernent. Le ſuprême et le parfait gouvernement conſiſte à gouverner, ceux qui gouvernent : il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de place, et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſume le temps et la liberté d'eſprit néceſſaires pour les grands choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre, et repoſé : il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes ; un eſprit épuiſé par le détail, eſt comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail ſont toujours déterminés par le préſent, ſans étendre leurs vues ſur un avenir éloigné ; ils ſont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils ſont, et cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur eſprit ; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, et qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite et de la proportion. Manquer à ſuivre cette règle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, et qui ne ſe mettroit point en peine de les unir et de les accorder pour en compoſer une muſique douce et touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colonnes, et beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre, et à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le temps qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour ni au portail ; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin

de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer avec aſſez d'étendue pour concevoir à-la-fois le deſſein général de tout ſon ouvrage. C'eſt un caractère d'eſprit court et ſubalterne. Quand on eſt né avec ce génie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télemaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la muſique, et de juſtes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces arts, je vous ferai entendre combien les hommes qui gouvernent par le détail, ſont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, et qui en règle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul maître de muſique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'eſt qu'un maçon : mais celui qui a penſé tout l'édifice, et qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient, et qui font le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne ſont que les ouvriers ſubalternes. Le vrai génie qui conduit l'état, eſt celui qui ne faiſant rien, fait tout faire ; qui penſe, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui eſt attentif nuit et jour pour ne laiſſer rien au hazard.

Croyez-vous, Télemaque, qu'un grand peintre travaille aſſidûment depuis le matin juſqu'au ſoir pour expédier plus promptement ſes ouvrages ? Non, cette gêne et ce travail ſervile éteindroient tout le feu de ſon imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout ſe faſſe irrégulièrement et par ſaillies, ſuivant que ſon goût le mène, que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon temps à broyer des couleurs, et à preparer des pinceaux ? Non, c'eſt l'occupation de ſes élèves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer ; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie, et de la paſſion à ſes figures ; il a dans ſa tête les penſées et les

ſentimens

ſentimens des héros qu'il veut répréſenter ; il ſe tranſporte dans les ſiècles et dans toutes les circonſtances où ils ont été : à cette eſpece d'enthouſiaſme il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne, qui tout ſoit vrai, correct, et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télemaque, qu'il faille moins d'élévation de génie et d'efforts de penſées pour faire un grand roi, que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penſer, de former de grands projets, et de choiſir les hommes propres à les exécuter ſous lui.

Télemaque lui répondit : Il me ſemble que je comprends tout ce que vous dites : mais ſi les choſes alloient ainſi, un roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, et qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toujours comme à tâtons ; c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas. Ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne ſavent que ſe défier, et ſe défient plutôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, et qui ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, et les moyens d'y parvenir : ils reconnoiſſent aſſez du moins en gros, ſi les gens dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs, comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vue le gros de l'ouvrage, et pour obſerver s'il avance vers la fin principale ; s'ils ſont trompés, du moins ils ne le ſont guères dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au-deſſus des petites jalouſies qui marquent un eſprit borné et une ame baſſe. Ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux, quand on n'eſt trompé que dans les choſes médiocres ; les grandes

ne laiſſent pas de s'acheminer, et c'eſt la ſeule choſe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer ſévèrement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, et fait tout de ſes propres mains. Mais un roi dans un grand état ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choſes que nul autre ne peut faire ſous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des choſes importantes.

Enfin Mentor dit à Télemaque : Les Dieux vous aiment, et vous préparent un règne plein de ſageſſe. Tout ce que vous voyez ici eſt fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, ſi vous répondez par vos vertus à votre haute deſtinée. Il eſt temps que nous ſongions à partir d'ici ; Idoménée tient un vaiſſeau prêt pour notre retour.

Auſſitôt Télemaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je paſſe ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle, comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypſo. J'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé ; le temps et l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je ſens n'a rien de ſemblable ; ce n'eſt point un amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon père, et qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine et de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon père depuis que ſa mère eſt morte ;

ſon

ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de grâces. Quand il la mène avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe et adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes nymphes ; elle ſeule ne le ſait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, et qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte et quelle religion la voyens-nous offrir des ſacrifices, et fléchir la colère des Dieux, quand il faut expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage ! Enfin quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même, qui a pris ſur la terre une forme humaine, et qui inſpire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux ; et elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture, par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre et de lui ſurvivre. Je prends ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe et amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon père de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion, dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télemaque, je conviens de cette différence. Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prévoit de loin, elle

pourvoit à tout, elle fait ſe tire, et agit de ſuite ſans empreſſement ; elle eſt à toute heure occupée, et ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos. Le bon ordre de la maiſon de ſon père eſt ſa gloire ; elle en eſt plus ornée que ſa beauté. Quoi-qu'elle ait ſoin de tout et qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner, (choſes qui font haïr preſque toutes les femmes) elle s'eſt rendue aimable à toute la maiſon ; c'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un ſeul regard elle ſe fait entendre, et on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon père ſe repoſe ſur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du ſoleil, ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télemaque ; Antiope eſt un treſor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens ; ſon imagination, quoique vive, eſt retenue ; par ſa diſcretion : elle ne parle que pour la néceſſité : et ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion et les grâces naïves coulentde ſes lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, et elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement ; à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télemaque, d'un jour que ſon père la fit venir ? Elle parut les yeux baiſſés, couverte d'un grand voile ; et elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves. D'abord elle entra dans ſa peine ; puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux ; et ſans faire ſentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice et de compaſſion. Thétis quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainſi Antiope, ſans chercher à prendre aucune autorité, et ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle en veut

veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois Télemaque, votre amour pour elle eſt juſte ; les Dieux vous la deſtinent, vous l'aimez d'un amour raiſonable, il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentimens ; mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejetés, et auroit ceſſé de vous eſtimer. Elle ne ſe prommettra jamais à perſonne ; elle ſe laiſſera donner par ſon père ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, et qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé comme moi, qu'elle ſe montre encore moins, et qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour ? Elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous ; c'eſt ce qui la rend ſi modeſte et ſi réſervée. Allons, Télemaque, allons vers Ithaque ; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre père, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or : fût-elle bergère dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un roi de Salente, vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

FIN DU VINGT-DEUXIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée craignant le depart de ſes deux hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l' aſſurant qu'il ne les pourra regler ſan ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, et tient ferme pour remmener Telemaque Idoménée eſſaye encore de les retenir, en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope: il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit dechirée par un ſanglier, ſans Telemaque qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de repugnance à la quiter, et à prendre congé du roi ſon père Mais etant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, et s'embarque pour ſa patrie.

IDOMENEE, qui craignoit le départ de Télemaque et de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanes, prêtre de Jupiter Conſervateur, et Héliodore, prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, et des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées ? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, et qui ſont inſpirés pour être les interprètes des Dieux.

Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention : contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler : la religion vient des Dieux ; elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettront en servitude. Les rois sont si puissans, et les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, et bornez-vous à reprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence, et à interpréter les lois ; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières ; elles viendroient toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres juges, qui sont sous vous, deviendroient inutiles ; vous seriez accablé et les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires ; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée, qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espèce de récompense, en épousant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens.

Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot ; mais ce mot lui-même vous couteroit trop

cher. Voudriez-vous ôter aux pères et aux mères la liberté et la consolation de choisir leurs gendres, et par conséquent leurs héritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidéles à récompenser, donnez-leur des terres incultes ; ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches malgré leur parens.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, et de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, repondit Idoménée, de croire quelque arbitre ? Ne suis-je pas roi ? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ?

Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien : ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accommode, ou que le sort des armes décide ; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république, où il n'y eût ni magistrats ni juges, et où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins.

voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, et vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même, sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui possède un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des lois, et par le jugement des magistrats. Il seroit très-sévèrement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste et ravisseur, quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter, et de s'aveugler sur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on soi-même dans une matière où l'on a tant de raisons de se défier de soi? Ne craindra-t on point de se tromper dans des cas, où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siècles les plus reculés. Un roi, qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération: il publie les solides raisons, sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, et non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions, mais on a pour lui une grande déférence. Il ne prononce pas une sentence en

juge

juge ſouverain ; mais il fait des propoſitions, et on ſacrifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les ſoins qu'un roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, et la juſte protection des Dieux. Idoménée touché de ce diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui et les Sibarites.

Alors le roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télemaque aimoit Antiope, et il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vue il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins ; elle le fit pour ne pas déſobéir à ſon père, mais avec tant de modeſtie et de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéiſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens et ſur Adraſte : mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télemaque ; elle s'en défendit avec reſpect, et ſon père n'oſa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe ; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés ſur lui, jouiſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble : mais Télemaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché ; mais la raiſon étoit en lui au-deſſus du ſentiment, et ce n'étoit plus ce même Télemaque qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'île de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence ; des qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matière.

Le roi ne pouvant par cette voie réuſſir dans ſon deſſein, prit enfin la réſolution de faire une grande chaſſe, dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller : mais il fallut exécuter l'ordre abſolu de ſon père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, et ſemblable à ceux que Caſtor domptoit pour les combats ; elle le conduit ſans peine : une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur ; elle paroit au milieu d'elles, comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, et

et il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous ses malheurs passés. Télemaque la voit aussi, et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse et de toutes ses grâces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur enorme, et furieux comme celui de Calydon. Ses longues soies étoient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincelans étoient pleins de sang et de feu; son souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes; ses défenses longues, et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher, étoient déchirés. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant craignoient de l'atteindre. Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près. Elle lui lance un trait, qui le perce au-dessus de l'épaule; le sang de l'animal farouche ruisselle, et le rend plus furieux. Il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule. Le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle, et est abattu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télemaque attentif au danger d'Antiope, étoit déjà descendu de cheval; plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu, et le sanglier, qui revient pour venger son sang: il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs. Il la présente à Antiope; elle en rougit; elle consulte des yeux son père, qui après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télemaque: Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignoit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux, et Télemaque qui vit son embarras,

embarras, n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous ! Antiope sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télemaque : mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même ; mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télemaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il pressa Idoménée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déjà prêt. Ainsi Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, et pour lui faire acquérir de l'expérience.

Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télemaque ; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison. Là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, et en versant des larmes : il oublioit le besoin de se nourrir. Le sommeil n'adouciſſoit plus ses cuisantes peines. Il se desséchoit, il se consumoit par ces inquiétudes : semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés, où la séve coule pour sa nourriture : cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, et que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal ; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire:

il

il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, et des branches sèches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télemaque attendri n'osoit lui parler. Il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, et il seroit demeuré long-temps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités et de vos intérêts ; mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez par l'expérience de vos maux à compâtir à ceux des autres. Sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à notre départ, et je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté, avec une amitié tendre et sensible ; il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télemaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez, mon cher Télemaque ; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, et que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est que, pour leur propre commodité, ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontens. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux. S'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste : pour leur plaire il faut toujours leur dire que tout va bien : pendant qu'ils

ſont dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puiſſe interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétentions et aux paſſions injuſtes d'un homme importun ? Ils en donneront toujours la commiſſion à une autre perſonne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occaſions : ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les grâces les plus injuſtes, ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont á faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir ; on les preſſe, on les importune, on les accable, et on réuſſit en les accablant. D'abord on les flatte, et on les encenſe pour s'inſinuer ; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, et qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mène loin, on leur impoſe le joug. Ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouer, mais ils le portent toute leur vie. Ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernés, et ils le ſont toujours ; ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être ; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoutien, rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télemaque ! que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez parler vous-même à Idoménée ; apprenez dans cette occaſion à être tendre, et ferme tout enſemble. Montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui auſſi d'un ton deciſif la néceſſité de notre départ.

Télemaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de ſa crainte, et n'avoit pas le courage de la ſurmonter ; il héſitoit, il faiſoit deux pas, et revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer : mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, et faiſoit diſparoître tous ſes

beau

beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor en ſouriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Heſpérie, et ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit être après lui l'oracle de la Grèce ? Il n'oſe dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon père ! O peuple d'Ithaque, combien ſeriez-vous malheureux un jour, ſi vous aviez un roi que la mauvaiſe honte domine, et qui ſacrifie les plus grands intérêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites choſes ! Voyez, Télemaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats, et le courage dans les affaires : Vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, et vous craignez la triſteſſe d'Idoménée. Voilà ce qui déſhonore les princes, qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils ſe montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres ſe ſoutiennent avec vigueur.

Télemaque ſentant la vérité de ces paroles, et piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans s'écouter lui-même. Mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit aſſis, les yeux baiſſés, languiſſant et abattu de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre ; ils n'oſoit le regarder ; ils s'entendoient ſans ſe rien dire, et chacun craignoit que l'autre ne rompit le ſilence ; ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée preſſé d'un excés de douleur, s'écria : A quoi ſert de rechercher la vertu, ſi elle récompenſe ſi mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foibleſſe, on m'abandonne ! Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs. Qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je ſuis las des hommes ! Où voulez-vous aller, Télemaque ? Votre père n'eſt plus, vous le cherchez inutilement ; Ithaque eſt en proie à vos ennemis ; il vous feront périr ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épouſé votre mère. Demeurez ici, vous ſerez mon gendre et mon héritier ; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir abſolu ; ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répon-

répondez-moi, n'endurciſſez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ! Ah ! je comprends combien les Dieux me ſont cruels ; je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crète, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Télemaque lui répondit d'une voix troublée et timide : Je ne ſuis point à moi, les Deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux ? Etant né pour être roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce et tranquille, ni à ſuivre mes inclinations. Votre royaume eſt plus riche et plus puiſſant que celui de mon père : mais je dois préférer ce que les Dieux me deſtinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, ſi j'avois Antiope pour épouſe ſans eſpérance de votre royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, et que ce ſoit mon pére qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'eſt-ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les alliés ? Il eſt temps que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reſte ? Je n'ai plus ni biens, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie aſſurée ; il ne me reſte qu'un homme ſage et vertueux, qui eſt le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même ſi je puis y renoncer, et conſentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie, la vie n'eſt rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Télemaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, et ſa timidité diſparoiſſoit. Idoménée ne ſavoit que répondre, et ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ſes regards et par ſes geſtes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne

Ne vous affligez point ; nous vous quittons, mais la sageſſe qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous ; croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici, pour ſauver votre royaume, et pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès que nous vous avons rendu, vous ſervira fidèlement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toujours dans ſon cœur. Ecoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance et ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux ; mais ſi la flatterie, qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſés, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre mollement à la douleur ; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager, et pour n'abuſer jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui. Les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télemaque ; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée ; il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télemaque à ſon père et à ſon pays, je reviendrois vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice et la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignées ?

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé ; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux et les plus noires tempêtes : il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce et paiſible ; c'étoit plutôt une triſteſſe et un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencèrent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien ! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne ſe point décourager ! Du moins ſouvenez-vous

vous d'Idoménée, quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité : n'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laiſſé un roi malheureux qui n'eſpère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor le plus grand et le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous et ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée, pour inſtruire les hommes foibles et ignorans) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble ; il ne me reſte plus rien au mon de que le ſouvenir de vous avoir poſſédés ici. O beaux jours ! trop heureux jours ! jours dont je n'ai pas aſſez connu le prix ! jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais ! jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent !

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embraſſa Philoclès, qui l'arroſa de ſes larmes ſans pouvoir parler. Télemaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe tirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor et Télemaque ; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, et n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelots ; on tend les cordages, on léve les voiles, le vent favorable ſe lève. Télemaque et Mentor les larmes aux yeux prennent congé du roi, qui les tient long-temps ſerrés entre ſes bras, et qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

FIN DU VINGT-TROISIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TÉLEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE

Pendant leur navigation, Télemaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la manière de bien gouverner les peuples ; entre autres celles de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, et n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretein, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une île, où Ulysse venoit d'aborder. Télemaque l'y voit et lui parle sans le connoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, et éprouve sa piété et sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme et se fait connoître. Elle donne à Télemaque ses dernières instructions, et disparoît. Télemaque arrive á Ithaque, et retrouve Ulysse son père chez le fidèle Eumée.

DEJA les voiles s'enflent, on lève les ancres, la terre semble s'enfuir, et le pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacés, les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendan

Pendant cette navigation, Télemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu-à-peu elles se démêlent dans mon esprit, et s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premières lueurs de l'Aurore ; mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croit insensiblement, les distingue, et leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caracteres d'esprits, pour les choisir et les appliquer selon leurs talens : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître ; et pour les connoître, il en faut voir souvent, et traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télemaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages et vertueux, qui ayent long-temps étudié leurs caractères ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, et ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons et les mauvais poëtes ? C'est la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique ? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas ? et comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit jamais avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part et d'autre que des choses indifférentes et préparées avec art. Il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secrets qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger

des

des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être ; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai et ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu et de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite et la vertu Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon et de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables et vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon et ſage gouvernement, pour connoître les hommes qui ont ces maximes et ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité. En un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe : pour juger des eſprits, il faut avoir tout de même des principes conſtans, auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, et quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes. Ce but unique et eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour ſoi ; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique ; mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux : autrement on marche à tâtons et au hazard pendant toute la vie ; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne conſulte point les aſtres, et à qui toutes les côtes voiſins ſont inconnues ; il ne peut que faire naufrage.

Souvent les princes, faute de ſavoir en quoi co[illegible] vraie vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque choſe d'âpre ; elle leur paroît trop auſtère et indépendante ; elle les effraye et les aigrit : ils ſe tournent vers la flatterie. Dès-lors il ne peuvent plus trouver ni de ſincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu ſur la terre. Car les bons connoiſſent bien les méchans ; mais les méchans ne connoiſſent point les bons, et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne ſavent que ſe défier de tout

le monde également ; ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes, et se font craindre d'eux. Ils fuyent la lumière ; ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre et devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsèdent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infames rapports, et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et meritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, et tous leurs préjugés. Les bons même ont leurs défauts et leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs, nation basse et maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue pour son intérêt de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince foible et ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télemaque, connoissez les hommes ; examinez-les, faites les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu-à peu ; ne vous livrez à aucun ; profitez de vos expériences lorsque vous aurez ermis ompé dans vos jugemens, car vous serez trompé qu're le fois : apprenez par-la à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les mechans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens ; mais vos erreurs passées vous instruiront très utilement. Quand vous aurez trouvé des talens et de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance ; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture : ils aiment mieux de l'estime et de la confiance, que des trésors : mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité et de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais

vrais amis d'une ſageſſe et d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujets.

Mais faut-il, diſoit Télemaque, ſe ſervir des méchans quand ils ſont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois ? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée et en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes et artificieux qui ſont déja en autorité ; ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter ; ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes qu'on a beſoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un temps ; mais il faut auſſi avoir en vue de les rendre peu-a-peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuſer, et vous tenir enſuite malgré vous par votre ſecret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſagères ; traitez-les bien ; engagez-les par leurs paſſions mêmes à vous etre fideles, car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecrètes. Ayez toujours un reſſort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur, ni de vos affaires. Quand votre état devient paiſible, réglé, conduit par des maximes ſages et droits, dont vous êtes ſûr, peu-à-peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter ; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans : mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité ; il faut néanmoins relever peu-a-peu l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Auprès tout, c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans ; et quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu-à-peu à le faire

ceſſer. Un prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre et la juſtice, parviendra avec le temps à ſe paſſer des hommes corrompus et trompeurs ; il en trouvera aſſez de bons qui auront une habilité ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une nation ; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor ; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage ; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, et qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation et l'eſperance du ſuccès les animoient au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misère et l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les recompenſes et les honneurs au génie et à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-memes ! Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois juſqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens ; vous éprouverez l'étendue de leur eſprit, et la ſincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris ſous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute leur vie de degré en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télemaque, ils apperçurent un vaiſſeau Phéacien qui avoit relâché dans une petite île déſerte et ſauvage, bordée de rochers affreux. En meme temps les vents ſe tûrent, les doux Zéphirs memes ſemblèrent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaiſſeau ; l'effort des rameurs déjà fatigués étoit inutile ; il fallut aborder en cette île, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à etre habitée par des hommes. En un autre temps moins calme on n'auroit pu y aborder ſans un grand péril. Les Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télemaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpés.

eſcarpés. Auſſitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulyſſe roi d'Ithaque dans la maiſon du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adreſſé par hazard, n'étoit pas Phéacien : c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majeſtueux, mais triſte et abattu. Il paroiſſoit réveur, et à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télemaque ; mais enfin il lui répondit : Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, à été reçu chez le roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où l'on exerce l'hoſpitalité : mais il n'y eſt plus, et vous l'y chercheriez inutilement ; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſés ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes Dieux Pénares.

A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles qu'il ſe jeta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, et paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Télemaque le regardoit fixement : plus il le regardoit, plus il étoit ému et etonné. Cet inconnu, diſoit-il á Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui eſt plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis qui je le ſuis, et je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter et me répondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux.

Mentor ſouriant, répondit : Voilà à quoi ſervent les malheurs de la vie ; ils rendent les princes modérés et ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſpérités, ils ſe croyent des Dieux ; ils veulent que les montagnes s'applaniſſent pour les contenter ; ils comptent pour rien les hommes ; ils veulent ſe jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de ſouffrances, il ne ſavent ce que c'eſt : c'eſt un ſonge pour eux ; ils n'ont jamais vu la diſtance du bien et du mal ; l'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité, et changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, et quils doivent ménager les autres hommes qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de

pitié, parce qu'il eſt comme vous errant ſur ce rivage ; combien devrez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque, lorſque vous le verrez un jour ſouffrir ! Ce peuple que les Dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un berger, et qui ſera peut-etre malheureux par votre ambition, où par votre faſte, ou par votre imprudence ; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des rois, qui devroient veiller pour les empecher de ſouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Télemaque étoit plongé dans la treſteſſe et dans le chagrin, et il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choſes ſont vraies, l'état d'un roi eſt bien malheureux ; il eſt l'eſclave de tous ceux auquels il paroît commander ; il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux ; il ſe doit tout entier à eux ; il eſt chargé de tous leurs beſoins ; il eſt l'homme de tout le peuple, et de chacun en particulier ; il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige en père, qu'il les rende ſages et heureux. L'autorité qu'il paroît avoir, n'eſt pas la ſienne ; il ne peut rien faire, ni pour ſa gloire, ni pour ſon plaiſir : ſon autorité eſt celle des lois ; il faut qu'il leur obéiſſe, pour en donner l'exemple à ſes ſujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des lois, pour les faire régner ; il faut qu'il veille et qu'il travaille, pour les maintenir ; il eſt l'homme le moins libre et le moins tranquille de ſon royaume. C'eſt un eſclave qui ſacrifie ſon repos et ſa liberté, pour la liberté et la félicité publique.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le roi n'eſt roi que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un berger de ſon troupeau, ou comme un père de ſa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télemaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repréſente les Dieux, en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les lois ? Celle de ſe mettre au-deſſus des lois eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur et du mépris. S'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux ; car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions et dans ſa vanité. S'il eſt bon, il

doit

doit goûter le plus pur et le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, et à attendre des Dieux une éternelle recompenſe.

Télemaque, agité au-dedans par une peine ſecrète, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ſes véritables ſentimens, un eſprit de contradiction et de ſubtilité, pour rejeter les vérités que Mentor lui expliquoit. Il oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire!

Mentor lui répondit patiemment: Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, et ne laiſſer pas de leur faire du bien: il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu: ſi les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent et le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui ſont touchés de votre vertu: la multitude même, quoique changeante et capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpèce de juſtice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en ſeront que plus méchans, et par conſéquent plus ingrats; c'eſt leur faire un préſent funeſte; c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu; et la vertu, ſi elle eſt ſolide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, et vous n'aurez point à craindre leur engratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portés

qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi ? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que ſi au contraire il travailloit par ſon exemple, et par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la ſienne et dans l'amitié des Dieux, de quoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Télemaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens, dont le vaiſſeau étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, et s'ils n'avoient point vu Ulyſſe. Le vieillard répondit : Nous venons de notre île, qui eſt celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandiſes vers l'Epire ; Ulyſſe, comme on vous l'a déja dit, a paſſé dans notre patrie, mais il en eſt parti.

Quel eſt, ajouta auſſitôt Télemaque, cet homme ſi triſte, qui cherche les lieux les plus déſerts, en attendant que votre vaiſſeau parte ? C'eſt, répondit le vieillard, un étranger qui nous eſt inconnu. Mais on dit qu'il ſe nomme Cléomènes ; qu'il eſt né en Phrygie ; qu'un oracle avoit prédit à ſa mère avant ſa naiſſance qu'il ſeroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans ſa patrie ; et que s'il y demeuroit, la colère des Dieux ſe feroit ſentir aux Phrygiens par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parens le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'île de Leſbos. Il y fut nourri en ſecret aux dépens de ſa patrie, qui avoit un ſi grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, et adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût et de génie aux ſciences et aux beaux arts : mais on ne put le ſouffrir dans aucun pays. La prédiction faite ſur lui devint célèbre : on le reconnut bientôt par-tout où il alla : partout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes. Ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, et il ne peut trouver aucun lieu du monde, où il lui ſoit libre de s'arrêter. Il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignées du ſien ; mais à peine eſt-il arrivé dans une ville qu'on y découvre ſa naiſſance, et l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher et choiſir

en chaque lieu quelque genre de vie obſcure: ſes talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes : il ſe préſente toujours en chaque pays quelque occaſion imprévue qui l'entraîne, et qui le fait connoître au public. C'eſt ſon merite qui fait ſon malheur ; il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé admiré par tout, mais rejeté de toutes les terres connues. Il n'eſt plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Aſie ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repos. Il paroît ſans ambition, et il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux, que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie ; car il ſait qu'il ne pourroit porter que le dueil et les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il ſouffre, ne lui paroît point déſirable ; il court malgré lui après elle, par une triſte fatalité, de royaume en royaume, et elle ſemble fuir devant lui, pour ſe jouer de ce malheureux juſqu'à ſa vieilleſſe. Funeſte préſent des Dieux, qui trouble tous ſes plus beaux jours, et qui ne lui cauſe que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repos. Il s'en va, dit il, vers la Thrace chercher quelque peuple ſauvage et ſans lois, qu'il puiſſe aſſembler, policer, et gouverner pendant quelques années ; après quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus floriſſans. Il compte alors de ſe retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime paſſionnément. C'eſt un homme ſage et modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, et qui ſait vivre en paix avec eux, ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation Télemaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télemaque : Il faut que je parte ; mes compag-

pagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque ; on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu, qu'on nommoit Cléomènes, avoit erré quelque temps au milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de-là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télemaque ne l'avoit point perdu de vue, et il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disoit il en lui même, peut être reverrai-je Ithaque ; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Télemaque.

Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés avec autant de vîtesse et d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Déja cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère, et qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Telemaque ; il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, et profondément endormis ; ils étoient las et abattus ; le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs et si diligens à profiter du vent favorable ; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement et un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchissent

un

un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; il eſt tout hors de lui-méme dans un tranſport ſemblable à celui des Ménades, lorſqu'elles tiennent le Thyrſe en main, et qu'elles font retentir de leurs cris inſenſés les rives de l'Hébre et les montagnes de Rhodope et d'Iſmare.

Enfin il revient un peu de cette eſpèce d'enchantement, et les larmes recommencent à couler de ſes yeux. Alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télemaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur, qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle et qui ſe fait ſentir : c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe. Ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléomènes n'eſt qu'une fiction, faite pour cacher plus ſurement le retour de votre père dans ſon royaume. Il s'en va tout droit à Ithaque ; déjà il eſt bien près du port, et il revoit enfin ces lieux, ſi long-temps déſirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, et il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre ; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel dans un lieu, où il pourroit être expoſé à des trahiſons et aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre père eſt le plus ſage de tous les hommes ; ſon cœur eſt comme un puits profond ; on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la vérité, et ne dit jamais rien qui la bleſſe : mais il ne la dit que pour le beſoin ; et la ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes lèvres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point découvrir ! Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triſte et abattu.

Pendant ce diſcours, Télemaque attendri et troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les ſanglots l'empêchèrent même long-temps de répondre. Enfin il s'écria ; Hélas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſais quoi qui m'attiroit à lui, et qui re-

muoit toutes mes entrailles. Mais pour-quoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, et ſans faire ſemblant de le connoître ? Quel eſt donc ce myſtère ! Serai-je toujours malhéureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir altéré, comme Tantale, qu'une eau trompeuſe amuſe, s'enfuyant de ſes lèvres avides ? Ulyſſe ! Ulyſſe, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ? Peut-être que les amans de Pénelope, le feront tomber dans les embûches qu'ils me preparoient ! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ! O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant : Voyez, mon cher Télemaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vu votre père ſans le reconnoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux, et cette aſſurance qui devroit vous combler de joie, vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus déſiré, dès qu'il poſsède, et il eſt ingénieux pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſsède pas encore. C'eſt pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce temps comme perdu, ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de ſoi et des autres. L'impatience qui paroît une force et une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe et une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui qui ne ſait pas attendre et ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe taire ſur un ſecret ; l'un et l'autre manquent de fermeté pour ſe retenir, comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main aſſez ferme pour arréter,

arrêter, quand il le faut, ſes courſiers fougueux : ils n'obéiſſent plus au frein, ils ſe précipitent, et l'homme foible auquel ils échappent, eſt briſé dans ſa chûte. Ainſi l'homme impatient eſt entraîné par ſes déſirs indomptés et farouches dans un abîme de malheurs. Plus ſa puiſſance eſt grande, plus ſon impatience lui eſt funeſte. Il n'attend rien, il ne ſe donne le temps de rien meſurer, il force toutes choſes pour ſe contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il ſoit mûr ; il briſe les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moiſſonner quand le ſage laboureur sème : tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-temps, eſt mal fait, et ne peut avoir de durée non plus que ſes déſirs volages. Tels ſont les projets inſenſés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui ſe livre à ſes déſirs impatiens pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Télemaque, que les Dieux exercent tant votre patience, et ſemblant ſe jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez ſe montrent à vous, et s'enfuyent comme un ſonge léger, que le réveil fait diſparoître, pour vous apprendre que les choſes mêmes qu'on croit tenir dans ſes mains, échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous feront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, et les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télemaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, et l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télemaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon, l'encens fume, le ſang des victimes coule. Telemaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le ciel, il reconnoît la puiſſante protection de la Déeſſe. A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme. Les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent quand l'Aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'orient, et enflamme

enflamme tout l'horizon. Ses yeux creux et auſtères ſe changent en des yeux bleus d'une douceur céleſte, et pleins d'une flamme divine. Sa barbe griſe et négligée diſparoît. Des traits nobles et fiers ; mêlés de douceur et de grâce, ſe montrent aux yeux de Télemaque ébloui. Il reconnoît un viſage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement écloſe au ſoleil : on y voit la blancheur des lis mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe, avec une majeſté ſimple et négligée. Une odeur d'ambroſie ſe répand de ſes cheveux flottans. Ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le ſoleil en ſe levant peint les ſombres voûtes du ciel, et les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pié à terre, elle coule égèrement dans l'air, comme un oiſeau le fend de ſes aîles. Elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières : Mars même en ſeroit effrayé. Sa voix eſt douce et modérée, mais forte et inſinuante ; toutes ſes paroles ſont des traits de feu qui percent le cœur de Télemaque, et qui lui font reſſentir je ne ſais quelle douleur délicieuſe. Sur ſon caſque paroît l'oiſeau triſte d'Athènes, et ſur ſa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télemaque reconnoît Minerve.

O Déeſſe, dit-il, c'eſt donc vous-même, qui avez digné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon père. . . . Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua ; ſes lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accabloit, et il étoit comme un homme, qui dans un ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, et qui par l'agitation pénible de ſes lèvres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres ſanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles les vraies et les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : Car quel eſt l'homme

l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, et s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers, de vos triſtes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas. Il ne vous reſte plus qu'un court et facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui ; obéiſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets ; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouſe Antiope, et vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe et la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or ; écoutez tout le monde ; croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même ; craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé ; aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque ; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes violens et les plus dangereux. Conſidérez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voudrez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvéniens, et ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, et à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage et magnanime. Fuyez la molleſſe, le faſte, la profuſion ; mettez votre gloire dans la ſimplicité ; que vos vertus et vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne et de votre palais ; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur. N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiècles les plus éloignés : les maux qu'ils font, ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus réculée : Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiècles. Sur-tout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par-tout avec vous juſqu'à la mort. Il

entrera

entrera dans vos conſeils, et vous trahira ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes : elle donne des inclinations et des averſions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons ; elle obſcurcit tous les talens. rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil et inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télemaque ! cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les plaiſirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, et la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe ! mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toujours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt temps que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte et à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfans, lorſqu'il eſt temps de leur ôter le lait, pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eut achevée ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle diſparut. Télemaque ſoupirant, étonné et hors de lui-même, ſe proſterna à terre, levant les mains au ciel. Puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut ſon père chez le fidele Eumée.

FIN DU VINGT-QUATRIEME ET DERNIER LIVRE.

NATIONAL LIBRARY OF SCOTLAND